5¢ LE NUMERO

23IEME ANNEE, N° 1156

Montréal, 23 juin 1906

Le Monde Illustré
Album Universel

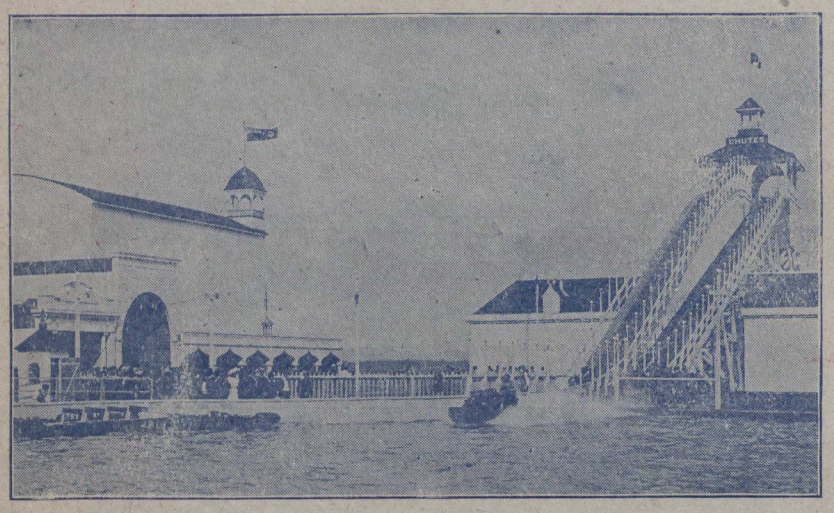
Les délices de l'été

E. MACKAY, Editeur-propriétaire, MONTREAL

PARC DOMINION

Actuellement ouvert pour la saison

"Par excellence le rendez-vous de la population"



LES CHUTES

Spectacles Extraordinaires

Quelque chose de nouveau chaque semaine. :: :: ::

Avec un passage de tramway urbain on peut se rendre directement au Parc.

ENTREE = = = = {ADULTES, 10 cents / ENFANTS, 5 cents

Billets en vente dans tous les bureaux où on vend des billets de tramways.

Les Maitres de l'Art

font usage du

Vin St-Michel

Pol Plançon.

Si les grands artistes, les orateurs, les littérateurs et toutes les personnes soumises à un travail demandant une grande dépense d'énergie prennent du Vin Saint-Michel, c'est qu'elles reconnaissent dans ce vin tonique les qualités nécessaires au renouvellement de l'énergie dépensée.

D'ailleurs, la plus grande preuve de la qualité du Vin Saint-Michel est son énorme popularité. Au Canada seulement il se vend plus de Vin Saint-Michel que tous les autres vins toniques combinés, et malgré toutes les tentatives faites pour lui substituer des imitations, on n'a pas encore pu lancer sur le marché un vin qui puisse l'égaler.

Le vin St-Michel est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

Boivin, Wilson & Cie, :: Montréal.

DEPOSITAIRES.

HOTEL TADOUSAC.

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,

Gérant du Traffic, MONTREAL

THE MALE ATTIRE CO

Vêtements d'Été

TOUT CE QU'IL FAUT POUR LES CHALEURS

Habits et pantalons non doublés pour la ville ou la promenade, $6.50 à $20.

Vestes lavables $1.25 à $3.50.

Pantalons en Duck, $1.25.

Complets en tweed écossais et anglais $10 à $25. Complets en serge bleue et noire pour l'été $12 à $25.

Nous ajustons chaque vêtement. Satisfaction ou argent remis.

Procurez-vous un de nos Catalogues traitant des "Vêtements pour les chaleurs" Il est intéressant.

"MALE ATTIRE"

61 RUE STE-CATHERINE EST, Près du Théâtre Français

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

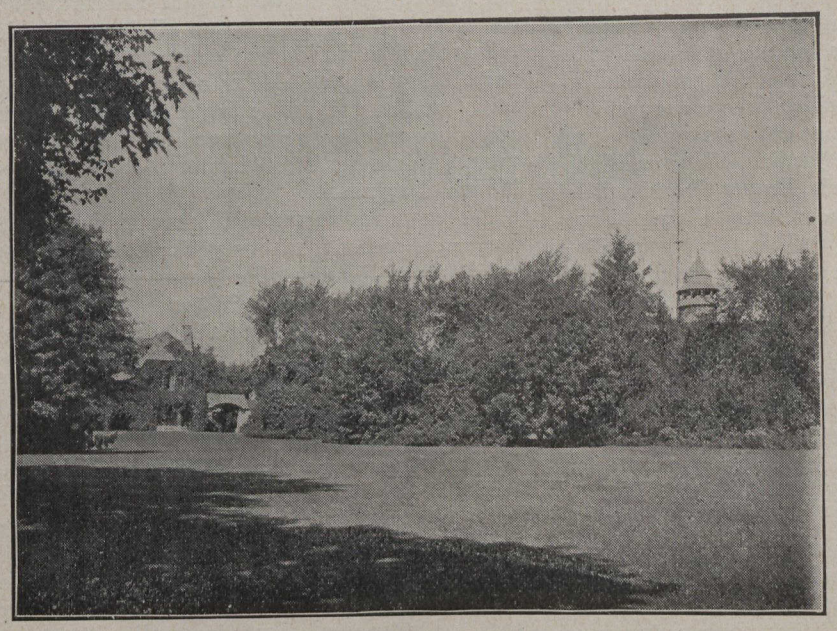
Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $3.50 par année, ou 18 francs.



Le Canada pittoresque. — Jolie propriété canadienne, près de Sainte-Anne de Bellevue.

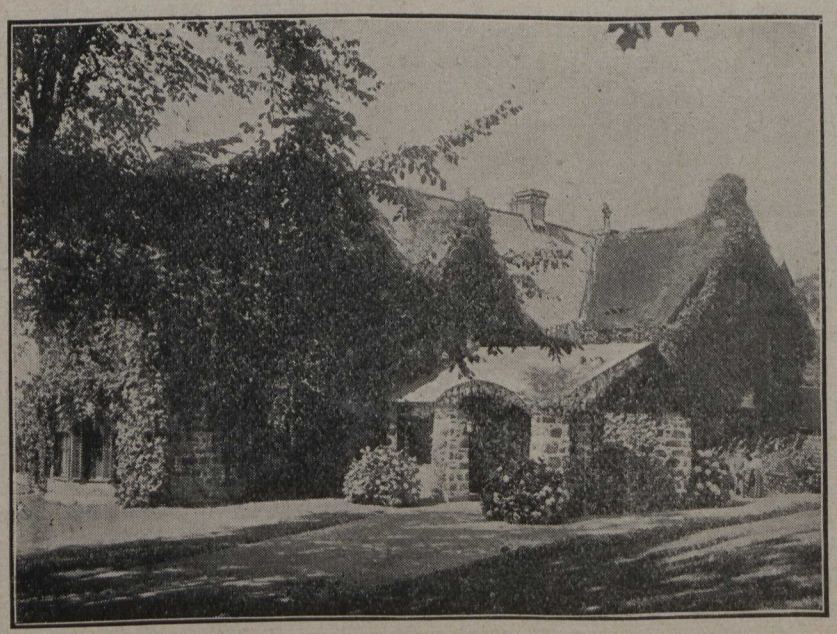
Un coin du laboratoire de l'Ecole polytechnique de Montréal, qui vient de bénéficier d'un don de $3,000, de la part du gouvernement de la province, pour la fondation d'autres laboratoires, etc.

En Espagne. — Après l'attentat du 31 mai, contre S. M. Alphonse XIII, la police contient la foule dans une des rues voisines de la Calle Mayor.

Photo Lapérs & Lavergne

Un charmant Saint-Jean-Baptiste.

En Espagne. — La maison natale de Moralès, qui a attenté à la vie d'Alphonse XIII.



Le Canada pittoresque. — L'entrée du domaine de Boisbriant, près de Sainte-Anne de Bellevue.

Curiosités indiennes, contenues dans la vieille tour Senneville, du domaine de Boisbriant.

Sommaire du No 1156, du 23 Juin 1906

Paris, par G. A. Nantel — Propos de Montréalais — En l'honneur de Pierre Corneille — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Les phares — Petites notes scientifiques — Le parler canadien, par Lionel Montal — Juin et la St Jean-Baptiste, par L. de Charny — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Le revenant de la Maison blanche, par H. R. Cattell — Feuilletons: Sans famille; La Guerre Noire — Musique: Chant, sérénade par Charles Gounod — Deux pages humoristiques — Les grands musiciens — Géographie illustrée du jeune âge — Propos du docteur: De la respiration artificielle, etc., etc.

PARIS

III

(SUITE)

LE SERVICE DES EAUX — NOTES HISTORIQUES — AQUEDUC ROMAIN — EAUX DE RIVIERE — EAUX DE SOURCES — MONTRÉAL ET LES LACS DU NORD.

Et que dirais-je de plus explicite à mes concitoyens qui ont charge de villes, de ces villes surtout que dominent les contreforts et les petites montagnes des Laurentides. Il y a là des milliers de lacs plus ou moins considérables, d'une eau limpide fournie par des sources et à laquelle on pourrait donner la plus grande pureté en ayant le soin de dé-

Palais de Luxembourg.

fricher les abords de ces lacs pour y empêcher la chute des feuilles et l'accès des divers détritus de la forêt.

La pente ou inclinaison est suffisante, passé Ste Adèle, disons, pour amener l'eau par gravitation, à deux cents pieds plus haut que le sommet du Mont-Royal. La distance est minime, comparée à celles que l'on a franchies en Europe, de Paris même, pour se procurer une surabondance d'eau. Et comme des travaux d'aqueduc en maçonnerie pierrées, ou en tuyaux de fer, bien faits, peuvent durer des siècles sans de fortes réparations, l'économie, à la longue, est évidente, sans compter le service qui, étant d'ordre naturel, assure au contribuable toutes les garanties qu'il attend de ses sacrifices.

Paris ne parle-t-il pas dans le moment même, d'aller puiser ses eaux d'alimentation au lac Léman, près de Genève, qui est à 626 kilomètres de distance par voie ferrée.

Combien Montréal a-t-il dépensé de millions de dollars à lutter contre la nature, contre la loi de la gravitation et à forcer l'eau — et quelle eau au printemps et à l'automne! — à ses réservoirs de la montagne?

Quand il vota le million du chemin de fer de colonisation du Nord, Montréal s'était réservé le droit d'accoler un aqueduc au terrassement et aux ponts du chemin de fer. Combien ces travaux d'adduction par aqueduc fermé ou ouvert, auraient-ils coûté pour procurer un service parfait et d'un caractère vraiment permanent! Et quel bénéfice même Montréal ne tirerait-il pas du merveilleux aqueduc qui aurait sa prise d'eau dans un ou plusieurs grands lacs du Nord, et qui distribuerait l'eau, au passage, à une centaine de villages et de petites villes qu'il traverserait!

Et Montréal est réduit à la ration d'eau quand il est à même des eaux vives de nos montagnes, des eaux fraîches et pure de roche, de cristal, dirait le plus vénérable de mes confrères.

Et malgré d'énormes sacrifices pécuniaires mises sur ses usines hydrauliques et sur ses tuyaux élévatoires, c'est toujours chose à recommencer sans que pour cela Montréal soit garanti contre le désastre, contre la catastrophe au cas de grosses ruptures dans les organes vitaux de son système!

IV

UNE RUE DU VIEUX PARIS — TROTTOIRS — INVENTION MODERNE — NAPOLEON III ET HAUSSMAN, LE TRANSFORMATEUR DE PARIS — COMMENT ON TROUVA LES MILLIONS NÉCESSAIRES — ORGANISATION DES GRANDS SERVICES

Après avoir vu Paris à sa toilette, suivons-le à la promenade. La course sera longue, je le crains: les boulevards, les avenues, les rues, les modernes luisantes de fraîcheur, les vieilles encore coquettes et fières de tous ces antiques monuments qui évoquent les glorieux passés — les jardins, les squares, les parcs Monceaux, Montsouris, Buttes Chaumont, les bois de Boulogne et de Vincennes, par leurs dimensions vastes villes de forêt, voilà autant de matières à livres, non à articles, qui s'offrent à la plume. Il faudra donc raccourcir et prendre des chemins de biais dans ce labyrinthe où l'on se perdrait à vouloir tout repasser, tout décrire.

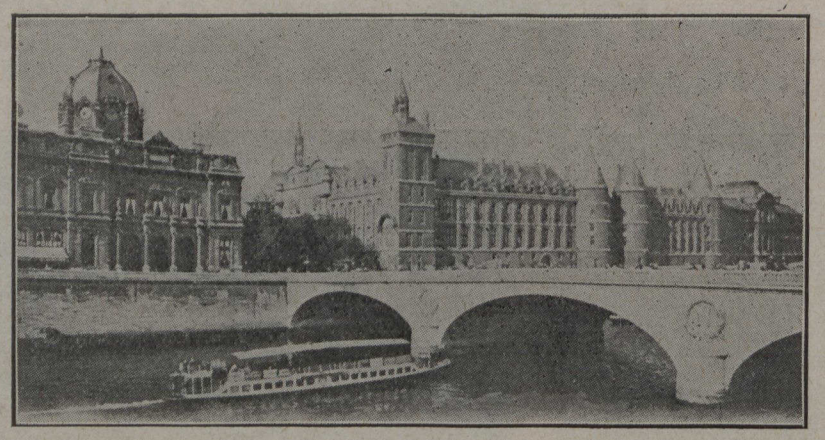
Avant de présenter aux lecteurs de l'Album le baron Haussman le créateur du Paris moderne, ou plutôt l'auteur par l'exécution des créations sur le papier de Napoléon III, j'éprouve l'envie d'une petite tournée dans le vieux Paris d'avant la Révolution, d'après Mercier :

"Un large ruisseau, dit l'auteur du "Tableau de "Paris", (1782) coupe quel- "quefois une rue en deux — "telle, au printemps et à "l'automne, la rue Craig en- "tre les rues Bleury et St "Denis — et de manière à "interrompre la communi- "cation entre les deux côtés "des maisons".

"A la moindre averse, l "faut dresser des ponts "tremblants. Rien ne doit "plus divertir un étranger, "que de voir un Parisien "traverser ou sauter un "ruisseau fangeux avec une "perruque à trois marteaux, "des bas blancs et un habit "galonné, courir dans de vi- "laines rues sur la pointe "du pied, recevoir le fleuve des gouttières sur un "parasol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas "celui qui a entrepris d'aller du faubourg St Jac- "ques dîner au faubourg St Honoré, en se défen- "dant de la crotte et des toits qui dégouttent. Des "tas de boue, un pavé glissant, des essieux gras, "que d'écueils à éviter, etc."

"Pourquoi ne pas s'habiller conformément à la "boue et à la poussière? Pourquoi prendre à pied "un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule "dans une voiture? Pourquoi n'avoir pas des trot- "toirs, comme à Londres".

Eh! bien oui, encore lâché le grand mot! pourquoi pas à Paris comme à Londres! Pourquoi pas, a-t-on dit, déjà, des pompes à feu contre les incendies et pour l'arrosement des rues et la consommation des



La Conciergerie.

habitants de Paris, comme à Londres? Les badauds de Paris, et on sait ce qu'il y en a, étaient à s'ébaubir devant l'unique pompe de Chaillot, quand "la "ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, "se trouve arrosée et fournie d'eau abondamment".

Et voilà que l'on souhaite des trottoirs comme à Londres! Et il n'y en eut qu'en 1845!

(A suivre)

G. A. Nantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Il s'est passé de graves événements dans mon pays ces temps derniers.

Et d'abord, dans l'ordre chronologique, nous avons eu le dîner civique, de création récente, par Son Honneur le maire, à toute sa municipalité, y compris, cela va de soi, tous les directeurs des services divers — et d'été, si j'ose m'exprimer ainsi — et les journalistes, auxquels importent les choses de la "Grand'métropole".

Hors-d'oeuvre, potage, friture, tout fut de premier ordre jusqu'au bouilli qui ralentit, chacun se demandant à quelle sauce on allait manger le contribuable. On décida que ce serait à la sauce ordinaire et sans plus de préoccupation, on parvint sain, sauf et gai, au fromage et au dessert, puis aux discours de circonstance qui furent jugés dignes, en étendue et en hauteur, d'une ville comme Montréal agrandi.

Les orateurs furent d'ailleurs modestes, et sans parler du présent, ni des pavages, ni des trottoirs qui hantent l'imagination de mes concitoyens plutôt que le sol de leur cité, sans souffler mot des ruisseaux civiques qui ne s'égoutent jamais et des provisions de poussière, grasse ou sèche, que nous accumulons en d'inépuisables magasins, on s'est contenté de dire que Montréal deviendra l'une des plus belles villes du monde. C'est tout à fait ma théorie pourvu que Montréal y emploie de l'eau et qu'il y mette du temps (sans calembourg).

Depuis les Césars jusqu'à 1782, il y a bien près de dix-huit cents ans, et Paris passait, à cette dernière date, pour la ville la plus sale du monde. Il ne faut donc désespérer de rien et Montréal a du temps devant lui pour que soient accomplies les prophéties du dernier banquet de sa municipalité.

* * *

Contrairement à l'attente, nulle allusion n'a été faites, à ces agapes civiques, aux Hausmann de Montréal, à celui qui ne siège plus en notre conseil et qui nous fit nos grands travaux permanents et, à celui qui lui succédera pour créer le plus grand Montréal objet prochain de toutes les admirations, et sans doute, de toutes les envies mondiales.

Il ne manque qu'une chose à nos ambitions haussmanniennes: le plan d'ensemble et les moyens de l'exécuter.

Pour le moment il convient d'être modeste et de répéter que la beauté pour une ville, commence par la propreté — la plus grande des vertus municipales — tout comme la sagesse commence par la crainte du Seigneur au dire de l'infaillible Ecriture.

* * *

Il existe à Montréal, "un comité des améliora- "tions civiques de l'association des architectes de "la province de Québec". Le saviez-vous lecteurs? Non, me direz-vous; moi, oui, je le savais, mais je ne me serais jamais douté que ce fut ailleurs que sur le papier. Pourtant il s'est réuni, l'autre jour. Donc il existe. Mais il s'est réuni si peu!

"On n'a pu, dit le rapport de la séance, prendre connaissance que du projet des améliorations dans l'Ouest, messieurs les architectes de l'Est étant absents".

Et qu'ont bien pu suggérer pour l'embellissement de Montréal, messieurs les représentants de l'Ouest. Des choses absolument grandioses, qu'on m'en veuille croire, et tout à fait en rapport avec la situation de Montréal dans le monde des plus belles cités de l'univers. Des boulevards à perte de vue, des avenues — dites immenses — s'étendant dans tous les sens par terre et par eau. Oui, par eau, puisqu'on irait, à pied, jusqu'à l'île Ste Hélène en passant par l'île aux Millions!

"Des personnes présentes, dit l'officiel compte-rendu, ont trouvé le projet extrêmement coûteux et difficile d'exécution". MM. H. V. Meredith et John Dougall ont, entr'autres, émis cette opinion qu'ils feront aisément partager à mes concitoyens. L'un des deux est allé jusqu'à déclarer la croisade en faveur du développement de l'esprit public parmi notre population.

Et sur ce sage avis chacun s'en retourna chez lui; Montréal se trouvant sensiblement embelli par une aussi grave délibération.

Quelqu'un, dans la réunion, chuchota assez fort pour qu'on l'entendit, qu'avant de se ballader sur les boulevards et de rêver d'avenues, les gens du pays de Montréal feraient mieux de décroter leurs rues et de fournir une eau à peu près potable aux habitants de cette future reine des Amériques.

* * *

Au saut de lit, l'autre matin, et en mettant la main sur mon journal, je restai abasourdi. Je venais de lire une nouvelle absolument abracadabrante: j'allais cesser d'appartenir à la province de Qué-

bec, pour devoir tous mes hommages politiques au futur gouvernement de la province de Montréal. Ouf ! ouf !

Et c'était un échevin important, de mon pays, qui annonçait la chose, de façon très sérieuse, disait-il, sans vouloir, pourtant, révéler son nom à la génération présente, s'occupant, encore moins sans doute, de le faire passer à la lointaine postérité.

On ferait de l'île de Montréal une province à la fois politique et municipale.

Et moi qui trouve que déjà, c'est trop que Montréal ait une si grande municipalité, qui voulais demander dans de prochains "Propos" que notre rouage fût réduit à une simple et sage commission de trois hommes ou cinq au plus, habiles et de conscience, non tant dans l'art de parler que dans la science d'administrer! Et moi qui songeais même à proposer l'abolition du gouvernement — entraînant, cela va sans dire, celle du parlement de la province de Québec, justement pour plaire aux Montréalais et les envoyer se faire juger et pendre à Ottawa!

Ma surprise fut extrême, vous le dirai-je, lecteurs, et je n'en suis pas revenu.

Imaginez donc que tondus, comme nous le sommes, par des travaux permanents qui ne cessent de muer et des services passés à l'état de simulacres depuis belle lurette, je me vois tondre par la même municipaité, à toutes les fins que de droit, politiques et autres imaginables.

Voyons, échevins, nos amis, ne poussons pas la facétie jusqu'à ce comble, donnez-nous une ville, dans Montréal, ce pourquoi vous êtes élus et payés, mais ne nous menacez pas d'un gouvernement, ce pourquoi vous n'avez ni mission ni qualité.

JEAN LE FRANC,
du pays de Montréal.

LE PARLER CANADIEN

L'Anglicisme parmi les hommes de commerce et parmi le peuple

Jusqu'ici nous avons retracé les envahissements de l'anglicisme dans nos classes réputées instruites ou communément appelées libérales. Nous avons servi, en guise de démonstration, quelques échantillons de la prose de nos députés et de nos journalistes.

N'y a-t-il que dans le journal et dans la brochure politique que l'anglicisme est la chose la moins connue et la moins soupçonnée quoique la plus fréquente? Hélas! partout où nos compatriotes ont dû se faire bilingues devant la loi brutale du "primo vivere", force nous est bien de constater une dépression dans le parler français.

Il est une autre classe, la classe commerciale qui est bien autrement gangrenée que toutes celles dont nous avions déjà parlé. Celle-là ne se fait pas anglaise uniquement par la langue, mais par je ne sais quel fol amour d'un sot et impudent snobisme, elle troque chaque jour ses moeurs aussi aisément qu'elle troque une marchandise. C'est dans la classe commerciale que se recrute plus particulièrement la génération des snobs et des snobinettes, qui se sont fait de l'anglomanie une sorte de religion, qui sont anglais par les sports auxquels ils s'adonnent, anglais par les cercles et les clubs qu'il fréquentent; qui n'ont voulu courir que les high schools, et qui ne veulent faire que des mariages "fashionables" quand ils ne vont pas, comme aux Etats-Unis, jusqu'à cacher la honte de leur origine française sous le masque pénible d'un nom grotesquement anglicisé.

Le mal de l'anglicisme dans cette classe est profond, et c'est à se demander s'il sera jamais curable. Nos hommes de commerce sont ceux de parmi nous dont les relations sont les plus étroites et les plus fréquentes avec les anglo-saxons. La langue classique du commerce est la langue anglaise. Cette langue, les jeunes gens qui se destinent aux affaires, l'apprennent de bonne heure; dès le jeune âge, elle se mêle dans l'enseignement à la langue maternelle. Dans beaucoup de nos collèges commerciaux, la langue anglaise a même pris depuis quelques années une sorte de rôle exclusif. Toutes les matières -- sauf le français et l'instruction religieuse, bien entendu — s'enseignent en anglais. On peut de là se rendre compte de la fusion fatale qui doit s'opérer dans leur phraséologie, quand les tendances mêmes de l'éducation reçue vont à infuser à ces jeunes gens comme le génie d'une langue et d'une mentalité étrangères. Les études littéraires des élèves des collèges commerciaux, forcément incomplètes, ne leur permettent point, cela va de soi, de faire une démarcation rigoureuses entre le vocabulaire des deux langues et d'en empêcher l'inévitable mélange toujours facile même pour les esprits les plus affinés. Le manque de relations commerciales fréquentes avec la France nous laissent à peu près étrangers au vocabulaire commercial français. Si encore nos commerçants et nos hommes d'affaires se recrutaient plus fréquemment dans la classe de nos lettrés ou de ceux qui ont eu l'avantage d'études secondaires; mais trop peu de nos jeunes gens des études classiques embrassent la carrière du commerce pour que cet élément puisse jamais déterminer une orientation nouvelle. La langue française devient alors ce qu'elle nous apparaît dans la littérature des annonceurs, quand eux-mêmes se mettent en frais de rédiger leurs réclames : une véritable langue hybride qui ne se peut lire qu'à l'aide d'une demidouzaine de dictionnaires, quand elle ne tourne pas en pur casse-tête chinois.

Ne devons-nous pas toutefois à la justice de constater, même en ce milieu d'ordinaire profondément indifférent aux questions de linguistique et aux sujets d'apparence spéculative, une réaction heureuse dont on pourrait bien n'avoir pas vu les dernières manifestations? Devant les exigences de leur clientèle française et après des reproches qui n'ont pu manquer d'être entendus, voici que de grandes maisons de commerce surveillent scrupuleusement leurs annonces et veulent qu'elles soient rédigées dans un français impeccable.

* * *

Une affirmation à laquelle l'on donne aujourd'hui presque la solidité intransigeante d'un dogme, c'est celle qui voudrait que notre peuple parlât le français le plus pur. L'affirmation est peut-être aussi vraie qu'il serait erroné d'aller croire que le virus de l'anglicisme n'a pas pénétré jusque dans les classes populaires. Il n'y a pas de cloisons étanches entre les différentes classes d'un peuple comme le nôtre. Quand toutes les parties en sont gangrenées, il est bien difficile que la contagion ne vienne à s'étendre partout.

Il est peut-être bon de transcrire ici l'opinion d'un Français qui a longtemps vécu au pays et qui nous paraît trancher la question sur la qualité du français parlé par nos hommes instruits et par nos hommes du peuple. C'est Monsieur Leblond de Brumath qui écrit dans son "Livre d'or de l'Académie du Plateau": "La vérité est donc un juste milieu. Celui qui soutient que nous parlons très mal le français se trompe aussi bien que celui qui déclare que nous parlons le langage de Louis XIV. Car, en général, nos hommes instruits s'expriment avec moins d'élégance que les Français qui ont reçu une bonne éducation; mais, par contre, le peuple en général s'exprime plus correctement que les villageois du pays de nos ancêtres, car nous n'avons pas les douzaines de patois qui fleurissent là-bas".

Notre peuple, celui de nos campagnes surtout, a conservé la langue française dans une pureté que nous ne trouvons plus que sur ses lèvres. Comme il serait exagéré néanmoins d'aller dire qu'on parle encore dans nos paroisses la langue de 1760.

Les journaux, les brochuriers, les annonceurs, les hâbleurs politiques, les citadins en villégiature ont fait là leurs invasions barbares, et les soldats de Carillon pourraient sans doute converser assez mal avec bon nombre de nos "habitants". Qu'on épie pendant quelques jours le langage des campagnards et l'on sera frappé de la quantité d'anglicismes qui viennent émailler "la langue de Louis XIV".

Voici toute une gerbe pour ne glaner qu'en courant: "coat" pour habit; "boiler" pour bouilloire; "driver" pour aller à la dérive; "set" pour un assemblage complet d'objets; "engin" pour locomotive; "team" de chevaux pour paire de chevaux; "horse-power" (qu'on prononce hors-port) pour moteur, partie du moulin à battre qui se complète avec le batteur ; "shed" pour remise, hangar; "sharp" pour avare, raseur; "shape" pour forme; "bargain" pour marché; "settler" pour régler un différend.

C'est dans les petites villes manufacturières que le langage du peuple va se corrompant de la façon la plus grave. Là l'industrialisme se fait suivre de tout son vocabulaire. C'est là qu'on entend dire les "room" pour désigner les différentes sections de l'usine; les "pay-master" pour les paie-maîtres; les "foreman" pour les contre-maîtres; "office" pour bureaux, cabinets, etc., etc.

* * *

La conclusion de ces modestes études ne serait-elle pas que les esprits avisés et prudents ne sauraient se lasser de répéter toujours le même cri de guerre: "L'anglicisme voilà l'ennemi!" Sans jeter dans l'esprit de notre population la hantise de périls imaginaires, osons lui parler souvent de sa langue, des dangers que court chez nous le parler des aïeux et des devoirs auxquels nous ne pouvons échapper. Il n'est jamais trop tôt pour dénoncer un mal qui demain peut-être ne pourrait plus être efficacement conjuré. Ce n'est pas quand notre peuple aura fait passer les produits de l'exotisme dans son vocabulaire, qu'il aura perdu l'usage et le sens des vocables de la langue maternelle qu'il sera temps d'emboucher le clairon d'alarme.

LIONEL MONTAL

Juin et la St-Jean Baptiste

Juin ! Juin ! mois par excellence pour tout bon Canadien-français, salut! Il vient de s'ouvrir sous le baiser d'un soleil radieux et l'espoir au coeur, chacun s'entretient avec son voisin de sa fête nationale, de la St Jean-Baptiste.

Pourquoi donc ne pas causer aujourd'hui de ces feux traditionnels, allumés par nos pères, de ces feux de la St Jean, de ces feux de joie et d'espérance qui brillent de tous côtés aux rives bretonnes, la veille du grand jour dans toute ville, dans tout village de ma Bretagne aimée.

Transportons-nous au 23 juin, sept heures sonnent à l'élégant clocher de Plougastel-Daoulas, le soleil a disparu à l'horizon lointain, et le jour repliant petit à petit ses voiles lumineuses fait place aux incertaines lueurs du crépuscule.

Le crépuscule dans ce joli et agreste village, entouré par l'immensité des flots à quelque chose de saisissant. L'oeil étonné aperçoit dans la demiteinte d'un jour qui s'éloigne et qui fuit, vers l'est, les sites verdoyants de la Roche-Maurice et des bords de l'Elorn, vers le sud, il contemple les derniers contreforts des monts d'Archez avec leur nudité sombre, austère et mélancolique, à l'ouest, il découvre Brest, la Recouvrance, la rade, ses îlots, ses forts, plus loin dans le fond du tableau, c'est l'océan, reflétant avec une majesté presque infinie les derniers rayons d'un soleil couchant, et faisant entendre ses grondements sublimes en se brisant pleins de colère sur un rivage qu'il ne franchira pas. C'est alors que de vos lèvres émues s'échappent ce cri d'enthousiasme :

Laisse-moi t'appeler ma Reine,
Ma Reine au long manteau d'azur
Et m'enivrer de ton haleine,
De ton souffle si frais, si pur,
J'aime ton calme et ta colère
Et jusqu'à travers mon effroi
Ta rage encor a de quoi plaire
Oui, même en ta fureur, tu m'es chère
O belle bleue, amour à toi !

La cloche me rappelle à la réalité, elle égrène ses notes argentines; c'est l'angelus du soir, tombant sur un calme paysage, spectacle délicieux, qui inspira le pinceau de Millet. Hommes, femmes et enfants quittent le travail, se découvrent et saluent celle chantée par le barde breton :

"O Marie, ô Mère chérie, [jours.
"Garde au coeur des Bretons la foi des anciens
"Entends du haut du ciel ce cri de la Patrie :
"Catholique et Breton toujours !

A peine ont-ils franchi le seuil de leurs rustiques demeures que de toutes ces maisons sortent les travailleurs de tout à l'heure. Ils portent encore leur pittoresque habit de travail, femmes et enfants ont gardé le vêtement de la semaine, mais tous, un bouquet au parfum aromatique à la main, l'air joyeusement pieux, se dirigent vert la grève, saluant en passant leur beau calvaire, admiration des voyageurs Sur la plage se dressent çà et là de nombreux fagots de bois, la foule les entoure, on y met le feu et le plus âgé du groupe lit la vie du glorieux précurseur du Messie réalisant cette parole de Gabriel à Zacharie : "Vous aurez un fils et la terre entière se réjouira de sa naissance".

L'air résonne bientôt de chants sacrés au milieu du crépitement des flammes. Spectacle émouvant et vivifiant de voir briller à la lueur de ces brasiers sans nombre toutes ces figures aux traits accentués, animées d'une foi pleine de vigueur, de jeunesse et de vaillance naïve.

Le bois s'est consumé et chacun de jeter pour le ranimer, les fleurs qu'il a apportées couvrant ainsi de dons les autels du Seigneur pour célébrer Celui qui a prédit la venue de l'Agneau Sauveur".

Et les bouquets se sont consumés aussi, il ne reste plus qu'un amas de cendres fumantes. C'est un signe de joie aussitôt courant sur toutes ces têtes, c'est un honneur de sauter par dessus ces foyers brûlants: aussi voit-on des enfants, des hommes, les franchir avec adresse, les mères elles-mêmes balancent leurs plus jeunes fils dans les nuages de fumée qui s'élèvent de cette poussière bénie. Cela, disent-elles, leur sera un porte-bonheur.

O fils de la noble et catholique Armorique, gardez longtemps encore votre foi simple et candide, cette foi qui nous donna un Cartier, un Champlain, et tant d'autres pionniers canadiens, au coeur vaillant, à l'âme fortement trempée. Il est si beau de comprendre la sublime idée de notre religion et de se réjouir avec elle, comme Chateaubriand, l'immortel auteur du génie du christianisme.

L. DE CHARNY

Choses d'Europe

En Angleterre Le fameux scandale américain des conserves de viandes, qui, chaque jour, prend de plus grandes proportions, n'est pas sans causer des inquiétudes en Angleterre, où ces conserves sont beaucoup employées, et par le ministère de la guerre, et par celui de la marine.

S'il faut en croire un communiqué télégraphique, les autorités anglaises auraient déjà donné d'importants contre-ordres à leurs fournisseurs américains. D'autre part, le commerce britannique est non moins ému, et, par la voix de quelques députés, il fait demander au gouvernement américain: si le travail fait dans les abattoirs de l'Union est aussi déplorable que le disent les journaux. Certes, nous n'osons nous prononcer, vu les enquêtes officielles auxquelles se livrent nos voisins. Il y a cependant lieux de présumer que l'hygiène publique sera compromise, tant que l'on fera usage de conserves dont la fabrication n'aura pas été surveillée par des inspecteurs intègres.

En commerce, comme en diplomatie, les Américains feront peut-être bien de se souvenir qu'il n'y a rien de tel que l'honnêteté. C'est du reste ce que nos lecteurs pouvaient lire dernièrement dans cette revue, où, dans un entrefilet, nous publiions les conseils des Rothschild sur les moyens de faire fortune.

Malgré que le Canada n'ait rien à faire en cette histoire de conserves de viandes abominablement frelatées, il n'en subit pas moins le contre-coup des divulgations faites par le président Roosevelt, et par le rapport Neil-Reynolds. Car, paraît-il, ces divulgations ont contribué à faire maintenir l'embargo qui pèse sur le bétail canadien. Cependant M. Maxwell, de Londres, n'hésite pas à dire qu'en présence du scandale de Chicago, et dans l'intérêt de la santé du peuple anglais, le dit embargo devrait être enlevé. Mais n'oublions pas les manoeuvres des Irlandais, qui, eux, ont tout avantage à voir ostraciser le bétail canadien.

Il n'empêche que le manque d'honnêteté des yankees sera cause, avant longtemps, que tous les produits provenant de ce continent passeront pour être nuisibles, ou pour le moins de qualités très inférieures. Voilà où mènent des procédés indignes, chers aux monopoles et aux milliardaires sans conscience. En vérité, il était temps qu'on mit le holà à un tel état de choses.

* * *

Les récents désastres qui se sont produits dans les mines de Courrières, de Pensylvanie et d'ailleurs, commencent à émouvoir le monde des mineurs. Aussi, pour prévenir à l'avenir, et autant que possible, les catastrophes du genre de celles auxquelles nous faisons allusion, vient-il d'être tenu au palais de Westminster, à Londres, un congrès de délégués qui représentaient plus d'un million de mineurs de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis, de l'Allemagne, de l'Australie et de la Belgique. Dans ce congrès ont été discutées les questions techniques, ayant pour but d'assurer la sécurité des travailleurs de la mine, autant que cela est possible, étant données les connaissances scientifiques actuelles, et la bonne volonté dont tout le monde fera preuve.

Une clause importante des résolutions prises au dit congrès, est celle qui exprime le désir de voir des mineurs expérimentés remplir le rôle d'inspecteurs des mines. On comprend tout le côté pratique, logique et sage, d'une telle décision. Ces pauvres mineurs se sont tellement fait écrabouiller pour la plus grande richesse des compagnies, qu'ils commencent à en avoir assez. Ils regimbent, et, parfois, en des termes assez vifs. C'est même ce qui a fort étonné M. Sackse, délégué allemand au congrès des mineurs réunis à l'hôtel du palais de Westminster. Du coup, ce brave sujet de Guillaume trouvant qu'il n'y a pas assez de socialisme dans sa patrie, se propose de grouper les ouvriers allemands, afin d'obtenir pour eux une juste liberté de parole.

Ajoutons qu'en terminant ses séances, le congrès, présidé par M. White, président de l'association des mineurs américains, a émis le voeu que des pensions soient faites aux mineurs incapables de travailler, et que chaque pays procède à la nationalisation de ses mines.

* * *

Aux Communes anglaises, la question douanière soulève toujours des difficultés. On n'en a pas plutôt aplani quelques-unes d'un côté, qu'il faut se retourner pour faire face ailleurs à une situation analogue. C'est ce qui est encore arrivé l'autre jour lorsque Sir Edouard Clarke, ancien procureur général et député conservateur de Londres, a été obligé de démissionner sur la demande d'une délégation de son parti, lequel trouva l'attitude de Sir Edouard plutôt irrégulière, vis-à-vis de la façon dont les conservateurs entendent le problème des tarifs douaniers.

* * *

Dans un autre ordre d'idées, signalons l'importance qu'auront cette année les grandes manoeuvres navales anglaises. Trois cent vingt-cinq navires de combat, de tous tonnages, y prendront part, montés par 63,000 hommes. Les meilleurs amiraux anglais commanderont les divisions de cette formidable flotte. Nommons: Sir Charles Wilson; lord Charles Beresford, Sir William May, le prince de Battenberg, etc. Les manoeuvres se termineront le 2 juillet. Une de leurs particularités remarquables, c'est que pour la première fois y prendront part des sous-marins qui, à côté des cuirassés, évolueront en haute mer.

Tant il est vrai que le vieil adage latin a toujours du bon. Jamais on n'a autant parlé de paix, surtout en Angleterre, que depuis une couple d'années. Pourtant, jamais non plus on ne s'y est plus préparé à la guerre.

Toujours bouillant, Guillaume II qui est plus habile qu'on ne le pense généralement, prendra bonne note des manoeuvres dont nous parlons et ne se hâtera pas de mesurer sa marine avec celle d'Albion. Aussi bien, un empire comme celui de la Grande-Bretagne doit-il toujours s'attendre à quelque conflit.

L'humanité est encore trop agitée pour qu'on puisse escompter l'âge de la paix générale. Comment parler philosophie, bonté, sagesse, à des peuplades encore barbares? Notre métropole britannique est édifiée sur ce sujet, et c'est pourquoi elle tient toujours prêtes des troupes coloniales, chargées de policer les indigènes en révolte. C'est ainsi qu'au Natal, une importante colonne sous les ordres des colonels Mackenzie et Barker eut, ces jours derniers, une rencontre sérieuse avec les rebelles du pays, retranchés dans la vallée de la Momve. Les dits rebelles ont subi le sort des Derviches d'Ondurman. Pas plus que Kitchener, le colonel Mackenzie n'eut pitié des moricauds en révolte. Il les a anéantis. C'est un moyen comme un autre de pacifier un pays et nous savons que l'Angleterre ne recule pas devant son emploi. Au fait, n'est-elle pas la patrie de Darwin, l'auteur célèbre des lois de sélections naturelles ?

* * *

Si notre mère-patrie est inflexible, et recourt aux moyens extrêmes lorsqu'elle ne peut faire autrement, en revanche, il faut lui rendre cette justice qu'elle ne néglige rien, lorsqu'il s'agit d'assurer le bien-être des citoyens qui vivent paisiblement sous l'union Jack. Telle est la raison qui fait que le Board of Trade de Londres est sur le point d'envoyer M. Richard Grigg au Canada. Très expert en tout ce qui touche aux matières commerciales, M. Grigg, à son retour, fera rapport au Board of Trade sur l'opportunité de nommer des correspondants commerciaux dans les principales villes du Dominion.

Nous ne pouvons qu'applaudir à une telle décision, et souhaiter que le rapport de l'envoyé du commerce de Londres soit favorable à ce pays. Plus on nous connaîtra de l'autre côté de l'Atlantique, plus on nous appréciera, et plus on nous estimera. Et, ce disant, nous faisons allusion à l'ignorance de la vieille Europe quant aux choses du Canada. Car, malgré que notre gouvernement ait dépensé des sommes très rondelettes pour nous faire connaître un peu partout, nous sommes obligés de reconnaître que, sous ce rapport, il y a encore beaucoup à faire. Témoins, certains comptes-rendus de journaux et de livres classiques anglais, touchant le Canada, et que dans toute leur erreur, nous reproduisîmes dans l'Album Universel, il n'y a pas encore bien longtemps.

A notre époque, il n'y a rien de tel pour les peuples que de se connaître réciproquement. De là, sans doute, les aménités gouvernementales faites à de certains grands personnages. Nous faisons ici allusion au voyage actuel de Monsieur et de Madame Longworth — cette dernière née Alice Roosevelt — qui, bientôt, seront les hôtes d'un jour de Sa Majesté Edouard VII, avec qui ils dîneront à Ascot Heath. Il est évident que suivant une politique invariable depuis nombre d'années, la Grande-Bretagne fait tout son possible pour plaire au peuple américain. Nous ne saurions y trouver à redire, nous, les voisins de la grande république, et ses clients pour deux cent millions de dollars par an.

En France Si, comme nous le disions il y a un moment le scandale des conserves de l'Illinois émeut les Anglais, bien qu'à un moindre degré, il ne laisse pas indifférents les Français, qui achètent des quantités considérables de conserves par l'entremise de leur intendance militaire.

Aussi, assure-t-on que celle-ci vient de donner de très importants contre-ordres à ses fournisseurs des Etats-Unis. D'après un chiffre de presse, la campagne menée contre l'industrie des conserves aux Etats-Unis, aurait déjà fait perdre à ceux-ci pour plus de cent cinquante millions d'affaires. C'est énorme, et ce n'est pas tout. Dieu nous garde, néanmoins, de plaindre les audacieux industriels que nous visons, car, leur bonne foi est absolument négative.

Dès que l'enquête Reynolds fut livrée au public, voyant que leur jeu était découvert, ces braves millionnaires commencèrent à jeter des pierres dans le jardin des voisins. Si nous sommes ruinés, se dirent-ils, d'autres le seront avec nous. Voilà pourquoi, sans doute, ils déclarèrent, chose renversante, qu'une notable quantité de graisse de porcs américains, — porcs morts du choléra — était envoyée en France, d'où elle revenait aux Etats-Unis sous la marque: "huile de sardines".

On avouera que les industriels de Concarneau, de Marseille et autres ports français, ont dû la trouver plutôt mauvaise. Car, le public ne réfléchit pas, la moindre des diffamations peut quelquefois le prévenir contre une marque commerciale de longtemps établie et des plus honnêtes. Nous ne serions donc pas étonnés que la maladie des cochons américains affectât la vente des sardines françaises? Voilà bien un rapprochement animal que ni les économistes ni les zoologistes ne pouvaient prévoir !

* * *

Que vous dirons-nous aujourd'hui de la politique française? Elle est apparemment d'orientation. Les nouveaux députés de la république prennent, comme on dit, leur assiette — les dépêches ne nous disent pas si c'est celle au beurre. Bientôt, ils seront à l'oeuvre, et, malheureusement, le gouvernement Sarrien continuera ses tristes agissements contre la liberté religieuse; plus fort de la majorité dont il dispose. D'où ses dispositions à vouloir appliquer intégralement la loi des associations.

Le haut clergé français s'en doute peut-être, si nous en jugeons d'après les résolutions pacifiques qui ont transpiré du récent concile des évêques de France. Espérons, toutefois, que le bon vouloir dont font montre les princes de l'Eglise de notre ancienne mère-patrie, finira par désarmer les sectaires qui les persécutent, et que, le catholicisme enfin libre en France, y prospérera aussi paisiblement qu'il le fait aux Etats-Unis.

* * *

L'assassinat d'un sujet français au Maroc, paraît devoir vouloir mettre à l'épreuve la nouvelle organisation de police internationale établie par la conférence d'Algésiras dans l'empire shériffien. Le gouvernement français, moins apeuré par Guillaume, vient de parler clairement et fermement. Quant à l'Angleterre, elle lui donnera le support de sa force morale si besoin est. Puisse satisfaction être donnée au gouvernement français, sans qu'il soit de nouveau question d'intervention teutonne, de bruits de guerre, etc., etc.

En Russie A l'encontre de certaines prévisions pessimistes, toutes récentes, M. Goremkine, premier ministre de Russie, conserve son portefeuille et soutient la lutte contre l'élément agraire, surexcité par les violences de langage auxquels se livrent certains députés de la Douma.

Franchement, ces députés manquent de tact, et qui plus est, de patriotisme. On ne leur a pas plus tôt accordé ce qu'ils demandaient, qu'ils réclament dix fois plus, au risque de compromettre leur cause. Il faut vraiment que le Tsar et ses ministre aient beaucoup de patience, pour endurer toutes les sottises, tous les desiderata échevelés, dont on rabbat leurs oreilles depuis qu'ils ont bien voulu associer le peuple au gouvernement de l'empire. Certes, nous savons qu'il y a en Russie des hommes très capables et très bien intentionnés, mais nous savons aussi que la plus grande masse de la population est encore très arriérée, et qu'il lui faudra de longues années avant de pouvoir rivaliser par le savoir avec la haute classe dirigeante actuelle, presque totalement composée d'aristocrates. Nous ne pouvons donc nous empêcher de constater combien trop vite veulent aller les députés de la Douma. Même, nous craignons qu'ils ne se rompent le cou à ce jeu, car le Tsar est toujours maître de la situation, et, quoiqu'on en dise, l'armée lui est fidèle.

Dans un empire aussi vaste, aussi populeux que l'empire russe, ce n'est pas parce que 17 sapeurs auront été fusillés à Odessa, comme il en a été ces

jours derniers, parce que des paysans se révoltent en Pologne ou dans le Caucase, que le gouvernement est à la veille d'être renversé. De tout ce que nous lisons à propos des choses russes, il appert clairement que M. Goremkine n'est pas trop mauvais pilote, et qu'il sait mener à bon port la barque de l'état, cela, sans forcer son souverain à rétracter des libertés nationales que l'attitude outrancière des délégués du peuple pourrait bien lui faire regretter. Il serait malheureux, en vérité, que l'empereur de Russie se rappelât dans un moment d'humeur le vieux proverbe : "Oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain, il vous oindra". Nicolas II, modèle des autocrates, pourrait bien vouloir poindre, ce qui serait regrettable pour ses sujets russes. Entre nous, ils mériteraient une telle attitude s'ils continuent leur inexplicable agitation actuelle.

* * *

En Norvège

Aujourd'hui, a lieu à Christiania le couronnement de Sa Majesté Haakon VII roi de Norvège. Toutes les nations, sauf la Suède, sont officiellement représentées à cette très imposante cérémonie. Nous sommes peinés de constater le mauvais esprit qui a poussé les autorités de Stockholm à ne point partager la joie du peuple voisin, et frère. Quoiqu'on en dise il se pourrait bien que la Suède et la Norvège ne soient pas en relations aussi amicales qu'on a essayé de le faire entendre. Il y a, évidemment, une pointe de jalousie manifeste chez les Suédois, qui ne peuvent se résigner à la scission de l'ancien royaume. Le fait est accompli, il n'y aurait cependant rien de tel que de s'y soumettre de bonne grâce, et d'éviter une guerre possible. Guerre peut-être latente, qui, par pure raison commerciale, ferait se déchirer entre eux ces frères du nord de l'Europe, que sont les Norvégiens et les Suédois.

* * *

En Autriche
En Allemagne
En Espagne

L'Autriche et l'Allemagne, faisant une cour assidue à l'Italie, proclament l'inébranlable solidité de la Triplice. Guillaume II et François Joseph expriment ces vues en des télégrammes patriotiques et chauvins, tout de commande. Nous voulons bien croire ces monarques, mais les communiqués de la presse italienne nous portent à n'accepter de telles assertions qu'avec quelque réserve.

En Espagne, le jeune couple royal villégiature loin des bombes anarchistes. De là l'absence d'Alphonse XIII et de la reine Victoria, à la fête des fleurs qui leur était donnée récemment par le peuple madrilène. Celui-ci fut marri d'avoir fait en vain de grands frais. Entre temps le nouveau cabinet espagnol s'est formé. M. Moret demeure premier ministre, et le duc d'Almadovar del Rio, conserve le portefeuille des affaires étrangères. Puisqu'il est question d'un mouvement international pour supprimer l'anarchie, Alphonse XIII y soucrivant chaleureusement, souhaitons que ses ministres, invoquant le dernier attentat contre leur souverain, feront tout leur possible pour amoindrir les effets de la plus farouche des modernes colères sociales.

NEMO.

ECHOS D'AMERIQUE

Succès flatteurs

DANS deux branches bien distinctes de l'art, nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs les succès que viennent de remporter des Canadiennes, aussi bien douées que talentueuses.

A Winnipeg, au congrès des femmes journalistes, le 9 du courant, Mademoiselle Barry, — Françoise, la sympathique directrice du journal de ce nom, littérateur très distinguée et aimée de toute notre population — Mlle Barry, disons-nous, fut nommée présidente de l'association des femmes journalistes des provinces de Québec et d'Ontario.

A Londres, à la même date, au théâtre Covent Garden, une de nos meilleures cantatrices: Pauline Donalda, eut la bonne fortune de tenir le rôle de Marguerite, dans Faust, en remplacement de la célèbre Melba, alitée par une attaque de grippe.

De tels succès ne peuvent manquer de plaire à nos gens. Celui de Mademoiselle Barry touchant plus spécialement les Canadiens-français. A l'occasion de l'honneur dont elles viennent d'être l'objet, veuillent ces dames recevoir ici l'hommage de nos très sincères félicitations.

Car, dans un pays dont le chant national exalte les qualités de la femme, serait peu galant quiconque ne souscrirait pas aux victoires du féminisme, se signalant: et par le talent et par les grâces.

Dans le domaine littéraire, en particulier, il serait injuste de penser autrement, puisque, depuis quelques années, il est prouvé que les lettres populaires canadiennes doivent en grande partie leur éclat aux plumes féminines qui, les défendant, le font sans cesse: plus alertes, plus poétiques, plus savantes.

Rockefeller et les journalistes

LE roi du pétrole voyage, sans doute pour calmer les douleurs que lui cause une dyspepsie aigue, et aussi pour dépenser quelques infimes dollars des milliards dont il dispose. Or, Rockefeller déteste les interviews. Au courant de son universelle renommée, le grand chef de la "Standard Oil Coy" pense qu'il en a assez comme ça, et il se soucie peu d'attirer l'attention des anarchistes, qui, donnant quelque répit aux têtes couronnées, pourraient bien un de ces jours s'en prendre aux rois de la finance — bien plus puissants que les autres, — et leur faire un mauvais parti.

Donc, Rockefeller, à une semaine d'intervalle, vient d'avoir deux piquantes aventures avec des chevaliers de l'encrier et de la plaque sensible.

Au moment où sur le pont du paquebot il allait saluer New-York d'un délicat adieu, un journaliste — ils osent tout nos confrères de la presse quotidienne — un journaliste, appareil en main, se plaça devant le magnat du pétrole et le pria de daigner se laisser photographier. Rockefeller ennuyé évite son interlocuteur, qui, en bon yankee, revient à la charge. D'où ce petit dialogue entre ces deux hommes à l'énergie indomptable :

—Mais enfin, Monsieur, pourquoi vouloir mon portrait, il est déjà si répandu? Photographiez plutôt ce malheureux en blouse que voilà, — ajoute Rockefeller, désignant un pauvre diable — son costume est bien plus pittoresque que le mien.

—C'est possible, Monsieur John D. Rockefeller, mais cet homme est moins connu que vous.

Et le milliardaire de répondre, non sans humour et avec un imperceptible sourire :

—Si vous le photographiiez autant de fois que je l'ai été, il serait bientôt tout aussi connu que je le suis.

La chronique prétend que le journaliste ne se tint pas pour battu, et que, subrepticement, en gendarme fidèle à la consigne, il rapporta à sa rédaction un cliché de Rockefeller, vu de dos sur le transatlantique, comme il s'acheminait vers ses somptueux appartements.

Ces jours derniers, une dépêche narrait dans toute sa fraîcheur la rencontre du richissime américain avec un reporter parisien. Voici en quels termes s'exprima à ce sujet un quotidien montréalais du matin :

"Le "Matin" ayant calculé que le revenu de M. Rockefeller se chiffre à quatre mille dollars par heure, a mis dans la poche d'un de ses reporters un chèque de mille dollars avec mission d'acheter quinze minutes de conversation au roi des trusts.

"Le reporter dut revenir bredouille à son journal, constatant que les procédés "à l'américaine" ne sont pas toujours infaillibles, car M. Rockefeller se refusa avec énergie à toute interview".

Le "Matin" en agissant comme il l'a fait, a, croyons-nous, mal pastiché les habitudes de nos voisins. Si, par exemple, le reporter bredouille eut proposé au grand marchand de pétrole, de convertir ce liquide en champagne par un procédé électrique, il n'est pas douteux que Rockefeller lui eut prêté une oreille attentive. Notre américain aurait vu de nombreux millions de dollars en perspective. Et, la gloire de créer une boisson faite pour faciliter la digestion des conserves avariées de Chicago l'eût tenté !

De la valeur d'un homme

CORNEILLE, dont par ailleurs nous entretenons nos lecteurs, fait dire à Rodrigue, dans le Cid, son immortel chef-d'oeuvre:

Je suis jeune, c'est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Il s'agit, vous l'entendez, de la valeur sublime, de celle qui fait les héros, de celle qui nous trouble jusqu'aux moëlles. Cette valeur chevaleresque, valeur de l'ancien monde, belle comme un marbre de Praxitèle, belle comme un reflet de l'antique Grèce, est-elle morte ? Nous ne le pensons pas, elle existe encore à notre époque, elle nous coudoie tous les jours mais elle est plus modeste. Moins brillante, elle se cache comme la violette sous les lauriers des primitives forêts. On la rencontre néanmoins dans les naufrages, dans les désastres miniers, dans les conflagrations des grands centres, alors qu'un quidam, hardi, courageux, joue admirablement sa vie pour sauver celle d'un concitoyen, d'une femme, d'un enfant qui lui sont inconnus. C'est là la formule noble de la valeur, nous la saluons respectueusement.

Hélas! pourquoi ce mot a-t-il une autre acception, surtout en Amérique? Pourquoi nos voisins l'emploient-ils pour définir l'état de fortune d'un humain dont on mesure le respect à la hauteur de ses dollars entassés ?

De l'Empyrée nous sommes tombés au ruisseau, et, puisque bon gré mal gré il nous y faut vivre, acceptons-en les concepts, quitte à les tenir pour ce qu'ils valent.

Rockefeller dont nous parlions il y a un instant, est l'homme qui "vaut" le plus aux Etats-Unis. Aussi, inspire-t-il des admirations sans borne, que, pour notre part, nous partageons couci-couci. Cependant nous constatons avec plaisir que ce moderne Crésus — une exception — fait mentir les théories économiques du Dr Brastus Holt, statisticien de la "valeur" humaine, à la façon américaine. Lisez plutôt, ami lecteur, l'entrefilet ci-après :

"Devant le congrès de l'Association médicale qui se tient actuellement à Portland, en cette première semaine de juin 1906, le Dr Brastus Holt a lu hier un mémoire fort remarqué sur la valeur économique de l'homme. L'auteur soutient que la valeur d'un ouvrier décroît après la vingt-cinquième année, et celle de l'homme de profession après la quarantième. Le Dr Holt a préparé des tables montrant que la valeur en argent d'un individu peut être déterminée en prenant en considération son âge et son emploi.

"Dans ses tables établissant la valeur moyenne de l'ouvrier américain, il dit qu'à l'âge de 10 ans, sur une base de 3½ pour cent, un garçon vaut $2,061.62; à 25 ans, il vaut $5,488.03; à partir de ce temps, sa valeur décroît, jusqu'à ce qu'à 70 ans il ne vaille plus que $17.13, et qu'à 80 ans, il soit en dette vis-à-vis de la communauté de $872.84.

"L'homme de profession, à l'âge de 25 ans, a une valeur économique de $25,893.94. Sa plus grande valeur est de $29,344.68, à l'âge de 40 ans.

"Le Dr Holt dit que les dommages faits à un individu, par suite d'accident, doivent être évalués d'une façon systématique et non au hasard, comme on le fait d'ordinaire. Le système de tables dont il se sert est basé sur celui du fameux Dr Farr, mais il l'a perfectionné de façon à déterminer l'étendue du dommage causé par un accident spécifique, tel que la perte d'un oeil, d'un bras ou d'une jambe".

Si l'on songe qu'à de rares exceptions près, les plus grandes manifestations du génie se sont produites après quarante ans, alors que l'esprit mûri est à même de peser, par expériences, le pour et le contre du beau, du bien et du vrai, on admettra que le Dr Brastus Holt n'est qu'un savant farceur, ou un farceur savant, comme on voudra, digne de prendre place auprès du Dr Osler dans la galerie des positivistes aveugles de ce continent. Nous parlons du Dr Osler, qui voulait que tout homme ayant atteint la soixantaine, soit chloroformé, comme désormais inutile à la société. A propos du tarif Brastus Holt, il y aurait matière à rire, si l'on ne prévoyait pas que certains juges de l'acabit de ce médecin pourront, à l'occasion, se baser sur de tels chiffres pour indemniser les membres de l'armée des éclopés américains, ou pour secourir les misères des veuves d'individus éliminés malgré eux de la société.

Que M. Brastus Holt se demande combien valaient: un Newton, un Galilée, un Pasteur, et il verra, s'il est de bonne foi, que plusieurs Rockefeller n'y suffiraient pas.

On demande une loi

DERNIEREMENT, une brave mère de famille montréalaise a été tuée à sa porte par une roche, que projeta l'explosion d'une mine de carriers, distante de 600 pieds. Aussitôt, les autorités de se retrancher dans une rhétorique alambiquée, pour ne pas payer le dommage, même selon les tables du fameux Dr Brastus Holt, précité.

Le comble de la chose fut lorsqu'on nous dit qu'il n'existe pas de lois, pour protéger les citoyens contre le bombardement des casseurs de pierre. Vrai? Eh bien! MM. nos édiles, faites-en une, et au plus vite, car il est de votre devoir de veiller sur la sécurité des citoyens, qui payent largement tous les impôts qu'il vous plaît de voter.

Quand donc comprendrons-nous tous le rôle que nous jouons dans la société ?

L. d'ORNANO.

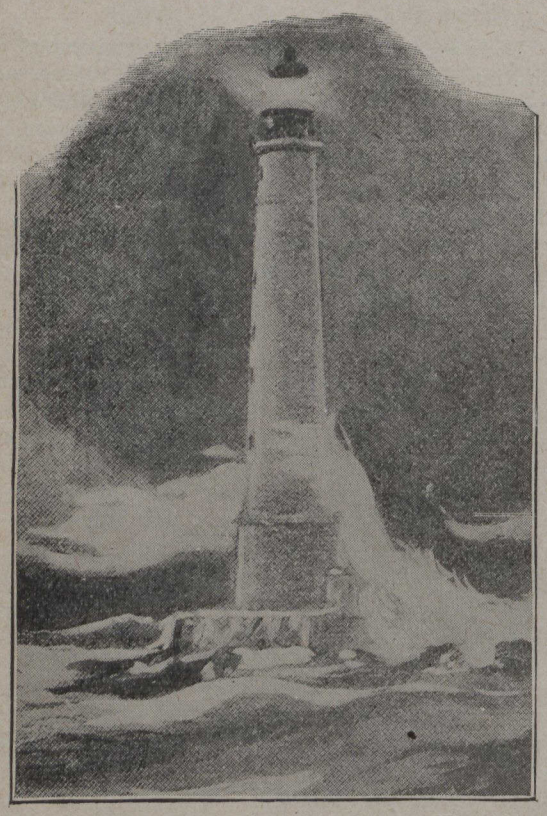
LES PHARES

LES phares, ce sont des grands yeux attentifs qui, sur toutes les côtes du monde, veillent pendant la nuit à la sécurité des navigateurs.

..."Depuis les premiers temps de la navigation, des efforts constants ont été faits pour établir des marques et des signes dans les endroits où le marin a besoin d'aide pour conduire avec sécurité son navire à travers les dangers semés aux abords des rivages. A ces époques reculées, des châteaux, des clochers, des bouquets d'arbres s'offraient tout naturellement et servaient d'amers de jour; çà et là un feu flamboyant s'allumait au sommet d'une tour pendant la nuit.

"Depuis, les choses se sont modifiées et aujourd'hui les eaux voisines des côtes, partout de par le monde, sont sillonnées de bateaux de toutes sortes, depuis les léviathans à vapeur ou à voiles, jusqu'aux petits caboteurs locaux.

"Pour protéger ce trafic énorme, pour sauvegarder ces milliers d'existences humaines... des phares côtiers sont élevés, qui projettent pendant la nuit de puissants rayons lumineux; des bateaux-feu sont mouillés en des points où, de jour, ils sont comme des sentinelles avancées dans la mer, et qui illuminent au loin durant la nuit les eaux environnantes; des milliers de bouées de formes variées, de tailles et de couleurs différentes (beaucoup, même, rendues lumineuses par l'emmagasinement de gaz dans leurs parois) sont placées suivant les contours



Le phare de Planier, pendant un coup de mistral violent

des chenaux navigables, ou bien encore pour marquer la position des dangers.."

Le plus grand nombre des phares s'élèvent sur le rivage lui-même, au sommet des promontoires, sur les terres avancées, et sont à proprement parler les jalons, les "poteaux indicateurs" des voies maritimes.

D'autres se dressent en pleine mer, sur des roches mi-couvertes, à peine assez grandes pour leurs bases: tels sont ceux, par exemple, de Cordouan, à l'estuaire de la Gironde; de Planier, aux abords de Marseille.

Ce sont, ceux-là, des "feux d'atterrissage", aux caractéristiques très bien définies, qui permettent de baptiser avec précision un point de la côte retrouvé après de longues traversées.

Chacun sait assurément que les phares sont d'une utilité de premier ordre; que tous ont un but précis; mais comment les gens du métier se servent-ils de leurs avertissements pour maintenir leurs navires dans le bon chemin? Comment les distinguent-ils entre eux?... Comment, en un mot, est réglée cette fantaisie lumineuse qui se joue chaque nuit tout au long des rivages?...

Ceci est une question qui semble intéressante pour tous: nous allons la commenter quelque peu ici.

Les caractéristiques des phares sont soigneusement cataloguées dans un document spécial, où l'on voit :

Une description sommaire;

La hauteur de la lanterne au-dessus de l'horizon;

La couleur du feu;

Sa portée;

S'il est fixe, clignotant, à éclats ou éclipses...

Avec ces données, comment naviguer la nuit à proximité des côtes?...

L'exemple suivant va en donner une idée.

Nous partons de ce principe, bien entendu, que le capitaine d'un navire sachant toujours approximativement l'endroit où il se trouve, son but est seulement de préciser rigoureusement cet endroit.

Si donc notre capitaine, s'estimant dans le Sud de Marseille, par exemple, aperçoit soudain devant lui un feu blanc à éclats, il se dira: voici "Planier". Néanmoins, il ouvrira son Livre des Phares pour y lire :

Planier. Sur l'île basse de Planier, à 8 milles au S. O. de l'entrée de Marseille.

Feu-éclair à 1 éclat blanc toutes les 5 secondes.

Portée: 50 milles par temps moyen.

Hauteur du feu au-dessus de la haute mer: 63m, 10.

Latitude: 43o 11' 57" N.

Longitude: 2o 83' 35" E.

Tour ronde en maçonnerie.

Sirène de brume à air comprimé: son, 3 secondes; pause, 57 secondes.

Les éclats ont-ils lieu en effet toutes les 5 secondes?...

Entend-on de plus, pendant 3 secondes le son d'une sirène, qui se tait pendant 57 secondes?...

Oui!... Alors, pas de doute possible: le phare est bien reconnu; il faut le relever sans retard, opération qui permet de jalonner la route par les points A', A", A"', etc.

Arrêtons-nous un moment ici pour étudier un autre phare que le capitaine verra très clairement lorsqu'il sera à la hauteur du premier: le phare du Saut-de-Marrot.

Le Livre des Phares s'exprime ainsi à son sujet:

Feu-éclair à 1 groupe de 3 éclats blancs toutes les 15 secondes.

Eclipse de 2 secondes 1-2 entre les éclats et de 8 secondes 1-2 entre les groupes.

A éclats blancs du S. 70o 30' E. au N. 34o 30' E. par l'Est.

A éclats rouges sur les îles Ratoneau, d'If et Pomègues et les dangers voisins.

A éclats blancs sur le chenal libre de dangers entre l'île d'If à l'Ouest et le blanc du Canoubier et les roches Taravan dans l'Est.

A éclats verts sur les hauts-fonds qui débordent la pointe d'Endoume et le cap Croisette.

Secteur d'indécision de 4o environ du N., 32o 30' E. au N., 36o 30' E., dans lequel chaque éclat paraît successivement blanc et rouge.

Portée des éclats blancs: 27 milles 5, rouges: 20 milles 5 et verts: 18 milles.

Ceci posé, admettons que le capitaine fasse route par l'Est de Planier, et voyons comment il va utiliser dans ce but ce feu compliqué du Saut-de-Marrot.

En A"', où nous l'avons laissé, sa carte lui montre qu'il n'a pas de dangers immédiats à craindre, mais qu'ils ne manqueront pas bientôt, et il lui faut agir sans retard. Il connaît évidemment ce principe que "la lumière blanche indique les bonnes routes; que la lumière rouge ou verte couvre les dangers".

Il ne naviguera donc que dans les secteurs blancs. Il fera par conséquent une route telle que B, B', l'amenant précisément dans le petit secteur de lumière blanche qui montre le chenal libre entre l'île d'If et le récif du Canoubier, puis il remettra le cap sur le feu, gardé à gauche et à droite par des éclats rouges et verts qu'il ne devra jamais voir.

Une telle route le conduira jusque devant les petits phares rouge et vert marquant l'entrée du port...

* * *

A vrai dire, cela semble bien simple, et l'on se demande peut-être comment la navigation de nuit près des côtes est si souvent marquée par de si terribles catastrophes...

Simple en effet est le petit exposé théorique que nous venons de faire. Mais se doute-t-on seulement des complications qu'apportent et la brume et le vent, les courants, la mer?...

Souvent, les phares les plus éclatants n'apparaissent que sous l'aspect de vagues nébuleuses bien difficiles à discerner; alors comment compter leurs éclats?... comment contrôler sûrement la durée des éclipses?...

Mais tout ceci n'est rien auprès des erreurs imputables aux caractéristiques des phares elles-mêmes.

L'opinion publique a été fortement émue, ces dernières années, des accidents successifs survenus précisément dans la région que nous avons envisagée: les abords de Marseille.

Dans l'Ouest de Planier sur la côte, celui-là, s'élève le "feu de Faraman", que nous décrit ainsi le Livre des Phares.

A 1 groupe de 2 éclats blancs toutes les 10 secondes. Eclat: 1 seconde; éclipse totale, 2 secondes; éclat, 1 seconde; éclipse totale, 6 secondes.

Nota — Tenir compte avec soin du caractère de ce feu dont les groupes de deux éclats blancs (en 10 secondes) ne peuvent être confondus avec les éclats blancs réguliers toutes les 5 secondes du feu-éclair de Planier.

. . . . . .

N'empêche qu'en dépit de cette dernière remarque, il y a réellement entre les deux feux de Faraman et de Planier un semblant d'analogie qui, si elle n'est pas évidente quand on consulte les textes, ne le devient que trop dans la pratique.

Le phare de Faraman

Pourra-t-on affirmer ne pas "perdre" un éclat sur trois, par mauvais temps? sera-t-on toujours capable de compter rigoureusement les secondes des éclats ou des éclipses?...

Assurément non!...

Un marin prenant faussement, par nuit noire et tourmentée, le feu de Faraman pour Planier, ira infailliblement se jeter à la côte, car si l'on peut sans danger passer à droite et à gauche de ce dernier, qui est sur une île, il n'en est évidemment pas de même de l'autre, bâti sur le rivage...

Attribuer à des phares voisins, aux grands phares d'atterrissage, des caractéristiques prêtant à l'ambiguité est un danger réel...

Mais le danger le plus fréquent... c'est la "confiance". Le vieux routier des mers considère trop souvent d'un oeil distrait les feux destinés à le guider... Il sait bien, parbleu!... Il est passé par là si souvent!... Et l'on va... le navire marche... jusqu'à ce qu'il s'écrase sur la côte ou sur une roche!...

La sécurité sur mer exige des soins minutieux de tous les instants, et l'absurde abus de la confiance en soi doit être répudié hardiment, en des circonstances où le jeu des mirages, des apparences ou des illusions se donne libre carrière!...

(La suite à la page 250)

Petites notes scientifiques

Le chauffage électrique

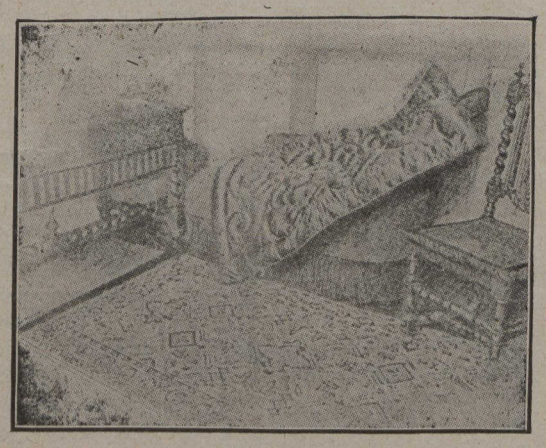
Le chauffage électrique est le moins dangereux, le plus propre et le plus hygiénique, et, dans certains cas, relativement économique; il ne produit, en effet, ni fumée, ni dégagements gazeux, nocifs ou incommodants; son effet est immédiat à son commencement et à sa fin; il peut être réglé avec une facilité surprenante. Depuis déjà de nombreuses années, le chauffage électrique est entré dans la pratique, mais jusqu'à ces derniers temps, il était resté confiné dans des applications industrielles et toutes spéciales et il n'avait pas encore été appliqué couramment aux usages domestiques intimes. Des

Sudations locales par tricots thermophiles.

calorifères électriques ont bien été imaginés pour le chauffage des appartements mais leur manque de maniabilité et leur mauvais rendement les a empêchés d'obtenir beaucoup de succès.

Le "tissu thermophile" de M. C. Herrgott, constitue une grande amélioration dans le chauffage électrique domestique parce qu'il satisfait aux conditions suivantes indispensables pour ce genre de chauffage: sûreté de la marche, souplesse dans son réglage et bonne utilisation de la chaleur. Ces tissus sont fabriqués de façon à éviter un trop grand échauffement des fils conducteurs, à avoir une flexibilité et une souplesse comparables à celles des tissus ordinaires. Ce résultat est obtenu au moyen d'un fil textile et conducteur qui s'applique à tous les métiers de tissage. Ce fil électrothermique est composé de telle sorte que sa partie textile travaille seule à la traction quand on le tend, et que sa partie conductrice ne supporte aucun effort et présente une grande surface de chauffage par rapport à sa petite section. Ce fil est très souple, ne boucle pas au tissage et peut être confectionné en toutes grosseurs et avec tous les textiles, chanvre, coton, laine, soie, etc.

Les "tissus thermophiles" sont, au point de vue électrique, "auto-résistants" comme une lampe à incandescence; par conséquent, employés sous une tension déterminée, ils ne peuvent, se trouvant, "bien déployés", que donner la température pour laquelle ils on été fabriqués et cela sans échauffement électrique anormal ou courant électrique dangereux. Les fils conducteurs sont assez fins pour devenir



Tapis et couvre-pieds thermophiles.

leur propre court-circuit en cas d'imprudence et tout est disposé dans le tissu pour éviter tout court-circuit.

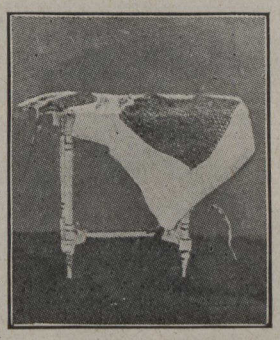
D'abord le grand nombre de duites électrothermiques composant un circuit permet de n'avoir entre deux duites voisines qu'une différence de potentiel d'un demi à un volt au plus; puis dans le cas de circuits multiples ces diverses unités reçoivent le courant par des fils collecteurs spécialement isolés et placés, un seul pôle dans chacune des lisières du tissu; enfin les divers circuits d'un même tissu sont branchés en tissage de telle façon que la différence de potentiel est nulle entre les duites voisines de deux circuits successifs; il y a donc toute sécurité contre les courts circuits et à tel point qu'on peut mouiller ces tissus puis les faire sécher par le courant lui-même.

Il n'y a plus aucun danger; le seul désagrément qu'on puisse avoir c'est l'arrêt de passage du courant dont les causes de rupture ont été réduites au minimum. Les fils électrothermiques sont parfaitement noyés et si bien garantis qu'ils ne subissent aucune détérioration malgré les manipulations; ils ne vont pas jusqu'en lisières du tissu. De plus, les fils électrothermiques laissent la place aux fils isolés collecteurs des divers circuits et permettent aussi le raccord invisible et facile d'une duite accidentellement sectionnée; on l'y retrouve très facilement et l'on referme très rapidement le circuit.

Le thermophile électrique par tous ses avantages de confort et d'hygiène donne l'idéal du chauffage domestique en ses nombreuses applications de tapis moelleux de toutes dimensions comme chauffe-pieds. Toutes les matières peuvent être employées pour recouvrir ces tissus et permettre leur emploi dans les habitations modernes.

Le thermophile électrique est établi en général afin de donner + 86o à 95o F. pour les tapis sous les pieds et + 66o à 77o F. pour les couvre-pieds, cela au-dessus de la température ambiante, il peut être exécuté pour toutes les températures, mais celles préconisées sont les plus agréables afin de ne pas être incommodé par une chaleur trop élevée; si ces températures paraissent faibles au premier abord et surtout au simple toucher, leur usage de quelques minutes suffit à bien démontrer ces chaleurs suffisantes et confortables.

Au point de vue médical, ces tissus rendent les plus grands services pour le chauffage des tables d'opération, des couveuses pour nouveau-né, des rouleaux de massage. A des températures plus ou moins élevées le thermophile électrique est précieux pour entretenir la chaleur et servir de compresses humides très uniformes de température. Enfin, par sa continuité d'action. il convient très bien pour provoquer les sudations, sudations complètes ou locales. En quelques minutes un docteur peut, dans son cabinet ou au chevet du malade, diriger lui-même un bain chaud et donner toutes les indications utiles car il possède, avec le thermophile électrique, une étuve facilement transportable, de mise en action simple, rapide et sûre.



Nappe thermophile.

Quant aux applications industrielles, elles sont nombreuses. On peut citer au hasard: le filtrage à chaud des matières grasses et sirupeuses; le chauffage des sécheurs, des apprêteurs, des satineurs, des calandres à papier, des voitures de tramways et de chemins de fer, des automobiles, etc.

Dans les papeteries, le plus souvent, il n'est produit de vapeur que pour le chauffage des tambours sécheurs tandis que l'énergie hydraulique et par suite le courant électrique sont en abondance; or les rouleaux sécheurs échauffés par tissus thermophiles ou même les toiles sans fin thermophiles y sont tout indiqués pratiquement.

Ces toiles sans fin toutes spéciales sont de plus munies de "plots de contacts" tout le long de leurs lisières; ces plots sont d'une part en communication fixe avec le fil collecteur correspondant et d'autre part alimentés par deux barres de frottement et recevant le courant de la distribution, un pôle sur chaque lisière, et de façon que deux plots soient toujours en contact, tandis que la toile s'avance portant et commençant le séchage de la pâte à papier.

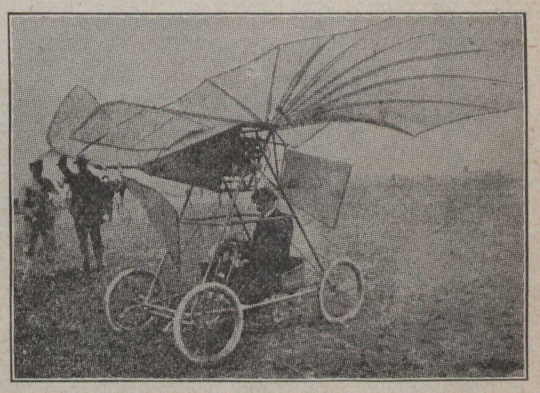
Pour les calandres à papiers ou les rouleaux sécheurs de tissus dans les papeteries, les blanchisseries ou les teintureries, ces appareils sont entourés d'un tissu thermophile approprié, soit nu, soit plutôt recouvert d'une tôle mince; le courant arrive par frotteurs sur l'axe et on peut y régler la température nécessaire à tous moments.

Le cycle volant

Si Icare revenait parmi nous, il serait évidemment fort intéressé par les tentatives d'aviation auxquelles se livrent, avec une inlassable patience, de nombreux inventeurs, désireux de donner à l'homme le pouvoir de voler dans les airs, comme les oiseaux.

Voici, dans ce genre, la dernière et non la moins curieuse tentative, celle d'un audacieux ingénieur, M. Vria, qui expérimente un curieux quadricycle volant.

M. Vria nous donne quelques explications: le moteur à acide carbonique est de 15 chevaux; le poids

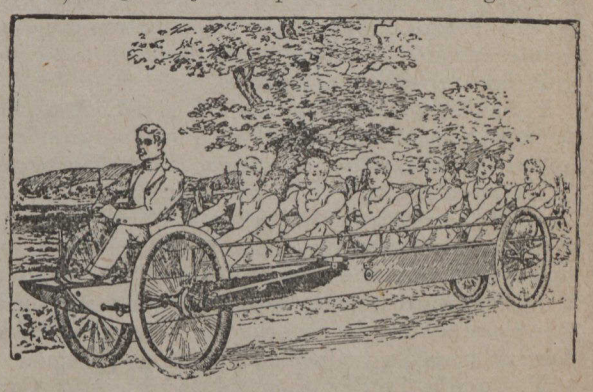


total, conducteur compris, est de 500 livres. Pour s'élever, le quadricycle est mis en marche, et, lorsqu'il atteint la vitesse de 50 milles à l'heure, on fait fonctionner l'hélice, qui a été élevée au moyen d'une manivelle. A ce moment, on doit voler... si le vent, toutefois, s'y prête.

Le rowing sur les grands chemins

Le rowing est un sport des plus intéressants, nous dirons même des plus utiles, car il constitue un excellent exercice gymnastique. Le malheur, c'est que, pour s'y livrer, il faut avoir à proximité un fleuve, un lac, au moins une étendue d'eau de quelque importance; or, tout le monde n'a pas cet avantage. Pour remédier à cette situation et permettre à tous de cultiver ce noble sport, un inventeur américain, que nous signale le "Scientific American", a imaginé l'embarcation que l'on fait courir sur les grand'routes, à forces de bras et en développant ses muscles, comme si l'on agissait sur des avirons.

La figure ci-dessous montre toute l'économie du système; les rameurs (à sec) sont assis dans une longue caisse montée sur des roues, comme ils le seraient dans un canot flottant sur les eaux. Des barres sont établies sur toute la longueur des deux bords et portent des poignées que saisissent les opérateurs. En halant sur ces poignées fixes, ils ramènent en avant leurs sièges établis sur des glissières, l'effort des jambes repoussant ceux-ci en arrière; tous les bancs sont reliés entre eux et agissent, par leur mouvement, sur une bielle qui fait tourner les roues de l'avant; celles-ci entraînent les roues d'arrière par une chaîne sans fin. Le barreur, placé en avant, dirige le système par un mode analogue à ce-



lui qui sert à conduire les automobiles. On peut, sur machine de ce genre, développer sa puissance musculaire, arroser les routes de ses sueurs, et enfin faire, à sec, des régates, où il n'y a pas de chances de se noyer. Quelques culbutes sont possibles, sant doute; mais ces accidents sont la saveur de tous les sports athlétiques.

Au Canada, Dieu merci, point n'est besoin de ce genre d'exercice sur le plancher des vaches; car nous avons des lacs et des rivières uniques et en nombre infini. Aussi, ne citons-nous cette invention que pour montrer précisément, combien nous devons être jalousés en certains pays, mal lotis sous le rapport du "rowing" digne de ce nom.

En l'honneur de Pierre Corneille

Dernièrement ont eu lieu à Paris d'imposantes fêtes littéraires, données en l'honneur du grand poète Pierre Corneille, à qui la Ville-Lumière élevait une statue, à l'occasion du troisième centenaire de sa naissance.

Corneille est une figure tellement considérable dans les lettres universelles, que nous n'hésitons pas à reproduire l'article suivant extrait du "Gaulois" de Paris.

Nos lecteurs, nous l'espérons, nous en sauront gré et, avec nous, ils regretteront que le Canada-français, ait à peine remarqué un si important centenaire. Car, nous avons en la Nouvelle-France des littérateurs qui s'affirment de plus en plus, à qui de telles solennités auraient dû permettre de faire écho aux belles paroles de nos cousins de France.

Corneille atteignit à l'apogée de son génie alors que le Canada était terre française; en rendant hommage à sa mémoire, nous aurions donc honoré une des gloires les plus pures de notre race.

Puisse ce modeste aveu, non exempt de mélancolie, rappeler que l'immortel auteur du Cid ne nous est ni inconnu ni indifférent. Voici le vibrant article publié par le "Gaulois":

LA STATUE DE CORNEILLE

Le IIIe centenaire du grand poète tragique.—Paris érige une statue près du Panthéon.—Un tournoi d'éloquence.

Les fêtes du troisième centenaire de la naissance de notre grand poète tragique Pierre Corneille, se sont ouvertes, hier, par l'inauguration solennelle de la statue que Paris daigne enfin lui ériger à la porte du Panthéon.

La statue de Corneille, due au ciseau du sculpteur Allouard, s'élève maintenant sur le côté gauche du portique du Panthéon, entre ce monument et la bibliothèque Sainte-Geneviève, face à l'Ecole de droit. Elle est conçue dans le même style que celle de Jean-Jacques Rousseau qui orne le côté droit, devant la mairie du Ve arrondissement.

M. Dujardin-Beaumetz, secrétaire d'Etat aux beaux-arts, présidait cette inauguration où s'étaient donnés rendez-vous toutes les illustrations littéraires et artistiques de Paris, une délégation de l'Académie française, les principaux artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon, et un grand nombre de notabilités parisiennes et politiques.

M. Camille Le Senne, président du comité, recevait les invités, assisté des vice-présidents, MM. Emile Blémont et Joubert, et de M. René Ponthière, secrétaire général. Des estrades entouraient la statue et le fleuriste de la Ville de Paris avait fait une très brillante décoration de plantes et de corbeilles fleuries. M. Schmidt conduisait la musique militaire du 76e de ligne. Le service d'ordre était fait par l'Association des étudiants auxquels s'étaient joints de nombreux délégués des universités étrangères.

Parmi les académiciens assis à la tribune d'honneur, on remarquait: MM. Paul Bourget, président actuel du bureau de l'Académie, Henry Houssaye, titulaire du fauteuil de Pierre Corneille, et Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de la Compagnie.

Cette imposante cérémonie s'est réduite à un tournoi d'éloquence entre une dizaine d'orateurs qui, tous, ont trouvé encore, après trois cents ans, quelque chose à dire de nouveau sur Corneille. Nous sommes possédés vraiment du génie de l'éloquence.

M. Camille Le Senne, président du comité Carneille et président de l'Association de la Critique, a ouvert la série des discours. Il a remis le monument aux représentants de la ville de Paris et leur a parlé du tempérament critique de Corneille.

"Que Corneille ait été un critique de tempérament et de vocation, il faudrait pour le méconnaître négliger une partie considérable de son oeuvre, les traités didactiques, d'une précision substantielle, et encore et surtout ces avant-propos, ces "examens" de chaque tragédie, de chaque comédie, où Corneille se montre le plus avisé, le mieux informé, le plus subtil des feuilletonistes... Naturellement ces analyses sont sympathiques à l'auteur. Il connaissait sa maîtrise, il s'écriait en style cornélien : "Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit!"

Après M. Camille Le Senne, MM. Tantet, secrétaire du conseil municipal, et Autrand, secrétaire général de la préfecture viennent remercier au nom de Paris le comité de son offrande :

"On ne s'étonnera plus maintenant de ne voir nulle part, à Paris, la statue de Corneille..."

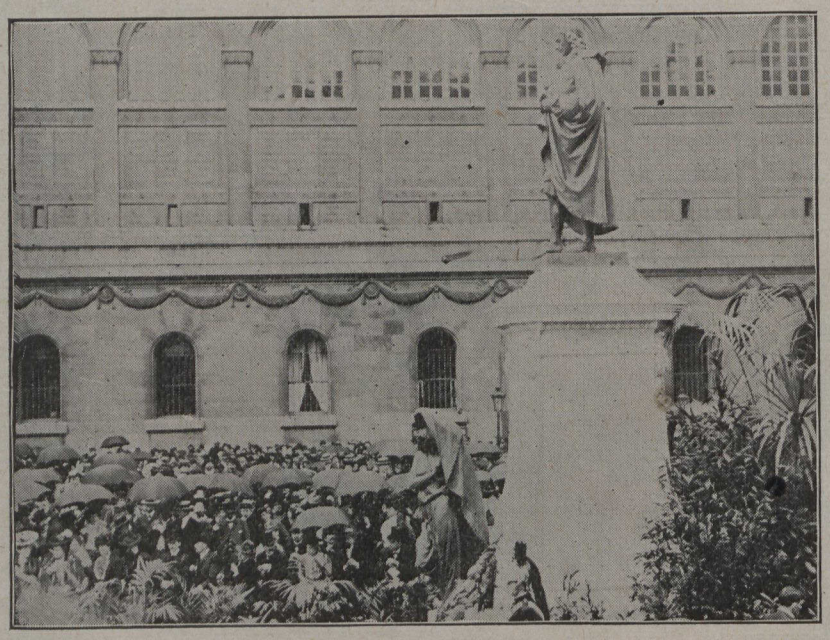
M. Emile Faguet monte à la petite tribune et parle au nom de l'Académie française.

C'est le morceau de résistance. Nous regrettons de ne pouvoir le donner en entier car il est plein d'aperçus ingénieux.

"L'Académie française ne pouvait se dispenser d'apporter son hommage au pied de ce monument consacré à celui de ses membres qui est le plus assuré d'être immortel Elle le pouvait d'autant moins qu'elle n'est pas sans lui devoir quelque réparation; qu'elle a peut-être à se reprocher de l'avoir accueilli deux ou trois années plus tard qu'il ne fallait; que Corneille, à sa porte, a failli attendre; que l'Académie a quelque temps, à l'égard de Corneille, obéi un peu plus, par trop de respect aux instigations posthumes de son illustre fondateur qu'aux ordres qu'elle doit recevoir du public lettré; et qu'enfin, dans le tribut qu'elle apporte aujourd'hui à ce grand homme, elle ne doit pas se dissimuler qu'il entre un peu d'amende honorable.

"C'est avec vénération, c'est avec amour, c'est avec piété qu'elle s'incline devant cet homme qui est devenu une des religions de la France".

Et M. Emile Faguet, comme nous tous, se félicite que Corneille ait enfin sa statue au Panthéon.



A l'occasion du 3ème centenaire de la naissance de Corneille : Inauguration de sa statue, sur la place du Panthéon (Quartier Latin) devant la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Au nom de la maison de Molière qui est bien un peu aussi celle de Corneille, M. Jules Claretie fait lire par M. Silvain, un éloquent salut à Corneille.

Au nom des poètes, de tous les poètes français, c'est maintenant M. Emile Blémont qui vient honorer notre maître suprême à tous.

"Au nom des poètes français, j'ai à louer en Pierre Corneille non plus l'homme de théâtre, mais le poète.

"Corneille distingue lui-même deux sortes de vers: le lyrique et le scénique, celui où l'on s'adresse au lecteur sans intermédiaire et celui pour lequel on emprunte la voix des acteurs. Il estime que dans le premier seul "il faut parler en poète", et que pour le second il faut disparaître sous le masque, laisser les personnages se caractériser nettement.

"Subjectif et individuel, le vers lyrique est plutôt le vers du rêve; il comporte plus de rhétorique et de musique. Le vers scénique, impersonnel et objectif, est le vers de l'action et veut être parlé plutôt que chanté. Dans l'un comme dans l'autre, Corneille est maître. Son vers scénique est plus connu, mieux apprécié; mais son vers lyrique n'est guère moins digne d'étude et d'admiration".

Enfin! un poète ose nous rappeler des vérités aujourd'hui bien dédaignées. M. Olivier de Gourcuff vient offrir à Corneille l'hommage des admirateurs de Victor Hugo.

Et l'appariteur de la Comédie-française, qui a fait, depuis le début, fonctions de maître de cérémonies, appelle, de sa voix bien posée et solennelle:

—Discours de Mme Séverine.

Un mouvement se fait dans la foule. On se rapproche pour voir et entendre la seule femme qui, dans cette circonstance, doive prendre la parole.

Notre éminente collaboratrice descend de l'estrade. Elle tient à la main une gerbe de magnifiques roses. Et, au lieu de monter à la petite tribune improvisée d'où avaient parlé les autres orateurs, elle marche droit au monument.

Arrivée au pied du Corneille de bronze, elle dépose ses fleurs sur le socle.

Puis, se retournant, elle fait face à la tribune officielle et aux spectateurs, et prononce une de ces improvisations si émouvantes dont elle a le secret. La "voix d'argent", comme l'a surnommée Sarah Bernhardt, la voix d'argent si prenante et si musicale, monte dans l'air léger de cet après-midi de mai, et porte ses strophes harmonieuses au dernier rang de la foule amassée devant le Panthéon.

Séverine improvise, ce qui fait que jamais l'on ne peut reproduire "in extenso" ses admirables harangues. En voici comme un pâle reflet :

Elle se défend d'abord de cette prétention qu'on lui a prêtée de parler au nom de toutes les femmes de France, bornant sa hardiesse à interpréter la pensée de celles qui préfèrent à des accents plus doux le verbe énergique du grand Corneille.

"... Celles qui ne se bornent point à errer dans les parterres où les roses défaillent mais abordent volontiers des sites sauvages où le laurier répand sa saveur amère, où le feuillage du houx met des éclats de cuirasse .

Elle évoque ensuite les héroïnes du poète..' évoluant non pas seulement dans le domaine des sentiments mais dans le monde des idées, ne s'attardant pas uniquement aux mouvements de leur propre coeur, mais se débattant toujours entre la tendance de l'instinct et la volonté du mieux. Car si les mobiles dont s'inspira Corneille: le point d'honneur, la Foi, la Clémence, l'Ambition, ont singulièrement changé, il est une chose par laquelle Corneille, interprète du temps passé, se trouve être un des pères des temps nouveaux, c'est le don de l'exaltation, la vertu de l'enthousiasme, la glorification du renoncement, de l'oubli de soi, de l'abdication en faveur d'autrui.

"Ainsi en est-il de ces altières figures de femmes que créa Corneille, y compris celle qu'il n'avait point prévu, et qui est cependant l'oeuvre de son génie et de son sang; celle dont on peut approuver ou blâmer le geste, mais à la pureté, à la conviction de qui tous rendent hommage: la petite provinciale au bonnet à bavolet, au fichu chastement croisé qui s'en vint, non loin d'ici, accomplir son oeuvre farouche, le reflet du poignard de Charlotte est comme le dernier éclair des foudres cornéliennes..."

Rappelant les tristesses finales de cette noble existence que fut celle de Corneille, évoquant l'échoppe de la rue de la Parcheminerie où le vieux poète pauvre faisait recoudre sa chaussure, elle rappelle les admirables vers par lesquels Théophile Gautier remémora l'épisode, et en fait sa péroraison :

Qui des deux survivra: génie ou majesté ?
L'aube monte pour l'un, le soir descend pour [l'autre.
Le spectre de Louis aux jardins de le Nôtre
Erre seul, et Corneille, éternel comme un dieu,
Toujours sur son autel, voir reluire le feu,
Que font briller plus vif, à ses fêtes natales,
Les générations, immortelles vestales !

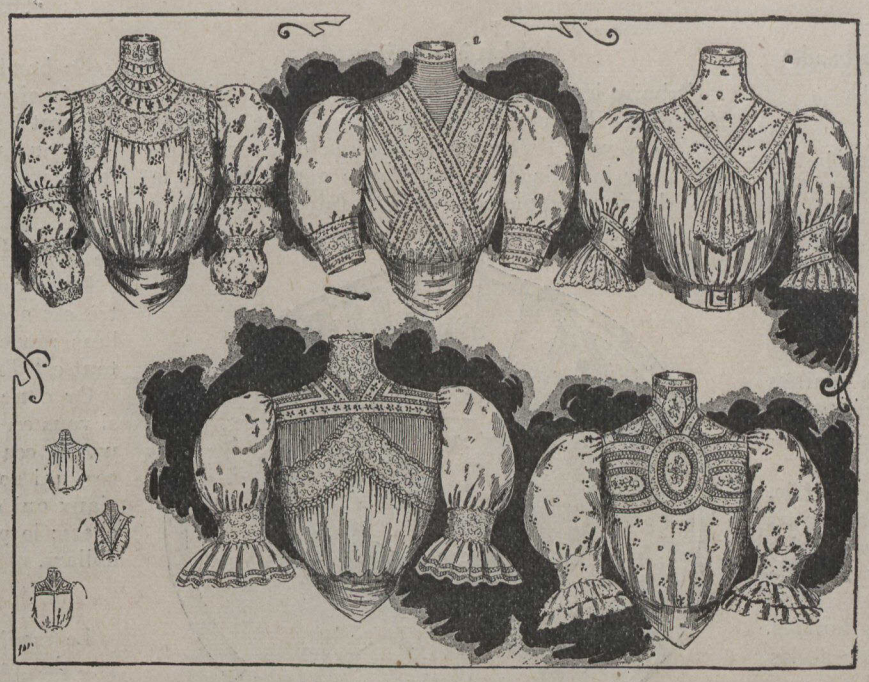
Des applaudissements enthousiastes ont salué le discours de Mme Séverine. Après quoi, la cérémonie s'est terminée par un discours de M. Dujardin-Beaumetz, qui prend la parole au nom du gouvernement, et par des déclamations de poèmes, parmi lesquels sont à noter de belles strophes de MM. Charles Marchandise et Gustave Zedler.

Pierre Corneille habite enfin parmi nous. Gloire à Corneille !

ESTIENNE.

A TRAVERS LA MODE

Dans notre dernier entretien, mesdames, nous avions déjà parlé des chemisettes, aujourd'hui nous mettons quelques modèles sous vos yeux. Le sujet en vaut la peine. Cela aidera peut-être quelques-unes d'entre vous qui hésitent dans leur choix.



CHEMISETTES

Ces ravissantes chemisettes de lingerie, qui se portent de plus en plus, ont généralement l'air d'être d'une exécution très compliquée. Ce sont pour la plupart des assemblages de morceaux de fine broderie, d'entredeux de dentelle, d'étroits biais de batiste, reliés par des jours à l'aiguille.

Parmi tant de jolis modèles, il en est qui sont d'exécution relativement simple, ils n'en sont pas moins élégants pour cela.

Le premier modèle se fait avec de la laize de dentelle imitation de Valenciennes, ou de la laize de broderie anglaise sur fine batiste, et des entre-deux d'Irlande de largeurs variées. Les manches sont composées de trois bouffants, allant en diminuant de volume, séparés par des entredeux d'Irlande de la même largeur que celui qui termine le haut du col. Un entredeux plus large dessine un empiècement rond et un mouvement de boléro s'arrêtant sous le bras.

Les bandes de laize reliant les petits entredeux sont légèrement froncées du haut et taillées en forme, pour être bien plates, suivant que la chemisette est destinée à une personne plus ou moins forte. Pour la même raison la blouse se monte avec plus ou moins de fronces au milieu du devant.

Dans le second modèle deux larges entredeux de dentelle encadrés par des entredeux étroits en mousseline brodée au plumetis, formant un V prolongé dans le dos et se croisent devant; ces entredeux sont reliés par des jours de lingerie. La petite guimpe et le col sont en mousseline plissée à plis très fins; un entredeux de mousseline termine le col.

La blouse en mousseline unie est montée à fronces partant de l'emmanchure et se dirigeant vers le bas des entredeux. Les manches bouffantes sont resserrées par un brassard composé d'un entredeux de dentelle et de deux entredeux brodés.

Cette disposition serait très jolie aussi en employant un large entredeux de mousseline brodée au plumetis, ou en broderie anglaise avec des petits entredeux de Valenciennes.

Bien facile à copier ce troisième modèle avec son col et un empiècement taillés dans de la laize de broderie anglaise, avec entredeux de Valenciennes assortis, en brodant soigneusement les contours et coupant seulement après le tissus du dessous. La blouse, en batiste unie, se monte à fronces ou à plis lingerie, un petit rabat de dentelle orne le milieu du devant. Les manches sont très originales avec leurs poignets de broderie, encadrés, de Valenciennes posés en biais; le volant de dentelle qui les termine est très court à la saignée, beaucoup plus long et plus fourni vers le coude.

Dans le quatrième modèle nous trouvons un mélange de biais de batiste, d'entredeux de broderie anglaise, d'un large entredeux de dentelle, tous reliés par des jours à l'aiguille.

Les entredeux de broderie anglaise forment un V au bas de l'encolure et dessinent un empiècement droit; l'espace compris entre ces entredeux et la manche est comblé par des biais de batiste, suivant le même mouvement, reliés par des jours à l'aiguille. Au-dessous de cet empiècement il y a une partie de batiste plissée à plis très fins, puis un large entredeux de dentelle remontant au milieu devant et dans le dos, et enfin la blouse montée à fronces. Les manches sont resserrées par un brasard de dentelle, leurs volants se terminent par des biais reliés par des jours.

Dans le dernier modèle la blouse est taillée avec très peu d'ampleur dans une laize de broderie anglaise. L'empiècement est composé de motifs en batiste brodée au plumetis, encadrés par des jours à l'aiguille et des entredeux de Valenciennes. Les manches ont un brassard en broderie anglaise et deux volants superposés en Valenciennes.

Dans les empiècements de ce genre les encadrements se font avec un entredeux large de un pouce et quart environ, ou avec deux entredeux plus étroits toujours reliés par des jours. Les motifs peuvent être en grosse guipure, ou alternés, guipure et broderie, ou encore en broderie anglaise et plumetis, avec des encadrements formés par des biais de batiste.

On mélange aussi les entredeux de Valenciennes, à ces étroits biais de batiste pour former des arabesques plus ou moins compliquées couvrant tout l'empiècement.

Toutes ces blouses se ferment au milieu du dos par des petits boutons de lingerie, elles ne doivent pas être doublées ce qui rendrait leur nettoyage fort difficile.

PATRON No 519

Manteau d'enfant, de 3 à 6 ans. Il est à plis, col, revers, manche ballon, petit poignet. Matériaux : 1½ verge, ou 48 pouces de large.

Pour avoir le patron de ce manteau, envoyez-nous dix cents avec votre adresse. Signalez le No 519 de ce patron. Moyennant dix cents, on peut aussi l'acheter à nos bureaux.

Pour remplacer la doublure on porte sous ces chemisettes le cache-corset montant, orné tout simplement d'une Valenciennes au bas du cou. Ces cache-corsets dont vous avez eu déjà le modèle, se font en taffetas ou en toile, avec couture montant jusqu'à l'épaule comme dans les doublures de corsages.

JUPONS

Les jupons, on le sait, sont larges, très larges même du bas, et si quelquefois elles sont soutenues par des faux ourlets raides ou par des cerclettes, le plus souvent elles tombent librement et restent souples.

Et c'est justement pour ces jupes mollement enveloppantes que la question des jupons doit être savamment étudiée.

Le principal rôle du jupon est de bien soutenir la jupe, de lui donner assez de maintien pour quelle ne rentre pas dans les jambes en rendant la marche plus difficile.

Le jupon doit donc être combiné de façon spéciale. Le fond a certes son importance, et il importe qu'il soit bien coupé; mais c'est surtout aux volants qu'est réservée la mission de donner de l'ampleur et du "chic' au modèle.

Les dessins qu'on en donne généralement, permettent de voir différentes dispositions. C'est un grand volant bien évasé, formé de plusieurs parties se rehaussant, ou ce sont des volants superposés; on peut choisir à son goût, mais ce qui fait souvent donner la préférence à tel genre plutôt qu'à tel autre, c'est qu'on y trouve l'utilisation de morceaux, de coupons ou de garnitures que l'on possède.

Le corps du jupon doit toujours être bien ajusté du haut, pour ne faire nulle épaisseur et ne point grossir inutilement les hanches.

On ne ferme plus les jupons devant sur le côté, car on a reconnu que la fermeture la plus commode se plaçait au milieu du derrière; mais on n'apprécie plus beaucoup les coulisses qui, en se fronçant, grossissent aussi; avec les jupes plates il faut des jupons plats faits selon les mesures exactes, et fermés avec des agrafes ou des boutons.

La meilleur coupe, à notre avis, est celle qui consiste à tailler le jupon en forme, le lé du devant fait une sorte de tablier et le côté est formé d'un lé en forme; suivant la largeur du tissu, parfois il est nécessaire d'ajouter des pointes pour parfaire l'ampleur, surtout lorsque le fond du jupon descend jusqu'au bas.

Mais souvent on fait le jupon lui-même en deux parties: celle du haut est taillée en forme, comme nous le disions plus haut, soit avec un petit tablier, soit avec une couture au milieu du devant; sur les hanches on fait une ou deux pinces pour obtenir un moulage parfait et la partie inférieure se compose d'un haut volant pris en biais ou en forme sur lequel viennent se poser les volants faisant garniture.

Il ne faudrait pas croire que cet arrangement fasse racommodage; non, du tout; c'est ainsi que sont compris la majorité des jupons de soie dont e fond est fait en broché ou même en satin; le haut fait infiniment plus d'usage que lorsqu'il est exécuté en taffetas, et cependant, pour le bas du jupon, rien ne peut remplacer ce tissu unique, qui donne ce délicieux bruissement, ce froufrou charmeur, et qui ne se froisse pas, point essentiel. En résumé, le taffetas reste grand favori: on a beau lui reprocher son manque de solidité, on ne saurait le remplacer.

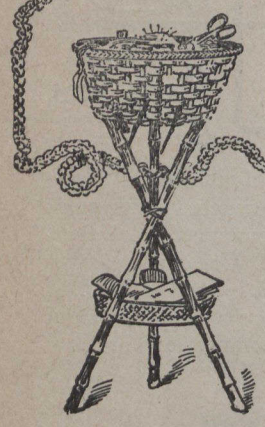
CONTRE LE CORSET

D'un journal français:

Les Bulgares n'y vont pas de main morte; le ministre de l'instruction publique vient d'adresser à tous les lycées et écoles supérieures de jeunes filles des ordres précis interdissant le port du corset dans ces établissements.

Si quelque incorrigible coquette se permettait une infraction à la règle, elle se verrait sévèrement punie. A la première incartade dont elle se rendrait coupable, elle recevrait un avertissement suivi de blâme public, puis une réprimande et, enfin, elle se verrait exclue temporairement ou définitivement de toutes les écoles de la principauté. Nos jeunes écolières vont frémir d'horreur en lisant cet arrêt barbare.

LA VIE AU FOYER



Fleurissez les plates-bandes de votre jardin

La julienne blanche — C'est une espèce de giroflée donnant en mai des fleurs en grappes d'une odeur très forte et très agréable. On ne cultive en général dans les jardins qu'une seule espèce de ce genre, c'est la "julienne des dames (Hesperis matronalis)", qui est une herbe vivace, portant des rameaux dressés à feuilles oblongues, lancéolées, et se terminant par des grappes composées de fleurs blanches ou lilacées, répandant le soir une agréable odeur.

Naturellement, comme pour sa soeur la giroflée, la culture a repris la plante-type et l'a notablement modifiée. C'est pourquoi, à la grande confusion des inexpérimentés, nous avons la "Julienne blanche violette", rouge ou rose, etc.

On en prépare, par le moyen d'éclats des touffes, des variétés trapues à grappes serrées et à grandes fleurs. Cette plante ne croît bien que dans les terres substantielles, demi-compactes ; elle meurt rapidement dans les sols légers.

La julienne se sème vers la fin d'août, dans une terre meuble et terreautée ; on repique de trois pouces en tous sens dans un endroit abrité, lorsque la plante a quelques feuilles; on abrite l'hiver et on met en place en février. Très peu d'arrosements.

Julienne ou giroflée de Mahon — Cette jolie petite plante a l'avantage de fleurir pendant tout l'été et une partie de l'automne, lorsqu'on la sème de mois en mois, depuis le printemps jusqu'à la fin de juin. On sème la giroflée de Mahon soit en bordure, soit en massif ; elle produit un effet charmant par la multiplicité de ses fleurs de couleurs brillantes, d'un lilas rosé.

On peut la tondre pour la faire ramifier et rendre sa floraison plus abondante.

Cette jolie plante, tondue avant la formation de ses graines, remonte et fleurit une seconde fois, pourvu qu'elle soit suffisamment arrosée.

La pitié des plantes

La nature place presque toujours le remède à côté du mal. Au-dessous de l'animalité, la plante nous est une soeur inférieure et secourable. Tout le monde connaît le vulgaire "Bouillon Blanc", plante qui pousse sans culture et est pourtant fort jolie. Elle a des feuilles d'un vert tendre, velues et douces comme du velours, un épi en tige haute, avec de belles fleurs jaunes, c'est une plante pectorale émolliente, mais son mérite principal est de guérir de la piqûre d'ortie.

Presque toujours on le trouve dans le voisinage de l'ortie dont il calme immédiatement la brûlure si on applique sur le mal une de ses feuilles.

Ces petits renseignements peuvent servir aux gens de campagne et à tout le monde dans les promenades. Il y a encore un remède simple en cas de fièvre, lorsqu'on ne possède pas de quinine ou que le malade n'en peut absorber. Il suffit de prendre de l'absinthe, de l'écraser, d'en faire un cataplasme et de le mettre autour du bras, sur le pouls. La chaleur baisse rapidement.

Sur une coupure, quand on se trouve sans ressources, loin de tout, on se guérira vite en prenant la peau d'une baguette d'ormeau et en enveloppant la lésion avec.

Les feuilles de myrthe infusées et appliquées en compresse sur le front, les poignets et les pieds, procurent un bon sommeil aux agités.

Les feuilles de geranium et de "bouton d'or" guérissent ainsi du mal de tête.

Hygiène

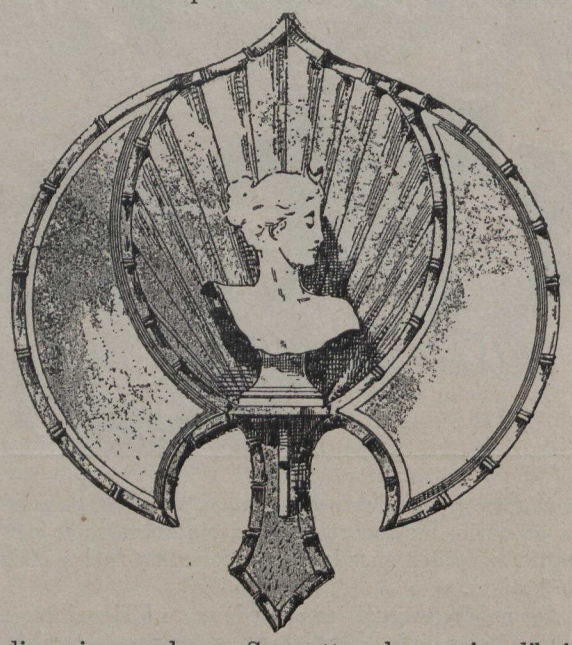
Pour chasser du visage les rougeurs, les taches, il faut se laver avec de l'eau de sureau ou de l'eau de laitue. Ne pas se servir d'alcool ou de savon durant le moment de ces éruptions, seulement de l'eau bouillie tiède.

Propreté

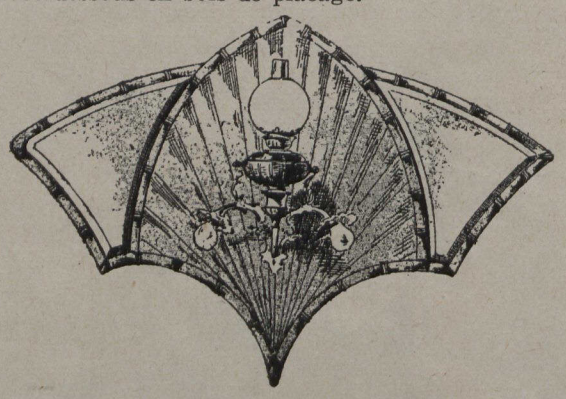
Café et chocolat. — Le café et le chocolat préparés au lait forment des taches très apparentes. Un lavage à l'eau d'abord, puis au savon, suffit pour les détruire. Mais si l'on craignait que le savon n'altère la couleur de l'étoffe, lui substituer un jaune d'oeuf délayé dans un peu d'eau chaude.

L'art à la maison

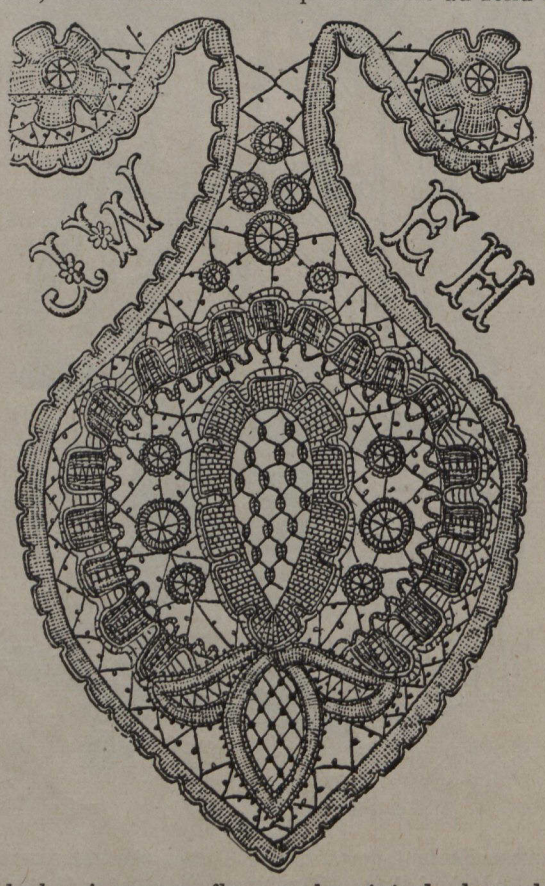
J'admire les jeunes maîtresses de maison qui s'ingénient à fabriquer elles-mêmes ou à faire exécuter sous leurs yeux les ornements de leur demeure. Surtout pour la villa d'été, où l'on a généralement le désir de vivre simplement et de se faire un intérieur



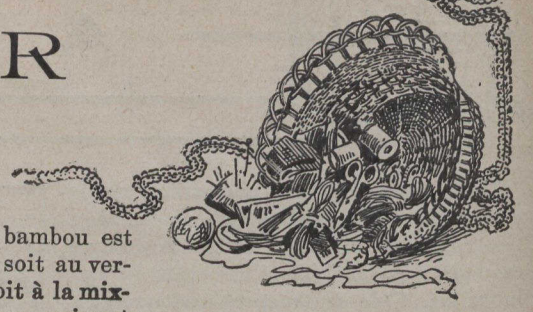
joli, mais sans luxe. Soumettons-leur aujourd'hui cette "glace nouveau style" pour fumoir, et ce "porte-applique", pour l'antichambre ou le "hall", comme on voudra. C'est tout velours et bambou, avec dessous en bois de placage.



L'origine du premier projet est une large feuille dont les nervures sont figurées par l'étoffe plissée au centre. Il faut construire un fond de bois de placage ayant la forme générale de l'ensemble, ensuite, laissant au centre l'espace destiné au fond de



peluche vieux rose, flanquer les côtés de deux glaces à biseaux que l'on cerne d'un cadre de bambou brut cintré au feu, et que l'on fixe en le trempant dans l'eau froide après avoir obtenu la forme voulue.



Ce bambou est passé soit au vernis, soit à la mixtion, ou suivant le décor de la pièce. Le petit buste en grès vernissé vert est posé sur une petite console qui occupe le centre; le dessous de la console c'est-à-dire la tige de la fleur, est aussi garni de peluche rose.

Le second projet se fait de la même façon; le centre est occupé par une lampe à gaz et deux petits bras renversés avec ampoules pour bec auer. Le tout est d'un effet très heureux et de bon goût.

Or donc, chères lectrices, mettez-vous à l'oeuvre, si vous en avez le goût et le temps, et confectionnez une de ces jolies glaces ou les deux. A part les glaces, qui sont un peu plus dispendieuses, les matériaux qui entrent dans la combinaison ne sont pas chers: le prix d'ensemble ne doit pas dépasser cinq dollars.

Pan de cravate et initiales

Le modèle que nous publions représente un joli pan de cravate en dentelle de Bruges, que l'on exécute entièrement avec des lacets spéciaux et des motifs séparés que l'on réunit avec du petit lacet barrette à picots. Dans l'intérieur on peut remplacer les barrettes à picots avec des jours de dentelle irlandaise, que l'on exécute avec du fil à dentelle fin par des croisements en forme de treillage, que l'on orne de petits points dans les lignes d'intersections.

Pour exécuter cet ouvrage, on calque les contours du dessin sur de la moleskine ou de la toile d'architecte; on bâtit les lacets choisis en suivant les indications du dessin.

A l'endroit des courbes on fronce le lacet à l'intérieur par un brin de fil fin.

Quand tous les motifs ont la forme voulue, on les réunit les uns aux autres par un tout petit lacet-barrette à picot dont on forme les barrettes en le cousant et le repliant d'un motif à l'autre.

Quand le travail est terminé, on découpe le bâti afin de séparer la dentelle du fond.

On fait deux pans semblables pour une cravate en fine batiste ayant une verge et demie environ de longueur.

Le modèle que nous publions peut servir également pour faire une jolie dentelle, en répétant toujours alternativement la dent, que l'on fixera sur le pied formé d'un lacet assez large. Cette dentelle faite servira alors pour garniture de corsage, jabot, berthe, etc.

J. W. — Initiales pour mouchoirs, à broder au plumetis. Les petites fleurs sont à broder en relief.

E. H. — Initiales pour mouchoirs, à broder au plumetis.

Recettes culinaires

Fraises à la Romaine. — Comment donc accommoderons-nous aujourd'hui les bonnes fraises que nous avons réservées pour notre dessert?

Au sucre dont on saupoudre les fraises, on ajoute habituellement de la crème ou du vin, ou bien une liqueur spiritueuse comme le rhum et le kirsch. Dans le midi de l'Italie, où les citrons sont en extrême abondance et à très bas prix, et particulièrement à Rome, ville où fleurissent mille antiques traditions gourmandes, on arrose les fraises de jus de citron, oh ! mais là, une véritable inondation !...

Cette manière convient admirablement aux grosses fraises, qui, par nature, sont sucrées et dont le goût a besoin d'être relevé. Si l'on ne craint pas le citron, on est ravi de cette expérience ; car elle a pour résultat de faire donner au fruit tout son parfum. En outre, cette mode romaine rend les fraises de digestion très facile. Sucrez légèrement, et ne ménagez pas les citrons; vous ne regretterez pas la surabandance du jus.

Comptez un citron par convive.

Moka "Léonie". — Une livre de sucre en poudre, un quart de livre de beurre; cinq jaunes d'oeufs. Travaillez jusqu'à consistance de crème, puis ajoutez un demi-verre de café très fort.

❖

Misanthropie

L'esprit est tout le contraire de l'argent: moins on en a, plus on en est satisfait.

Pour nos jeunes amis

Rallye-paper

Il est un " rallye-paper " plus économique et tout aussi amusant, quoique plus fatigant, que celui à la mode dans le monde des sports.

Voici comment on peut organiser un " rallye ".

Deux coureurs partent en avant, munis de sacs remplis de petits morceaux de papier.

Dix minutes après qu'ils se sont éloignés, tous les autres joueurs s'élancent à leur poursuite, et, pour ne pas prendre de fausses directions, ils suivent la trace laissée par les morceaux de papier que les deux coureurs ont semés sur leur passage.

Naturellemet, les coureurs sont libres d'user de toutes les ruses possibles. C'est ainsi, par exemple, qu'ils peuvent se séparer et indiquer deux pistes; à un certain endroit, l'une de ces pistes s'arrêtera et les joueurs qui l'auront suivie auront à retourner sur leurs pas et, par suite, perdront du temps. Profitant de leur agilité, les coureurs au papier accumuleront sur leur route les obstacles les plus divers, haies, fossés, murs, cours d'eau, fourrés, etc.

Si les coureurs retournent au point de dépact sans qu'aucun des poursuivants les ait rejoints, ils ont gagné la partie; dans le cas contraire, ils l'ont perdue. Toutefois on convient, d'habitude, que les coureurs ne pourront rentrer au camp qu'après un laps de temps déterminé.

Les joueurs qui poursuivent les porteurs de papier sont classés, à leur arrivée, suivant l'ordre normal et le temps qu'ils ont mis à accomplir le parcours.

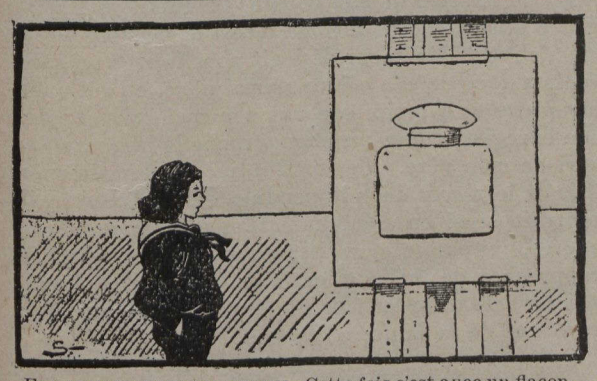
Un " rallye-paper " en pays accidenté, avec un but éloigné comportant, aller et retour, une course d'un mille, est un exercice agréable et hygiénique.

La fleur qui s'ouvre et se ferme

Prenez une soucoupe, un bouchon et une feuille de papier d'étain, enlevée à une tablette de chocolat; frottez cette feuille avec l'ongle sur la table, de façon à faire disparaître tous les plis. Cela fait, tracez sur le papier d'étain une rosace à six branches, en réservant au milieu un petit cercle ayant le même diamètre que le bouchon. La rosace sera inscrite dans un cercle de 4 à 6 pouces de diamètre; vous la découperez avec des ciseaux, et, après l'avoir mouillée dans le liquide savonneux de la soucoupe, vous poserez son centre sur le bouchon, les branches de la rosace retombant tout autour. Soufflez maintenant une bulle de savon, en l'approchant du centre de la rosace. Elle y adhérera aussitôt, et, à mesure qu'elle grossit, elle glissera le long des branches de la rosace, qui se relèveront en figurant les pétales d'une fleur, obéissant à la traction opérée par la membrane élastique de la bulle. Au lieu d'un bouchon, vous pouvez employer une longue épingle traversant le centre de la rosace; la raideur du papier d'étain lui permettra de se maintenir très légèrement convexe, jusqu'au moment où la bulle vient retourner les bras de la rosace et leur donner la forme concave. Si l'épingle se termine par un bijou, ce bijou sera emprisonné dans la bulle et ajoutera à l'effet artistique de cette jolie expérience.

Un fil de laiton flexible, piqué dans un bouchon, pourra aussi être employé comme support de la rosace, et permettra à notre fleur éphémère de se balancer sur sa tige.

Si maintenant, après avoir vu la fleur épanouie, vous désirez la voir fermant sa corolle, introduisez dans la bulle l'extrémité du tube qui a servi à la souffler (n'oubliez pas de mouiller l'extérieur de ce tube), et aspirez doucement une partie de l'air qu'elle contient. La bulle se contracte aussitôt, et vous voyez les pétales s'arrondir de plus en plus en se rapprochant gracieusement les uns des autres, comme ceux d'une fleur qui, lassée par les feux du soleil, se refermerait le soir pour dormir.



FRISPOULET FAIT DU DESSIN—Cette fois c'est avec un flacon, un simple flacou bouché à l'émeri....

Les poupées ont aussi leur histoire

Les premières mentions historiques de la poupée française remontent au moyen âge. Les vieux chroniqueurs font souvent allusion aux "poupines".

Au XIVe siècle, nous voyons les comptes présentés par " Robert de Varennes, brodeur du roi, pour poupées et mainages d'icelles ". C'est à cette époque que la reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, eut l'idée, pour renseigner sa fille la reine d'Angleterre sur les modes de Paris, de lui envoyer des poupées revêtues des costumes en vogue.

VOTRE PATRON ST-JEAN-BAPTISTE

Petits Canadiens français, comme lui, aimez la vérité, protégez la faiblesse et tenez la croix haute aux yeux du monde.

Du reste, en Grande-Bretagne, la poupée fut désignée longtemps sous le nom de : " Bébé des Flandres ", à cause de l'origine de sa fabrication.

Un siècle plus tard, en 1496, Anne de Bretagne, femme de Charles VIII, envoyait aussi des poupées aux toilettes " dernier cri " à la célèbre Isabelle de Castille, reine d'Espagne.

Ce système ingénieux fut copié avec enthousiasme par les couturières et marchandes de modes, et la coutume prit si bien qu'au XVIIIe siècle, lors de la guerre d'Espagne, les parties belligérantes finirent par signer une convention pour s'engager à laisser passer librement les caisses de poupées qui portaient à Londres les modes de France, les belles "ladys" ne pouvant pas se consoler d'être privées des modèles parisiens.

Les poupées françaises sont toujours l'objet d'un grand commerce, et leur finesse, leur élégance, leur distinction les font rechercher dans tout l'univers. C'est l'aristocratie du monde des poupées. L'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre ne font concurrence que pour les articles notoirement inférieurs.

A côté de la poupée type "dame", c'est-à-dire habillée en "grande personne", il y a toujours eu le "poupard" en bois ou en carton, figurant un enfant au maillot.

A la fin du siècle dernier, on a extraordinairement perfectionné ce poupard devenu le "bébé" dont un fabricant célèbre a créé des modèles ravissants.

Enigme

Je suis, petit enfant, tout au bout de ta main.
Je commence la nuit et je finis demain.

Grains de sagesse

Dans une querelle, abstiens-toi d'injurier ton adversaire; il t'en coûterait trop pour te réconcilier avec lui.

* * *

Si tu veux te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien.

* * *

On est souvent battu par un ennemi qu'on méprise.

* * *

Agis avec ton ami comme s'il devait devenir ton ennemi, et avec ton ennemi comme s'il pouvait devenir ton ami.

Des mains vraiment belles

—Ne trouves-tu pas, maman, disait Marguerite à sa mère, que Marie Gerlier a de bien vilaines mains?

—Je ne suis pas de ton avis, répondit Mme Robert, ce sont les plus belles mains que je connaisse !

—Mais, maman, n'as-tu pas remarqué qu'elles sont rouges et calleuses ?

—Marguerite, dit Mme Robert, en prenant une des mains blanches de l'enfant dans les siennes, voici une main mignonne; cependant, je préfère de beaucoup celles de Marie Gerlier ! Sais-tu pourquoi ?

—Non, maman.

—C'est parce que les mains de Marie ne sont jamais oisives : elles lavent la vaisselle et les vêtements, elles font la cuisine, elles cousent, elles raccommodent; en un mot, elles travaillent partout et toujours, de manière à soulager beaucoup une mère délicate et surchargée de travail.

—Est-ce possible? Je n'y avais jamais songé, dit Marguerite, un peu confuse.

—De plus, ces braves mains soutiennent le petit frère qui ne sait pas marcher, elles l'avertissent doucement lorsqu'il va faire une sottise; elles ne se reposent jamais, ces vaillantes mains ! Même en traversant la rue, elles soulèvent le lourd panier de quelque pauvre vieille femme pour le porter au logis. Sont-elles encore vilaines, ces mains, dis, petite Marguerite ?

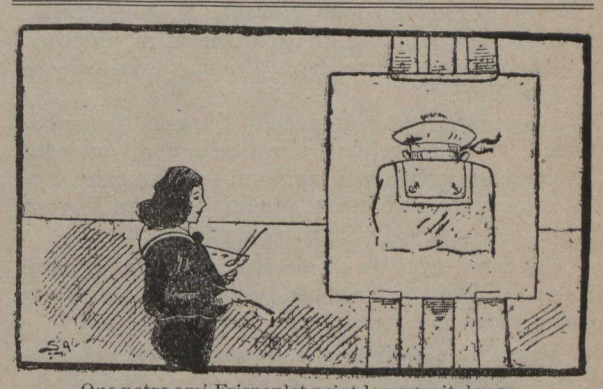
—Oh! non, maman, j'ai bien honte d'avoir parlé ainsi !

—Je l'espère, mon enfant. Dorénavant, ne crains pas d'imiter Marie, et, comme elle, tu rendras heureux tous ceux qui t'entourent.

Chez le coiffeur

—Monsieur sait qu'il a pas mal de cheveux blancs...

—Je le sais... arrangez-vous pour me tailler surtout ceux-là.



Que notre ami Frispoulet peint le portrait de son cousin le marin, vu de dos !

VERS A DIRE

L'enfant et le petit écu

Possesseur d'un petit écu,
Un enfant se croyait le plus riche du monde.
Le voilà qui fait voir son trésor à la ronde,
En criant gaîment: " J'ai bien lu!
—A merveille, lui dit un sage;
C'est le prix du savoir que vous avez reçu,
Du savoir tel qu'on peut le montrer à votre âge ;
Mais voulez-vous encore être heureux davantage ?
Aspirez, mon enfant, au prix de la vertu;
Vous l'aurez quand des biens vous saurez faire usa-
L'enfant entendit ce langage; [ge."
L'écu, d'après son coeur et sensible et bien né,
A rapporter le double est soudain destiné :
Avec le pauvre il le partage.

AUBERT.

Le Revenant de la Maison Blanche

(NOUVELLE) Par H. R. CATTELL

(Suite)

Nous résolûmes de veiller jusqu'à minuit dans l'attente de cette mystérieuse visite. En compagnie de notre mère nous nous promenâmes dans le jardin jusqu'à neuf heures, puis chacune s'installa dans la maison avec un livre favori pour attendre l'heure solennelle. Je m'intéressais aux malheurs d'Eugénie Grandet, lorsque ma soeur fermant brusquement son magazine, me dit : "Minuit moins cinq". "Vraiment, le temps a passé bien vite". "Pas pour moi", dit Adrienne, "j'ai regardé l'horloge tout autant que mon livre et je ne me souviens plus de ce que j'ai lu. Je voudrais bien avoir ton sang froid". Cette dernière remarque, faite non sans une pointe de jalousie, tomba de ses lèvres tremblantes d'émotion. A cet instant la grande pendule du salon carillonna ses douze coups. Nous retenions notre souffle. Une minute, deux minutes s'écoulèrent puis, doucement, mais clairement, les accents plaintifs de la sérénade se firent entendre. Je me levai tranquillement et prenant la lampe je me rendis au salon. Plus de doute possible, les sons provenaient certainement de la mandoline suspendue près de l'antique horloge. Nous nous regardions sans échanger une parole, nous interrogeant du regard. Tout à coup la voix de ma mère parvint à nous : "Mais qu'est-ce que vous faites, venez donc vous coucher", et ce disant, maman entrebâilla la porte du salon. Stupéfaite en nous voyant là immobiles, elle ne sut que penser. "D'où vient cette musique?" fit-elle enfin. "De cette mandoline", lui dis-je, en indiquant le mystérieux instrument. Alors nous racontâmes toute l'aventure à maman. Surprise, mais non déconcertée, elle nous dit simplement: "Demain nous examinerons la mandoline". Ce qui nous rappela à la réalité.

Après le déjeûner, le lendemain, ma mère décrocha elle-même la mandoline, mais nous eûmes beau examiner l'instrument, nous n'y trouvâmes rien d'anormal. "Evidemment il ne s'agissait point d'un truc, et la muraille avoisinante, que nous sondâmes, ne recelait aucune cachette". Nous accrochâmes à sa place l'instrument favori de la jeune Berthe, et, dans l'après-midi, ma mère se rendit avec ma soeur chez quelques voisins et leur fit part de cette aventure.

Le soir des amis du voisinage vinrent jouer aux cartes. Vers onze heures ayant réveillonné, à minuit moins quelques minutes nous passâmes au salon. Dans le plus profond silence nous attendîmes l'heure magique, et, quand elle eut sonné le silence qui suivit parut intense. Au bout de quelques instants il fut rompu par les doux accords de la mandoline. C'eut été un message de l'archange Gabriel lui-même que nous n'aurions pu l'écouter avec une plus respectueuse attention.

Notre céleste musique cessant, M. Lafléche se tournant vers moi, me dit pour me faire endêver : "C'est vraiment merveilleux. Comment faites-vous ça Mlle Marie?"

Je le regardai tout étonnée. "Sûrement vous badinez". "Du tout: c'est une ficelle que vous avez adroitement cachée ou le vent qui tombe sur les cordes d'une certaine façon et produit ces sons. Voyons qu'en dites-vous, M. Charbonneau?"

Ce dernier, avec un air de tout savoir, nous assura que ce n'était autre chose qu'une boîte à musique cachée dans le mandoline.

"Vous devez avoir raison, Monsieur, puisque vous êtes un avocat et que les avocats ne se trompent jamais", lui dit Adrienne, avec un fin sourire.

"Dis donc, plutôt, repris-je, qu'ayant l'habitude de plaider au tribunal d'une déesse dont les yeux sont toujours bandés, les nombreuses peccadiles de Messieurs ses confrères passent inaperçues".

Un joyeux éclat de rire accueillit cette saillie. "C'est votre secret et je ne vous le demande pas", continua cet incrédule. "Mais je vous assure, Monsieur, que je suis tout aussi mystifiée que vous l'êtes vous-même". Impossible de le convaincre.

Quant à Madame Charbonneau, elle ne disait rien mais son air approbateur donnait raison à son mari. Madame Lafléche se contenta de s'exclamer plusieurs fois: "C'est extraordinaire! merveilleux!" "Comme saint Thomas vous ne serez satisfait qu'après l'avoir touchée", dit alors ma mère à .M Charbonneau, "prenez la mandoline et faites-en un minutieux examen" Il ne se fît pas prier, mais il va sans dire qu'il ne trouva pas le mot de l'énigme. En partant, Madame Lafléche me dit à l'oreille : "Croyez-vous que ce soit l'âme de Mlle Berthe?" "Je ne sais que penser", répondis-je.

Le dimanche suivant, plusieurs personnes nous accostèrent allant et venant de l'église et pour toutes nous eûmes la même réponse: "Nous ne savons pas d'où vient cette musique".

Sortant des vêpres, M. le curé nous dit en souriant: "Il paraît que vous avez un revenant à la Maison Blanche!" "Un revenant qui ne se montre pas, mais une belle musique qui se fait entendre mystérieusement à minuit", lui répondit ma soeur. "Faudra venir l'exorciser, M. le curé", lui dis-je en riant. "On ira certainement", reprit-il sur le même ton.

Badinage à part, j'étais fort intriguée de ce mystère et à tout prix je désirais le pénétrer.

Les lundi et mardi se passèrent sans amener d'autre changement que de nouveaux visiteurs incités à nous présenter leurs respects par la perspective de l'extraordinaire.

Comme d'habitude, dès que la vieille horloge avait sonné minuit, une ou deux minutes après, les cordes magiques commençaient à vibrer. Toujours c'était la sérénade jouée avec infiniment d'expression.

"Si j'avais un revenant dans ma maison", dit Antoine Lebel, "j'aimerais qu'il eût un tempérament plus gai surtout la nuit. "En roulant ma boule", serait plus réjouissant que cette espèce de marche funèbre qu'il vous donne".

Les uns riaient pendant que d'autres roulaient anxieusement les graines de leur chapelet. On nous envoya plusieurs bouteilles d'eau bénite. Assez, dis-je à ma soeur, pour donner le baptême d'immersion à cette pauvre mandoline y compris le spectre qui la tourmente.

Dans l'après-midi de mercredi Jean-Baptiste vint nous annoncer que le neveu du docteur désirait nous voir. Mère et filles s'empressèrent de lui souhaiter la bienvenue. Les formalités d'usage échangées entre nous, il dit avec avec un franc sourire : "Il y a rumeur dans le village que ma cousine Berthe vient chaque nuit jouer sa mandoline. Je me rappelle fort bien que cette sérénade était un de ses morceaux favoris". "Et croyez-vous donc que ce soit elle?" lui demanda Adrienne. "Ne l'ayant ni vue ni entendue je ne saurais me prononcer", répliqua-t-il avec un soupçon d'hilarité dans la voix. "Alors vous feriez mieux d'assister à la séance de ce soir afin de nous donner votre opinion". "Avec plaisir, mademoiselle, si toutefois c'est là une invitation". Maman l'assura que nous serions charmées. de sa présence. En attendant il sous proposa une promenade sur l'eau. Nous acceptâmes. Elle devait être suivie de beaucoup d'autres qui embellirent d'autant une saison fort mémorable pour nous.

Quand arriva l'heure solennelle nous étions déjà presque de vieilles connaissances. Nous avions été si absorbées par le whist, qu'il était minuit et quelques minutes lorsque la pensée du revenant nous vint à l'esprit, vivement nous nous rendîmes au salon, surprises de ne pas entendre les sons harmonieux auxquels nous nous étions déjà habituées. Mais contrairement à son programme notre invisible artiste se fit attendre. Dix, quinze minutes se passent et le silence n'est rompu que par Adrienne disant à mi-voix: "Je commence à croire que nous n'aurons pas de musique cette nuit", et en cela nous sommes tous d'accord, et tous aussi désappointés, ne sachant que penser. C'était la première fois depuis notre arrivée que le spectre nous faisait défaut. "Il ne peut être que minuit et quart, attendons encore un peu". "Pardon, mademoiselle, il est une heure moins 25 minutes". Alors la pendule aussi a la berlue.

"Voyez donc". En effet les aiguilles s'étaient arrêtées à minuit moins quelques minutes. Au mystère s'ajoutait un autre mystère, aussi difficile a résoudre que le premier.

"Je suis bien, bien, désappointée pour vous, Monsieur Duval"; dit ma soeur. "Du tout", répliqua cet aimable jeune homme, "l'apparition même du fantôme n'aurait ajouté en rien aux émotions de cette journée à jamais mémorable pour moi". Et ses yeux en exprimaient bien plus que ses paroles. Qui saurait décrire les caprices de l'amour? Etrangers de la veille nous nous rencontrons, notre âme tressaille au contact d'une autre âme, nous la reconnaissons comme notre affinité, l'âme soeur que nous attendions depuis longtemps, et, toujours, quoiqu'il advienne, cette impression restera pour vibrer dans le cours des ans au plus léger appel de la mémoire.

Discrètement, le lendemain au milieu de la matinée, je me rendis seule au salon et remontai la grande horloge. Il m'était venu une idée et dans l'espoir de tenir enfin la clef du mystère, exprès, je laissai deux heures d'avance à la pendule. Nous verrons bien si j'ai raison, me dis-je, non sans satisfaction. J'attendis le soir avec passablement d'impatience. Au souper maman nous annonça qu'elle était très fatiguée et qu'en conséquence elle n'attendrait pas le revenant, et je vous conseille de suivre mon exemple, ajouta-t-elle. "Oui, maman, nous monterons à dix heures", lui dis-je. Il faisait, ce soir-là, un temps superbe, une de ces nuits où l'on ne peut se résoudre à rentrer dans la maison tant la nature nous paraît séduisante. Donc nous restâmes jusqu'à ce que ma mère, consultant sa montre, nous dit que dix heures allaient sonner. Nous nous préparions à monter à nos chambres lorsque les vibrations inattendues de la mandoline se firent entendre. "Tiens, dit Adrienne, écoutez donc! et moi qui croyais que notre génie musical nous avait abandonnées". Toutes trois nous courûmes au salon. Evidemment notre musicien nocturne change ses habitudes puisqu'il n'est que dix heures et quelques minutes. "Mais vois donc, ma chérie, l'horlage ici indique minuit", s'écria Adrienne, "notre revenant n'est pas très fin de s'y laisser prendre". En effet, je m'approche de l'horloge, en ouvre le panneau inférieur et dis: "Voyez où il se cache cet intrigant". Il n'y avait pas à en douter maintenant, les sons provenaient non de la mandoline suspendue à ses côtés, mais bien de l'horloge elle-même. "C'est un phonographe, dis-je, habilement exploité par le mécanisme de l'horloge pour ne se mettre en mouvement que lorsque l'horloge aura sonné minuit. Je m'en suis doutée hier soir, lorsque l'horloge et la musique nous firent toutes deux défaut en même temps. Aussi, aujourd'hui, en remontant la pendule j'ai expérimenté sur cette hypothèse". "Tu es bien habile et je t'en fais mon compliment. Dorénavant nous dormirons plus tranquilles".

Cette nouvelle se répandit bien vite d'un bout à l'autre de St Pictus et le samedi lorsque notre jeune ami, le notaire, vint nous faire visite il connaissait le mot de l'énigme avant d'entrer dans le village. Il me reste à dire qu'Adrienne et lui seront à jamais reconnaissants envers notre soi-disant revenant, car il fut cause de leur rapprochement. Adrienne vient d'abandonner sa place d'organiste. pour accepter celle de maîtresse de maison, comme compagne à vie du charmant neveu du docteur.

Une magnifique mandoline sera au nombre des cadeaux de noces. Il va sans dire que ce ne sera pas le moins apprécié. Parmi les lettres de félicitations que reçut mon futur beau-frère fut une intéressante missive de son cousin, l'étudiant à Paris. Entre autres choses il nous révéla le mystère de la mandoline. "Ma soeur désirait nous laisser un souvenir vivace de son séjour parmi nous, et quelques mois avant sa mort, sachant son mal sans espoir, elle enregistra dans un phonographe le morceau favori de mon père. Ce fut lui qui eut l'ingénieuse idée de le placer dans la pendule, et, chaque soir, il rentrait ainsi en communication avec une enfant adorée, qui par cette ravissante musique semblait se rapprocher de lui". C'est ainsi que fut expliqué, par un acte d'amour filial, le gentil et mélancolique revenant de la Maison Blanche.

H. R. CATTELL

Antithèse

Dans le recueillement de cette nuit d'été,
La petite vallée à nos yeux familière [lierre
S'allongeait, toute blanche, entre deux murs de
Et prenait un aspect de théâtre enchanté.

On eût dit un décor artistement planté
Par un géant, pour quelque fête singulière,
Et la lune, y versant sa clarté régulière,
Semblait, au ciel bleu pâle, un grand lustre argenté.

Soudain, rompant le charme où s'oubliaient nos âmes,
Un refrain de taverne, aux paroles infâmes,
Hurlé par un ivrogne, infesta l'air du soir;

Et, devant ce viol de la chaste nature,
Je comprenais combien l'humaine créature
Est indigne du cadre où Dieu la fait mouvoir.

JACQUES NORMAND

Sans Famille

Par HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

Pendant les heures des repas, nous fîmes connaissance, et bien vite il me prit en amitié; j'étais questionneur enragé, il était causeur; nous devînmes inséparables. Dans la mine, où généralement on parle peu, on nous appela les bavards.

Les récits d'Alexis ne m'avaient pas appris tout ce que je voulais savoir, et les réponses de l'oncle Gaspard ne m'avaient pas non plus satisfait, car lorsque je lui demandais:

—Qu'est-ce que le charbon de terre?

Il me répondait toujours:

—C'est du charbon qu'on trouve dans la terre.

Cette réponse de l'oncle Gaspard sur le charbon de terre et celles du même genre qu'il m'avait faites n'étaient point suffisantes pour moi, Vitalis m'ayant appris à me contenter moins facilement. Quand je posai la même question au magister, il me répondit tout autrement.

—Le charbon de terre, me dit-il, n'est rien autre chose que du charbon de bois : au lieu de mettre dans nos cheminées des arbres de notre époque, que des hommes comme toi et moi ont transformés en charbon, nous y mettons des arbres poussés dans des forêts très anciennes et qui ont été transformés en charbon par les forces de la nature, je veux dire par des incendies, des volcans, des tremblements de terre naturels.

Et comme je le regardais avec étonnement:

—Nous n'avons pas le temps de causer aujourd'hui, dit-il, il faut pousser la "benne", mais c'est demain dimanche, viens me voir; je t'expliquerai ça à la maison; j'ai des morceaux de charbon et de roche ramassés depuis trente ans, qui te feront comprendre par les yeux ce que tu entendras par les oreilles. Ils m'appellent en riant le magister, mais le magister, tu le verras, est bon à quelque chose: la vie de l'homme n'est pas tout entière dans ses mains, elle est aussi dans sa tête. Comme toi et à ton âge j'étais curieux; je vivais dans la mine, j'ai voulu connaître ce que je voyais tous les jours; j'ai fait causer les ingénieurs, quand ils voulaient bien me répondre, et j'ai lu. Après mon accident, j'avais du temps à moi, je l'ai employé à apprendre: quand on a des yeux pour regarder et que sur ces yeux on pose des lunettes que vous donnent les livres, on finit par voir bien des choses. Maintenant, je n'ai pas grand temps pour lire et n'ai pas d'argent pour acheter des livres, mais j'ai encore des yeux et je les tiens ouverts. Viens demain, je serai content de t'apprendre à regarder autour de toi. On ne sait pas ce qu'une parole qui tombe dans une oreille fertile peut faire germer. C'est pour avoir conduit dans les mines de Bessèges un savant nommé Brongniart et l'avoir entendu parler pendant ses recherches, que l'idée m'est venue d'apprendre, et qu'aujourd'hui j'en sais un peu plus long que nos camarades. A demain.

Le lendemain, j'annonçai à l'oncle Gaspard que j'allais voir le magister.

—Ah! ah! dit-il en riant, il a trouvé à qui causer. Vas-y, mon garçon, puisque le coeur t'en dit; après tout, tu croiras ce que tu voudras; seulement, si tu apprends quelque chose avec lui, n'en sois pas plus fier pour ça; s'il n'était pas fier, le magister serait un bon homme.

Le magister ne demeurait point, comme la plupart des mineurs, dans l'itnérieur de la ville, mais à une petite distance, à un endroit triste et pauvre qu'on appelle les "Espétagues", parce qu'aux environs se trouvent de nombreuses excavations creusées par la nature dans le flanc de la montagne. Il habitait là chez une vieille femme, veuve d'un mineur tué dans un éboulement. Elle lui sous-louait une espèce de cave, dans laquelle il avait établi son lit à la place la plus sèche, ce qui ne veut pas dire qu'elle le fût beaucoup, car sur les pieds de bois du lit poussaient des champignons; mais, pour un mineur habitué à vivre les pieds dans l'humidité et à recevoir toute la journée sur le corps des gouttes d'eau, c'était là un détail sans importance. Pour lui, la grande affaire, en prenant ce logement, avait été d'être près des cavernes de la montagne, dans lesquelles il allait faire des recherches, et surtout de pouvoir disposer à son gré sa collection de morceaux de houille, de pierres marquées d'empreintes, et de fossiles.

Il vint au-devant de moi quand j'entrai, et d'une voix heureuse :

—Je t'a commandé une "biroulade", dit-il, parce que si la jeunesse a des oreilles et des yeux, elle a aussi un gosier, de sorte que le meilleur moyen d'être de ses amis, c'est de satisfaire le tout en même temps.

La "biroulade" est un festin de châtaignes rôties qu'on mouille de vin blanc, et qui est en grand honneur dans les Cévennes.

—Après la "biroulade", continua le magister, nous causerons, et tout en causant je te montrerai ma collection.

Il dit ce mot, "ma collection", d'un ton qui justifiait le reproche que lui faisaient ses camarades, et jamais assurément conservateur d'un muséum n'y mit plus de fierté. Au reste, cette collection paraissait très riche, au moins autant que j'en pouvais juger, et elle occupait tout le logement, rangée sur des planches et des tables pour les petits échantillons, posée sur le sol pour les gros. Depuis vingt ans, il avait réuni tout ce qu'il avait trouvé de curieux dans ses travaux, et comme les mines du bassin de la Cère et de la Divonne sont riches en végétaux fossiles, il avait là des exemplaires rares qui eussent fait le bonheur d'un géologue et d'un naturaliste.

Il avait au moins autant de hâte à parler que moi j'en avais à l'écouter; aussi, la "biroulade" fut-elle promptement expédiée.

—Puisque tu as voulu savoir, me dit-il, ce que c'est que le charbon de terre, écoute, je vais te l'expliquer à peu près et en peu de mots, pour que tu sois en état de regarder ma collection, qui te l'expliquera mieux que moi, car bien qu'on m'appelle le magister, je ne suis pas un savant, hélas! il s'en faut de tout. La terre que nous habitons n'a pas toujours été ce qu'elle est maintenant; elle a passé par plusieurs états qui ont été modifiés par ce qu'on nomme les révolutions du globe. Il y a eu des époques où notre pays a été couvert de plantes qui ne croissent maintenant que dans les pays chauds : ainsi les fougères en arbres. Puis il est venu une révolution, et cette végétation a été remplacée par une autre tout à fait différente, laquelle à son tour a été remplacée par une nouvelle; et ainsi de suite toujours, pendant des milliers, des millions d'années peut-être. C'est cette accumulation de plantes et d'arbres qui, en se décomposant et en se superposant, a produit les couches de houille. Ne sois pas incrédule, je vais te montrer tout à l'heure dans ma collection quelques morceaux de charbon, et surtout une grande quantité de morceaux de pierre pris aux bancs que nous nommons le mur ou le toit, et qui portent tous les empreintes de ces plantes, conservées là comme les plantes se conservent entre les feuilles de papier d'un herbier. La houille est donc formée, ainsi que je te le disais, par une accumulation de plantes et d'arbres; ce n'est donc que du bois décomposé et comprimé. Comment s'est formée cette accumulation, vas-tu me demander? Cela, c'est plus difficile à expliquer, et je crois même que les savants ne sont pas encore arrivés à l'expliquer très bien, puisqu'ils ne sont pas d'accord entre eux. Les uns croient que toutes ces plantes charriées par les eaux ont formé d'immenses radeaux sur les mers, qui sont venus s'échouer çà et là, poussés par les courants. D'autres disent que les bancs de charbon sont dus à l'accumulation possible de végétaux qui, succédant les uns aux autres, ont été enfouis au lieu même où ils avaient poussé. Et là-dessus les savants ont fait des calculs qui donnent le vertige à l'esprit: ils ont trouvé qu'un hectare de bois en forêt étant coupé et étant étendu sur la terre ne donnait qu'une couche de bois ayant à peine 8 millimètres d'épaisseur ; transformée en houille, cette couche de bois ne donnerait que 2 millimètres. Or, il y a, enfouies dans la terre, des couches de houille qui ont 20 et 30 mètres d'épaisseur. Combien a-t-il fallu de temps pour que ces couches se forment? Tu comprends bien, n'est-ce pas, qu'une futaie ne pousse pas en un jour; il lui faut environ une centaine d'années pour se développer. Pour former une couche de houille de 30 mètres d'épaisseur, il faut donc une succession de cinq mille futaies poussant à la même place, c'est-à-dire cinq cent mille ans. C'est déjà un chiffre bien étonnant, n'est-ce pas? cependant il n'est pas exact, car les arbres ne se succèdent pas avec cette régularité, ils mettent plus de cent ans à pousser et à mourir, et quand une espèce remplace une autre, il faut une série de transformations et de révolutions pour que cette couche de plantes décomposées soit en état d'en nourrir une nouvelle. Tu vois donc que cinq cent mille années ne sont rien et qu'il en faut sans doute encore plus encore. Combien! je n'en sais rien, et ce n'est pas à un homme comme moi de le chercher. Tout ce que j'ai voulu, c'était te donner une idée de ce qu'est le charbon de terre, afin que tu sois en état de regarder ma collection. Maintenant, allons la voir.

La visite dura jusqu'à minuit, car à chaque morceau de pierre, à chaque empreinte de plante, le magister recommença ses explications, si bien qu'à la fin je commençai à comprendre à peu près ce qui, tout d'abord, m'avait si fort étonné.

IV

L'INONDATION

Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes dans la mine.

—Eh bien! dit l'oncle Gaspard, as-tu été content du garçon, "magister"?

—Mais oui, il a des oreilles, et j'espère que bientôt il aura des yeux.

—En attendant, qu'il ait aujourd'hui des bras! dit l'oncle Gaspard.

Et il me remit un coin pour l'aider à détacher un morceau de houille qu'il avait entamé par dessous; car les "piqueurs" se font aider par les "rouleurs".

Comme je venais de rouler ma "benne" au puits Sainte-Alphonsine, pour la troisième fois, j'entendis du côté du puits un bruit formidable, un grondement épouvantable et tel que je n'avais rien entendu de pareil depuis que je travaillais dans la mine. Etait-ce un éboulement, un effondrement général? J'écoutai; le tapage continuait en se répercutant de tous côtés. Qu'est-ce que cela voulait dire? Mon premier sentiment fut l'épouvante, et je pensai à me sauver en gagnant les échelles; mais on s'était déjà moqué de moi si souvent pour mes frayeurs, que la honte me fit rester. C'était une explosion de mine; une benne qui tombait dans le puits; peut-être tout simplement des remblais qui descendaient par les couloirs.

Tout à coup un peloton de rats me passa entre les jambes en courant comme un escadron de cavalerie qui se sauve; puis il me sembla entendre un frôlement étrange contre le sol et les parois de la galerie avec un clapotement d'eau. L'endroit où je m'étais arrêté étant parfaitement sec, ce bruit d'eau était inexplicable.

Je pris ma lampe pour regarder, et la baissai sur le sol.

C'était bien l'eau; elle venait du côté du puits, remontant la galerie. Ce bruit formidable, ce grondement, étaient donc produits par une chute d'eau qui se précipitait dans la mine.

Abandonnant ma benne sur les rails, je courus au chantier.

—Oncle Gaspard, l'eau est dans la mine!

—Encore des bêtises!

—Il s'est fait un trou sous la Divonne; sauvons-nous!

—Laisse-moi tranquille!

—Ecoutez donc!

Mon accent était tellement ému que l'oncle Gaspard resta le pic suspendu pour écouter; le même bruit continuait toujours plus fort, plus sinistre. Il n'y avait pas à se tromper, c'était l'eau qui se précipitait.

—Cours vite, me cria-t-il, l'eau est dans la mine!

Tout en criant: "l'eau est dans la mine!", l'oncle Gaspard avait saisi sa lampe, car c'est toujours là le premier geste d'un mineur, et se laissa glisser dans la galerie.

Je n'avais pas fait dix pas que j'aperçus le "magister" qui descendait aussi dans la galerie pour se rendre compte du bruit qui l'avait frappé.

—L'eau dans la mine! cria l'oncle Gaspard.

—La Divonne a fait un trou, dis-je.

—Es-tu bête.

—Sauve-toi! cria le magister.

Le niveau d'eau s'était rapidement élevé dans la galerie; elle montait maintenant jusqu'à nos genoux, ce qui ralentissait notre course.

Le magister se mit à courir avec nous, et tous trois nous criions en passant devant les chantiers:

—Sauvez-vous! l'eau est dans la mine!

Le niveau de l'eau s'élevait avec une rapidité furieuse; heureusement, nous n'étions pas très éloignés des échelles, sans quoi nous n'aurions jamais pu les atteindre. Le magister y arriva le premier, mais il s'arrêta:

—Montez d'abord, dit-il, moi je suis le plus vieux, et puis j'ai la conscience tranquille.

Nous n'étions pas dans les conditions à nous faire des politesses; l'oncle Gaspard passa le premier, je le suivis, et le magister vint derrière, puis après lui, mais à un assez long intervalle, quelques ouvriers qui nous avaient rejoints.

Jamais les 40 mètres qui séparent le deuxième niveau du premier ne furent franchis avec une pareille rapidité. Mais avant d'arriver au dernier échelon, un flot d'eau nous tomba sur la tête et noya nos lampes. C'était une cascade.

—Tenez bon! cria l'oncle Gaspard.

Lui, le magister et moi nous nous cramponnâmes assez solidement aux échelons pour résister, mais ceux qui venaient derrière nous furent entraînés, et bien certainement, si nous avions eu plus d'une dizaine d'échelons à monter encore, nous aurions, comme eux, été précipités, car instantanément la cascade était devenue une avalanche.

Arrivés au premier niveau, nous n'étions pas sauvés, car nous avions encore 50 mètres à franchir avant de sortir, et l'eau était aussi dans cette galerie; nous étions sans lumière, nos lampes éteintes.

—Nous sommes perdus, dit le magister d'une voix presque calme, fais ta prière, Remi.

Mais au même instant, dans la galerie parurent sept ou huit lampes qui accouraient vers nous; l'eau nous arrivait déjà aux genoux, sans nous baisser nous la touchions de la main. Ce n'était pas une eau tranquille, mais un torrent, un tourbillon qui entraînait tout sur son passage et faisait tournoyer des pièces de bois comme des plumes.

Les hommes qui accouraient sur nous, et dont nous avions aperçu les lampes, voulaient suivre la galerie et gagner ainsi les échelles et les escaliers qui se trouvaient près de là, mais devant pareil torrent c'était impossible: comment le refouler, comment même résister à son impulsion et aux pièces de boisage qu'il charriait.

Le même mot qui avait échappé au magister leur échappa aussi :

—Nous sommes perdus !

Ils étaient arrivés jusqu'à nous.

—Par là, oui, cria le magister, qui seul entre nous paraissait avoir gardé quelque raison, notre unique refuge est aux vieux travaux.

Les vieux travaux étaient une partie de la mine abandonnée depuis longtemps et où personne n'allait, mais que le magister, lui, avait souvent visitée lorsqu'il était à la recherche de quelque curiosité.

—Retournez sur vos pas, cria-t-il, et donnez-moi une lampe, que je vous conduise.

D'ordinaire, quand il parlait on lui riait au nez, ou bien on lui tournait le dos en haussant les épaules, mais les plus forts avaient perdu leur force, qui les rendait si fiers, et à la voix de ce vieux bonhomme, dont ils se moquaient cinq minutes auparavant, ils obéirent; instinctivement toutes les lampes lui furent tendues.

Vivement il en saisit une d'une main, et m'entraînant de l'autre, il prit la tête de notre troupe. Comme nous allions dans le même sens que le courant, nous marchions assez vite.

Après avoir suivi la galerie pendant quelques instants, je ne sais si ce fut durant quelques minutes ou quelques secondes, car nous n'avions plus la notion du temps, il s'arrêta.

—Nous n'aurons pas le temps! cria-t-il, l'eau monte trop vite.

En effet, elle nous gagnait à grands pas: des genoux elle m'était arrivée aux hanches, des hanches à la poitrine.

—Il faut nous jeter dans une remontée, dit le magister.

—Et après ?

—La remontée ne conduit nulle part.

Se jeter dans la remontée, c'était prendre en effet un cul-de-sac; mais nous n'étions pas en position d'attendre et de choisir; il fallait ou prendre la remontée et avoir ainsi quelques minutes devant soi, c'est-à-dire l'espérance de se sauver, ou continuer la galerie avec la certitude d'être engloutis, submergés en peu de secondes.

Le magister à notre tête, nous nous engageâmes donc dans la remontée. Deux de nos camarades voulurent pousser dans la galerie, et ceux-là, nous ne les revîmes jamais.

Alors, reprenant conscience de la vie, nous entendîmes un bruit qui assourdissait nos oreilles depuis que nous avions commencé à fuir et que, cependant, nous n'avions pas encore entendu: des éboulements, des tourbillonnements et des chutes d'eau, des éclats des bois, des explosions d'air comprimé ; c'était dans toute la mine un vacarme épouvantable qui nous anéantit.

—C'est le déluge!

—La fin du monde!

—Mon Dieu! ayez pitié de nous!

Depuis que nous étions dans la remontée, le magister n'avait pas parlé, car son âme était au-dessus des plaintes inutiles.

—Les enfants, dit-il, nous ne devons pas nous fatiguer; si nous restons ainsi cramponnés des pieds et des mains, nous ne tarderons pas à nous épuiser; il faut nous creuser des points d'appui dans le schiste.

Le conseil était juste, mais difficile à exécuter, car personne n'avait emporté un pic ; tous nous avions nos lampes, aucun de nous n'avait un outil.

—Avec les crochets de nos lampes, continua le magister.

Et chacun se mit à entamer le sol avec le crochet de sa lampe; la besogne était malaisée, la remontée étant très inclinée et glissante. Mais quand on sait que si l'on glisse on trouvera la mort au bas de la glissade, cela donne des forces et de l'adresse. En moins de quelques minutes nous eûmes tous creusé un trou de manière à y poser notre pied.

Cela fait, on respira un peu et l'on se reconnut. Nous étions sept: le magister, moi près de lui, l'oncle Gaspard, trois piqueurs nommés Pagès, Compeyrou, Bergounhoux, et un rouleur, Carrory; les autres ouvriers avaient disparu dans la galerie.

Les bruits dans la mine continuaient avec la même violence: il n'y a pas de mots pour rendre l'intensité de cet horrible tapage, et les détonations du canon se mêlant au tonnerre et à des éboulements n'en eussent pas produit un plus formidable.

Effarés, affolés d'épouvante, nous nous regardions, cherchant dans les yeux de notre voisin des explications que notre esprit ne nous donnait pas.

—C'est le déluge, répétait l'un.

—Un tremblement de terre.

—Le génie de la mine, qui se fâche et veut se venger.

—Une inondation de l'eau amoncelée dans les vieux travaux.

—Un trou que s'est creusé la Divonne.

Cette dernière hypothèse était de moi, je tenais à mon trou.

Le magister n'avait rien dit; et il nous regardait les uns après les autres, haussant les épaules comme s'il eût discuté la question en plein jour, sous l'ombrage d'un mûrier, en mangeant un oignon.

—Pour sûr, c'est une inondation, dit-il enfin, et le dernier, alors que chacun eût émis son avis.

—Causée par un tremblement de terre.

—Envoyée par le génie de la mine.

—Venue des vieux travaux.

—Tombée de la Divonne par un trou.

Chacun allait répéter ce qu'il avait déjà dit.

—C'est une inondation, continua le magister.

—Eh bien, après? d'où vient-elle, dirent en même temps plusieurs voix.

—Je n'en sais rien, mais quant au génie de la mine, c'est des bêtises; quant aux vieux travaux, ça ne serait possible que si le troisième niveau seul avait été inondé, mais le second l'est et le premier aussi: vous savez bien que l'eau ne remonte pas et qu'elle descend toujours.

—Le trou.

—Il ne se fait pas de trou comme ça, naturellement.

—Le tremblement de terre.

—Je ne sais pas.

—Alors, si vous ne savez pas, ne parlez pas.

—Je sais que c'est une inondation, et c'est déjà quelque chose, une inondation qui vient d'en haut.

—Pardi! ça se voit, l'eau nous a suivis.

Et, comme une sorte de sécurité nous était venue depuis que nous étions à sec et que l'eau ne montait plus, on ne voulut plus écouter le magister.

—Ne fais donc pas le savant, puisque tu n'en sais pas plus que nous.

L'autorité que lui avait donné sa fermeté dans le danger était déjà perdue: il se tut.

Pour dominer le vacarme, nous parlions à pleine voix, et cependant, notre voix était sourde.

—Parle un peu, me dit le magister.

—Que voulez-vous que je dise ?

—Ce que tu voudras, parle seulement, dis les premiers mots venus.

Je prononçai quelques paroles.

—Bon, plus doucement maintenant. C'est cela. Bien.

—Perds-tu la tête, eh, magister! dit Pagès.

—Deviens-tu fou de peur?

—Crois-tu que tu es mort?

—Je crois que l'eau ne nous gagnera pas ici, et que si nous mourons, au moins nous ne serons pas noyés.

—Ça veut dire, magister?

—Regarde ta lampe.

—Eh bien, elle brûle.

—Comme d'habitude?

—Non; la flamme est plus vive, mais courte.

—Est-ce qu'il y a du grisou?

—Non, dit le magister, cela non plus n'est pas à craindre; pas plus de danger par le grisou que par l'eau, qui maintenant ne montera pas d'un pied.

—Ne fais donc pas le sorcier.

—Je ne fais pas le sorcier : nous sommes dans une cloche d'air, et c'est l'air comprimé qui empêche l'eau de monter; la remontée, fermée à son extrémité, fait pour nous ce que fait la cloche à plongeur: l'air refoulé par les eaux s'est amoncelé dans cette galerie, et maintenant il résiste à l'eau et la refoule.

En entendant le magister nous expliquer que nous étions dans une sorte de cloche à plongeur, où l'eau ne pouvait pas monter jusqu'à nous, parce que l'air l'arrêtait, il y eut des murmures d'incrédulité.

—En voilà une bêtise! est-ce que l'eau n'est pas plus forte que tout ?

—Oui, dehors, librement; mais quand tu jettes ton verre, la gueule en bas, dans un seau plein, est-ce que l'eau va jusqu'au fond de ton verre ? Non, n'est-ce pas, il reste un vide. Eh bien! ce vide est maintenu par l'air. Ici, c'est la même chose, nous sommes au fond du verre, l'eau ne viendra pas jusqu'à nous.

—Ça, je le comprends, dit l'oncle Gaspard, et j'ai dans l'idée, maintenant, que vous aviez tort,, vous autres, de vous moquer si souvent du magister ; il sait des choses que nous ne savons pas.

—Nous sommes donc sauvés ! dit Carrory.

—Sauvés? je n'ai pas dit ça. Nous ne serons pas noyés, voilà ce que je vous promets. Ce qui nous sauve, c'est que la remontée étant fermée, l'air ne peut pas s'échapper; mais c'est précisément ce qui nous sauve qui nous perd en même temps; l'air ne peut pas sortir il est emprisonné. Mais nous aussi nous sommes emprisonnés, nous ne pouvons pas sortir.

—Quand l'eau va baisser.

—Va-t-elle baisser? je n'en sais rien: pour savoir ça, il faudrait savoir comment elle est venue, et qui est-ce qui peut le dire?

—Puisque c'est une inondation?

—Eh bien! après? c'est une inondation, ça, c'est sûr; mais d'où vient-elle? est-ce la Divonne qui a débordé jusqu'aux puits, est-ce un orage, est-ce une source qui a crevé, est-ce un tremblement de terre? Il faudrait être dehors, pour le dire, et par malheur nous sommes dedans.

—Peut-être que la ville est emportée?

—Peut-être...

Il y eut un moment de silence et d'effroi.

Le bruit de l'eau avait cessé, seulement, de temps en temps, on entendait à travers la terre des détonations sourdes, et l'on ressentait comme des secousses.

—La mine doit être pleine, dit le magister, l'eau ne s'y engouffre plus.

—Et Marius! s'écria Pagès avec désespoir.

Marius, c'était son fils, piqueur comme lui, qui travaillait à la mine, dans le troisième niveau. Jusqu'à ce moment, le sentiment de la conservation personnelle l'avait empêché de penser à son fils ; mais le mot du magister: "la mine est pleine", l'avait arraché à lui-même.

—Marius ! Marius ! cria-t-il avec un accent déchirant; Marius !

Rien ne répondit, pas même l'écho; la voix assourdie ne sortit pas de notre cloche.

—Il aura trouvé une remontée, dit le magister ; cent cinquante hommes noyés, ce serait trop horrible; le bon Dieu ne le voudra pas.

Il me sembla qu'il ne disait pas cela d'une voix convaincue. Cent cinquante hommes au moins étaient descendus le matin dans la mine: combien avaient pu remonter par les puits ou trouver un refuge, comme nous! Tous nos camarades perdus, noyés, morts. Personne n'osa plus dire un mot.

Mais dans une situation comme la nôtre, ce n'est pas la sympathie et la pitié qui dominent les coeurs ou dirigent les esprits.

—Eh bien et nous, dit Bergounhoux, après un moment de silence, qu'est-ce que nous allons faire?

—Que veux-tu faire?

—Il n'y a qu'à attendre, dit le magister.

—Attendre quoi?

—Attendre; veux-tu percer les quarante ou cinquante mètres qui nous séparent du jour avec ton crochet de lampe?

—Mais nous allons mourir de faim.

—Ce n'est pas là qu'est le plus grand danger.

—Voyons, magister, parle, tu nous fais peur; où est le danger, le grand danger?

(A suivre)

Sérénade

(QUAND TU CHANTES)

Ch. Gounod

Andantino.

PIANO-FORTE.

1. When thou'rt cra - dled at eve on my breast, Breathing forth song,....
1. *Quand tu chan - tes ber - çé - e Le soir, en - tre mes bras.....*
2. When thou smi - lest so fond-ly, Love reigns mon-arch su - preme,...
2. *Quand tu ris,..... sur ta bou-che L'a - mour s'é - pa - nou - it.....*

Can'st not hear..... my heart whis - per: To thee do I be -
En - tends - tu..... ma pen - sé - e Qui te ré - pond tout
And sus - pi cion doth van - ish At once, as would a
Et sou - dain..... le fa - rou - che Soup - çon s'é - va - nou -

- long?.....
bas.....
dream!....
- *it.....*

Thy sweet strains are like sun - beams That a -
Ton doux chant me rap - pel - le Les plus
Yes! that smile proves most clear - ly Thou could'st
Ah! le ri - re fi - dè - le prouve un

cresc. *p*

round my soul play;..... Ah!..... Then sing, yes, sing be -
beaux de mes jours..... *Ah!*..... *Chan - tez, chan - tez, ma*
ne - ver de - ceive..... Ah!..... Smile on, for while thou
cœur sans dé - tours..... *Ah!*..... *Ri - ez, ri - ez ma*

cresc. *p*

lov'd.... one, Nor ev - er cease thy lay!..... Yes, sing,..... sing on, be -
bel - le, chan - tez, chan - tez tou - jours,.... *Chan - tez,.....* *chan-tez, ma*
smil - est I ev - er shall be - lieve,.... Then smile,..... yes, smile be -
bel - le, ri - ez, ri - ez tou - jours.... *Ri - ez,.....* *ri - ez, ma*

dim.

lov - ed, nor cease thy lay! Sing.... on, sing.... ev - er, Ah!....
bel - le, chan - tez tou - jours, *Chan - tez,* *ma.....* *bel - le,* *Chan -*
lov - ed, for I be - lieve. Smile.... then, smile... then, Ah!....
bel - le, ri - ez tou - jours, *Ri - ez,* *ma.....* *bel - le,* *Ri*

𝄋

ne - ver..... cease.....
- tez..... tou - jours!.....
ev - er..... smile.....
- ez..... tou - jours!.....

pp

3. When weigh'd down..... by soft slum-ber Thy bright eyes slow - ly close,.....
3. *Quand tu dors..... calme et pu - re Dans l'om - bre, sous mes yeux.....*

pp

And I view..... thee be-fore me So calm in thy re -
Ton ha - lei..... ne mur-mu - re Des mots har - mo - ni -

- posè.....
- *eux.....*

Thy fair lips mur-mur gen - tly, Art dream - ing
Ton beau front se ré - vè - le, sans voi - le et

cresc. *p*

love of mè?..... Ah!..... If
sans a - tours..... Ah!..... Dor -

cresc. *p*

such should be thy dreams,.... love, Dream I, too, love but thee,..... Dream

- *mez, dor - mez, ma bel - le, dor - mez, dor - mez tou - jours..... Dor -*

dim.

on,..... Dream I, too, love but thee, I'm thy slave, Dream

- *mez..... Dor - mez, ma bel - le, dor - mez tou - jours, Dor -*

ad lib.

on be - lov'd. Dream on,..... Ah,..... dream,... dream....

- *mez, ma..... belle, Dor - mez,..... dor - mez..... tou -*

colla voce.

on.....

- *jours.....*

pp

pp

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

"Madame, disait la lettre, en m'éloignant de "vous, je cède à la violence; mon devoir, et (per- "mettez-moi de le dire) mon voeu le plus cher au- "raient été de me consacrer à votre service, de vous "entourer de soins dévoués, et de ramener en un "lieu sûr de refuge, la victime touchante de tant "de misères, la veuve d'un noble ennemi: il m'est "imposé de vous abandonner... je ne sais comment "qualifier cette amitié de ceux qui vous entourent; "à coup sûr, elle déploie des formes que réprouve- "rait l'urbanité française. S'il m'eût été donné de "remplir ma tâche auprès de vous, je n'aurais pas "eu besoin de vous parler de mon dévouement, vous "auriez pu l'apprécier... Mon plus grand bonheur "eût été aussi de vous rappeler un souvenir doux et "triste pour moi... et de murmurer à votre oreil- "le... à votre coeur... (qui peut-être m'eussent "écouté) de murmurer ces mots: — "Souvenez- "vous des grèves de Saint-Marc..." — Toujours j'y "pense, moi... "I remember for ever". Adieu! "Madame, sur un signe de vous, je serai prêt. — "Spencer".

Campfort pâlit et sa voix devint tremblante en lisant ces dernières lignes. Il regarda Mme de Reillière: deux grosses larmes brillaient suspendues à ses longs cils: la tête légèrement inclinée, les yeux fixés dans le vague comme pour saisir une pensée lointaine, la jeune femme rêvait, écoutant encore, au milieu du silence, l'appel de quelques mystérieux souvenirs!...

Campfort, après avoir attendu quelques instants, se retira soucieux et préoccupé: il n'osait interroger Mme de Reillière; le coeur froissé, la tête bouillonnante de mille pensées confuses, il alla se jeter au pied d'un arbre, et se mit, lui aussi, à rêver amèrement.

La "flèche du Parthe..." lancée par Spencer, avait atteint son but...

Castaing avait été retiré du marais par Bono-Jocko, mais, hélas! sans aucune bonne intention; et le mulâtre, demi-suffoqué, restait étendu par terre, couvert de boue, pendant que la vie s'enfuyait lentement avec le sang coulant de ses blessures.

Personne ne s'occupait de lui autrement que pour le maudire; déjà la sueur froide de l'agonie mouillait ses membres glacés que secouait un hoquet convulsif, lorsqu'une main fit ruisseler sur son visage une eau tiède et embaumée; puis, de douces et pieuses paroles retentirent à l'oreille du "Quemador".

C'était le père Ambroise qui, la tête enveloppée de linges sanglants, le corps meurtri et brûlé, se traînait de cadavre en cadavre, cherchant si quel qu'un de ses bourreaux respirait encore.

Castaing se ranima un peu; mais rien ne pouvait toucher cette nature sauvage :

—Que veut le Padre? dit-il en lui lançant un regard farouche; qu'il laisse donc le pauvre noir mourir en paix !

—N'as-tu pas soif, mon frère? Je veux te donner à boire... N'as-tu pas froid?... je veux te réchauffer... dit affectueusement le missionnaire.

—Les faces pâles croient qu'il est stupide celui que recouvre une peau de couleur... tu veux me conserver un reste de vie pour les supplices que ta race me prépare... Mais je me ris de vous... l'âme d'un guerrier respire dans ma poitrine... je suis écrasé par le nombre, mais personne ne se vantera de m'avoir vaincu... laisse-moi! laisse-moi! tes jongleries me font pitié... elles ne me trompent pas... Regarde ce bûcher, là-bas, je voudrais voir s'y tordre et fumer tes derniers os.

—Je n'ai pas de vengeance dans le coeur, dit le bon missionnaire en continuant ses soins, tu as été notre plus furieux persécuteur, tu as besoin le premier du pardon de Dieu et des hommes... je t'apporte l'un et l'autre; écoute mes paroles de paix.

—Le Dieu des blancs n'est pas pour le pauvre noir, reprit Castaing avec un sombre désespoir; toi et tes paroles m'ennuient... qu'on m'echève sans tant de discours, ou qu'on me laisse.

A ces mots, le "Monstre jaune", comme l'appelait Probado, ferma les yeux, se détourna et ne prononça plus une parole.

Trop faible pour se soutenir sur les genoux, le vieux missionnaire s'assit auprès de Castaing, et, sans se rebuter, pansa ses blessures, lava ses membres souillés de boue, le rapprocha du foyer, mêlant à ces soins de douces paroles. Bono-Jocko et Taralcaral le regardaient faire en secouant la tête:

—Trop bon... le Padre... pour méchant animal, dit Jocko... comme si offrir du miel à un peccari... trop bon... tout perdu: un... deux coups de couteau meilleurs... tout fini avec mauvaise bête !

—Mon ami, répliqua le missionnaire, le soleil réchauffe le serpent comme la tourterelle; le bon Dieu bénit le pécheur repentant, il est notre père à tous, un père aime tous ses enfants, je représente Dieu dans ce monde...

—Je vous dis que c'est beau! ce que vous faites là, Padre! dit brusquement Taralcaral; moi, je l'écraserais comme un ver... et encore il ne m'a pas criblé en traître, comme il l'a fait pour vous?...

—Qui donc lui pardonnerait, si ce n'est celui qu'il a offensé? dit le prêtre avec un sourire; croyez-moi, enfants, le bruit d'une bonne parole a plus d'écho dans le ciel qu'un coup de mousquet... Allons! aidez-moi à le placer sur un lit de rameaux tendres... là, près du feu... bien! mes amis! Dieu vous dit: "Merci enfants!" et, ce que vous venez de faire, il vous le rendra au centuple. — Es-tu bien? mon frère, continua-t-il en s'adressant à Castaing?...

Ce dernier ne répondit pas; mais un profond soupir gronda dans sa poitrine et sa main cessa de se raidir dans celle du bon vieillard: le bronze commençait à s'amollir au feu de la charité.

Pendant plusieurs heures, un profond silence régna dans ce désert solitaire, théâtre de tant de drames terribles.

Que l'homme est méprisable avec ses petites colères qu'il croit redoutables, avec ses passions qu'il croit indomptables, avec ses caprices insensés!... Les générations naissent, vivent, se choquent, s'entretuent ou disparaissent comme des vagues entraînées par le fleuve du temps; le sang coule sur le sol; les chairs mortes engraissent les vallées; les cris furieux, les détonations meurtrières font vibrer les échos des solitudes... A peine a-t-il paru, l'homme, ce petit despote de la nature, il disparaît... et, avec lui, s'évanouit toute trace de son passage.

Le sang des blessés fumait encore; les cadavres n'étaient pas refroidis sur la terre humide... déjà les vieux marais continuaient leur silence mystérieux; les voix sauvages de la savane recommençaient leur harmonie fantastique... qu'y avait-il de changé au désert?... Quelques atômes de boue avaient quitté leur place... quelques insectes horribles, sentant une proie nouvelle, s'étaient détournés de leur route; mais, toujours verts étaient les grands bois; toujours parfumée voltigeait la brise: toujours bleu et serein se déroulait le voile infini du ciel...

De toutes ces clameurs cruelles, de tous ces cris de douleur, lequel était monté plus haut vers le Père céleste?... La douce parole, le soupir miséricordieux du pauvre prêtre prodiguant ses soins au meurtrier!...

Campfort était encore enseveli dans ses lugubres pensées, lorsqu'une petite voix argentine et fraîche arriva jusqu'à lui :

—Monsieur Georges, où donc est-il? demandait Blanche qui, appuyée sur le bras de Naïa, cherchait partout leur sauveur.

Au même instant, elle l'aperçut couché au pied d'un arbre :

—Ah! il repose, notre bon ami, dit-elle aussitôt à Naïa; avançons sans bruit: je veux le voir seulement, puis nous le laisserons à son sommeil dont il a tant besoin.

Georges ne dormait point; mais son esprit impressionnable était tombé en de noires pensées depuis qu'il avait lu la perfide lettre de Spencer, dont les dernières lignes semblaient trahir de mystérieuses relations entre le jeune Anglais et Mme de Reillière.

—Mon Dieu! se disait-il, depuis le jour où je l'ai vue, fraîche et gracieuse fiancée, je l'ai aimée de toute mon âme, comme un père, comme un frère, comme j'aimais notre pauvre Charles, l'heureux époux de son choix... et jamais une pensée ne vint ternir dans mon coeur cette pure et fraîche amitié. Aujourd'hui j'accours, je dévore l'espace, je soutiens une lutte mortelle... je lui apporte ce voile blanc, dernier adieu du mourant, recueilli sur le champ de bataille sous une pluie sanglante... et je trouve la place prise par un impudent étranger... et je la vois pleurer et rêver au son de je ne sais quel verbiage trompeur!.. Etait-ce là tout ce qu'elle avait à me dire?...

Campfort en était là de ses réflexions mélancoliques, lorsque Blanche s'approcha de lui, ainsi que nous venons de le dire. Nous devons avouer qu'il céda à un mouvement puéril, qu'excuseront peut-être ceux qui ont connu, par expérience, l'inquiète tristesse à laquelle s'abandonnait Georges; il faignit de dormir, espérant que quelque phrase échappée à la jeune fille lui révèlerait une lueur de vérité. Blanche, en effet, après s'être approchée avec Naïa, s'arrêta près de lui et le regarda quelques instants en silence; puis à voix basse elle dit à sa compagne, en étendant la main vers lui :

—C'est notre meilleur, notre dernier ami... nous l'aimons bien aussi, maman et moi: tous les soirs, tous les matins, en faisant notre prière, nous avons pensé à lui, après avoir prié pour... pauvre père... Oh! que je voudrais lui parler!.. je suis sûre qu'il a bien des choses à nous dire... Maman, aussi, attend son réveil avec impatience.

—Moi croire oui.. m'selle Blanche, reprit Naïa; lui si bon et si fort... et si courageux... et tant aimer vous!... Quand lui trouver vos traces, courir comme un oiseau.

—Généreux ami! nous lui devons de n'avoir pas subi une mort horrible... oh! je frissonne quand j'y songe... Laisse-moi regarder un peu ce bon visage, je me rassure en le voyant: regarde-le aussi Na'...

—Moi bien voir, dit la jeune quarteronne; mais...

Et elle fit faire un pas en arrière à Blanche; puis elle ajouta :

—Lui triste! lui pas content!

—Hélas, nous sommes tous tristes, répondit Blanche avec un soupir.

—Non! non! non! dit Naïa, en secouant sa jolie tête brune, pas ça! moi vous dire!

Et se penchant à l'oreille de Blanche, elle chuchotta quelques phrases que Campfort ne put comprendre :

—Je ne sais ce que tu veux dire, Na'... je ne le connais pas; je ne l'avais jamais vu: songe donc que c'est un étranger.

—Moi, toujours sûre quand je dis quelque chose; en lisant la lettre à maîtresse Reillière, lui pâle, très pâle.. puis allé dormir sans rien dire; maîtresse Reillière pleurait.

—Mais je n'ai rien vu, rien entendu, de ce que tu me dis...

—Et, je crois bien! vous dormir... mais Na' dort d'un oeil... toujours l'autre ouvert... Na' voit tout.

—Allons trouver maman, dit Blanche, après un silence prolongé.

Quand le bruit léger de leurs pas se fut perdu sur la mousse, Campfort se leva, et après s'être secoué comme le lion prêt à quitter son gîte, il inspecta le ciel, vérifia l'heure et pensa au départ.

—Allons! allons! se dit-il, je suis père de toute cette famille: à bas les chimères! demain il sera temps d'y songer.

Son premier soin fut d'aller auprès de Mme de Reillière: il la trouva reposée et presque remise de ses longues souffrances. L'espoir, le repos sont un baume si puissant, lorsqu'ils sont aidés par la jeunesse !

Campfort serra les mains de Mme de Reillière ; embrassa paternellement Blanche qui s'était jetée à son cou; donna une petite tape sur la joue à Naïa, toute fière d'un tel honneur.

Puis, il ordonna les préparatifs nécessaires pour lever le camp. Avant de les faire enterrer, il s'assura que les nègres étaient réellement morts.

Castaing, seul, avait survécu, et, grâce aux soins du père Ambroise, il se trouvait en état de marcher.

Campfort s'arrêta devant lui :

—On ne peut donc pas l'écraser, ce serpent-là? fit-il d'une voix brève, en regardant les chasseurs français assis autour du prisonnier.

Chacun murmura un mot; les couteaux et les yeux brillèrent.

Le père Ambroise gardait sa proie, lui aussi; il se leva :

—Monsieur Campfort, lui dit-il, je vous demande la vie de cet homme.

—Mon père, savez-vous pour qui vous intercédez? repartit Campfort; cet homme!..., moi, je l'appelle une bête fauve!... il a commis plus de crimes qu'il n'a de cheveux sur la tête: il a torturé les femmes et les enfants... il a brûlé...

La voix manqua à Campfort; sa terrible main s'abattit sur la tête du mulâtre et l'enleva de terre comme un plume :

—Debout! monstre jaune, rugit Campfort; vois-tu ce vieillard dont les cheveux blancs sont rougis par le sang que tu as fait couler, dont le manteau troué fume encore des flammes où tu l'avais jeté... il demande ta grâce... Mais entends-tu la mère qui pleure des larmes de feu... entends-tu gémir et craquer la chair de l'enfant sur le brasier?... Entends-tu les voix... les voix des morts qui crient vengeance et malédiction contre toi?... Je les écoute moi! Je suis la vengeance, moi!... Je suis la malédiction, moi! Je te juge... tu vas mourir!

Campfort était effrayant; sa voix était devenue sifflante, et un rayon aigu comme le reflet d'un poignard jaillissait de ses yeux, pendant que sa main d'acier secouait en l'air le long corps du meurtrier: ou aurait dit un lion jouant avec sa proie.

Probado, Jocko, le Parisien guettaient le mulâtre... leurs couteaux sortaient tout seuls des fourreaux.

Aussi lâche que cruel, Castaing n'avait plus ni force ni courage en face de ce péril suprême: il murmura quelques paroles sans suite.

Campfort ouvrit la main, Castaing retomba sur ses genoux, et, comme une masse inanimée, se laissa aller la face contre terre.

—Le voilà qui se prosterne! fit la voix de Campfort, qui se perdit dans un éclat de rire strident : oui, lâche bourreau! mets ton front dans la boue!... il n'y en a pas d'assez infecte pour toi! Tu cherches la mesure du trou qu'il faudrait creuser pour ton cadavre... non! non! il n'en sera pas creusé... les vautours, les hyènes! voilà le sépulcre de l'assassin.

A cette dernière menace, terrible pour le nègre qui regarde comme un irréparable malheur d'être privé de sépulture, Castaing trembla de tous ses membres.

—Grâce! bégaya-t-il; qu'on me tue, ce sera juste; mais enterrez mon corps! Quand les ossements gisent épars sur la terre... "l'Oiarou" les emporte ça et là... et l'âme du pauvre noir va de l'un à l'autre pour les réunir... sans pouvoir... elle erre toujours! toujours! toujours!

—Qu'on prépare une corde, dit Crampfort sèchement.

Castaing voulut embrasser ses genoux:

—Ne me touche pas, reptile immonde! lui cria Georges avec emportement; c'est en vain que tu t'avilis... je les ai tous brisés, ceux de ta race infernale; deux tronçons de nègre flottent au bord de l'étang de Riquille; c'est Arrouara, le triple traître; il enlevait une femme évanouie... Vous êtes forts, vous autres, contre les femmes et les enfants... Je l'ai rompu comme une branche morte, Arrouara; tu seras rompu comme lui.

—La corde est attachée, vint dire Probado, qui depuis deux heures avait tout disposé pour cela.

—Qu'on le pende! répondit Campfort.

Jocko et le Parisien voulurent saisir Castaing : mais ce dernier, avec une agilité incroyable, glissa entre leurs mains, s'élança vers Mme de Reillière et alla tomber à ses genoux en demandant grâce.

Craignant une dernière perfidie, chacun avait volé sur ses pas; Campfort, comme toujours, arriva le premier, et les lèvres de Castaing cherchant à embrasser la mantille de Mme de Reillière, vinrent se heurter contre le "cuchillo" de Georges.

Le père Ambroise accourut aussi:

—Grâce! il ne mourra pas!... Madame! s'écria-t-il, priez avec moi, on le tue pour vous venger. Monsieur de Campfort, soyez miséricordieux... assez et trop de sang a coulé.

—Je ne suis pas seulement un vengeur, dit Georges, je suis un juge.

La voix de Mme de Reillière s'éleva toute tremblante.

—Il vivra, mon Père. Donnez-moi ce malheureux, je vous en prie, Georges... Ecoutez le bon Père ; écoutez votre coeur! et pardonnons tous!

Et Mme de Reillière prit à deux mains le poignard qu'elle éloigna du mulâtre: puis, sans attendre la réponse de Campfort :

—Relevez-vous, pauvre homme, allez... allez dire à vos frères égarés, qu'il y a des blancs qui pardonnent, au nom de Dieu, notre père à tous... hommes de couleur ou visages pâles. Allez, vous êtes libre!

Castaing, encore abattu par tant d'émotions foudroyantes, se releva et fit quelques pas au hasard comme un homme ivre.

Le groupe des Français, sombre et menaçant, se trouva sur son passage! Campfort avait laissé son arme aux mains de Mme de Reillière; les bras croisés sur sa poitrine encore grondante, il plongeait son regard sur Castaing, comme pour le fouiller jusqu'au coeur.

Ce dernier s'arrêta inquiet... le cercle des chasseurs, au lieu de s'ouvrir pour le laisser fuir, semblait se resserrer.

Il implora Campfort des yeux: celui-ci détourna la tête.

Mme de Reillière se leva.

—Georges! dit-elle, répétez, je vous prie, après moi, ces mots: "Il est libre!"

—Vous le voulez? Madame... vous déchaînez le génie du mal!...

—Je veux miséricorde... oui... allons! trois mots, pour une bonne action!

—Charles! âmes de nos amis martyrs!... murmura Campfort, qui donc vous vengera?...

—Le Dieu qui pardonne aujourd'hui, sera juge au jour suprême! dit la voix grave du missionnaire.

Campfort ferma les yeux, et, inclinant la tête avec un soupir :

—"Il est libre", dit-il d'une voix forte.

Les chasseurs firent place ; Castaing disparut comme une ombre.

CHAPITRE VIII

PELERINAGE AUX TOMBEAUX

S'il plaît au lecteur, nous reviendrons à Port-au-Prince. Après avoir subi deux incendies accompagnés de pillage; après avoir essuyé plus de vingt assauts, et avoir successivement été prise et reprise par les noirs, les Anglais et les Français, cette ville malheureuse était devenue une immense ruine habitée plutôt par les hyènes et les loups que par des hommes.

Cependant une ceinture de maisons avait été épargnée le long du port, et, au moment où nous arrivons, nous trouvons cette "oasis" peuplée de quelques familles françaises. Cette population, refoulée dans un asile commun par la révolte noire, utilisait bravement ses journées à s'entre-déchirer; il y avait deux camps: l'un anglais, l'autre français. A défaut de sang, on faisait couler dans les discours le fiel et la bile; à défaut d'armes plus cruelles, on s'escrimait de la langue ! C'était merveille de les voir et de les entendre!

Nous manquerions à notre devoir d'historien fidèle, si nous ne faisions pas une mention très honorable de monsieur le marquis Rodolphin-Cunégond-Lothius-Palamède de Jacmel de la Gosseline et de madame la marquise Herménégilde-Sylvestrine-Pulchérie-Théodelinde de Jacmel de la Gosseline, née comtesse de Kerbrack.

Ce couple intéressant, mi-massif, mi-vaporeux, tenait maison ouverte princièrement (quand il ne se cachait pas dans les caves); et dans ses salons se réunissait l'état-major du camp anglais.

Nous trouvons la noble marquise étendue dans son fameux sopha doublé de fer, seul meuble qui eût résisté aux assauts de la "négraille" et aux chocs écrasants de sa noble maîtresse.

Entièrement revenue de ses émotions politiques et autres, Théodelinde cause, en grasseyant d'une façon adorable, avec le chevalier Jubinal-Pisistrate de Clarineby d'Arkansas, jeune anglo-français de la plus illustre lignée et de la plus haute espérance; qui, en quinze jours, a fait quinze fois le tour de l'Ile, a mis en fuite dix-sept régiments, a tué sept panthères, a embroché quarante nègres au fil de sa vaillante épée, faisant coup double pour les six derniers !

Clarineby fait, en ce moment, le récit pharamineux de ses impressions de voyage; il parle de Toussaint-Louverture.

—C'est un être phénoménal, chère marquise, dit le glorieux Pisistrate en tambourinant une marche guerrière sur ses breloques; ma parole d'honneur la plus panachée! je regrette de n'avoir pu croquer son profil qu'à la hâte... Nos deux chevaux galopaient trop vite; les cinquante lieues ont été finies avant le portrait; enfin, le voici tel quel; regardez, belle dame... Figurez-vous un gaillard à peau noire, vêtu d'un uniforme impossible! Justaucorps bleu, grand manteau rouge, manchettes écarlates, masches galonnées, épaulettes d'or larges comme des paniers, gilet jaune, pantalon vert tombant au pied, bottines lacées à talon, chapeau rond avec cocarde et plumet; enfin, rapière... que dis-je? colichemarde... que dis-je? broche longue de cinq pieds au moins!... oh! là! là!... j'en pouffe encore... je m'en suis tordu de rire sur ma selle!...

Et Pisistrate se renversa sur sa chaise, en agitant les jambes avec une hilarité de Polichinelle.

Quand il put parler, il termina son récit :

—Figurez-vous, enfin, au milieu de cette auréole écarlate, une grande figure noire tellement impassible, qu'elle avait l'air immobile, comme une statue au milieu de cette voltige furieuse; puis, toute la bande échevelée, courant, volant sur ses traces, ainsi qu'une légion d'ombres silencieuses portées par l'aile de l'ouragan! voilà Toussaint-Louverture... nègre et général... singe et héros... fantôme et réalité !...

Pisistrate s'arrêta pour juger de l'effet de sa tirade...

A ce moment une rumeur s'éleva dans la rue, et chacun courut à la fenêtre pour en connaître la cause.

Mme de Reillière arrivait en chaise à porteur; près d'elle marchait le héros de l'île, le beau, brave et noble Campfort, dont le mâle visage se détachait en teintes bronzées sur le madras blanc de son manteau. Derrière, s'avançait en bon ordre la petite troupe fidèle, aux vêtements poudreux, aux armes noircies, exhalant autour d'elle l'âpre parfum du désert et de la guerre.

On avait perdu, à Port-au-Prince, l'habitude du triomphe! le passage du vaillant cortège fut salué par une ovation, les vivats l'accueillirent avec enthousiasme; des blancs mouchoirs flottèrent aux fenêtres... hélas! çà et là, on y voyait des taches de sang !...

Si le lecteur le permet, nous suivrons Mme de Reillière... Il est huit heures du matin; seule, dans une chambre d'hôtellerie (il n'y avait plus d'asile pour elle, plus de toit, plus de foyer domestique), Mme de Reillière revêt lentement ses noirs habits de veuve; elle se prépare pour une pieuse et funèbre cérémonie que le Père Ambroise doit célébrer en mémoire des morts.

Bientôt Blanche vient la rejoindre: à l'aspect inusité des vêtements de deuil, la mère et la fille s'embrassent en versant des larmes amères. La douleur, comme une mer profonde, balance dans les âmes son flux et son reflux immense, que tout agite, que rien n'apaise...

Il y avait, dans l'humble église, bien des veuves et des orphelins... son enceinte eût été trop étroite pour contenir les restes chéris de ceux qui n'étaient plus. Quand la voix tremblante du vieux prêtre s'éleva pour adresser aux morts le chant triste et doux des dernières prières, des sanglots répondirent, au sein de la foule frémissante, à cet adieu suprême qui n'avait d'écho que dans le ciel.

L'office terminé, Mme de Reillière, Blanche et Georges de Campfort sortirent ensemble et se dirigèrent vers la partie de la ville qu'avait dévorée l'incendie. Ils eurent bientôt franchi les limites étraites dans l'enceinte desquelles s'était groupée la population survivante. Lorsqu'ils se furent engagés au milieu des ruines, un morne silence les enveloppa comme un linceul de plomb. Quelques pierres roulaient sous leurs pas pour rebondir sur le pavé sonore; quelques lézards, étonnés de leur tranquillité nouvelle, couraient sur les murs chancelants; et, sur de hautes poutres étendues en l'air comme des bras décharnés, se balançaient de grands vautours à l'aile pendante, au bec rougi par des lambeaux sanglants.

Mme de Reillière frissonna au bras de Campfort.

—Oh! quelle terrible chose que ce vide et ce silence! dit-ille; il me semble que nous sommes dans un tombeau anticipé... hélas ! que faisons-nous sur cette terre maintenant?... Mon Dieu! si nous avions pu mourir aussi!!

Georges répondit par un douloureux soupir; après avoir marché quelque temps sans rien dire, les trois promeneurs arrivèrent à un carrefour qu'indiquaient des ruines plus espacées; ils hésitèrent pour retrouver leur chemin :

—Il faut tourner à droite, dit Blanche; n'est-ce pas ici que commençait la rue des Palétuviers? après, vient celle des Cygnes; puis, au bout, est la ruelle des Crabes, qui conduit au Pavillon.

—Elle a raison, dit Mme de Reillière, suivons cette route.

Cent pas plus loin, toute voie était effacée; une atmosphère infecte annonça un champ de bataille; il fallut chercher issue ailleurs, non sans avoir mis en fuite quelques hyènes qui grattaient les tertres encore frais. Enfin, après mille circuits pénibles, on arriva sur une place vide qui avait été un jardin. Sur le sol ravagé, apparaissaient çà et là quelques tiges froissées d'arbrisseaux; quelques touffes de fraises épargnées par les pieds des combattants, reverdissaient au travers de la poussière noirâtre, et derrière un vaste pan de mur écroulé tout d'une pièce, une vigne vierge continuait de fleurir en décorant les ruines.

Quelques mois plus tard, le velours du gazon aurait verdi sur chaque pierre; au bout de quelques années, des guirlandes embaumées auraient étendu sur ces territoires dévastés, leur voile frais et charmant.

Qu'elle est habile et douce!... qu'elle est docile aux ordres paternels du Créateur, cette bonne et puissante nature toujours prête à panser les plaies, à cacher les horreurs que sème sur son passage la race... la méchante race humaine!...

(A suivre)

Pour Rire

A propos de balais

Deux marchands de balais étaient rivaux.

Chaque semaine, sur la place du marché, ils se retrouvaient face à face et dans le but chacun d'accaparer la clientèle, ils faisaient des rabais considérables. Jamais, en aucun pays, on n'avait vu balais à si bon compte!...

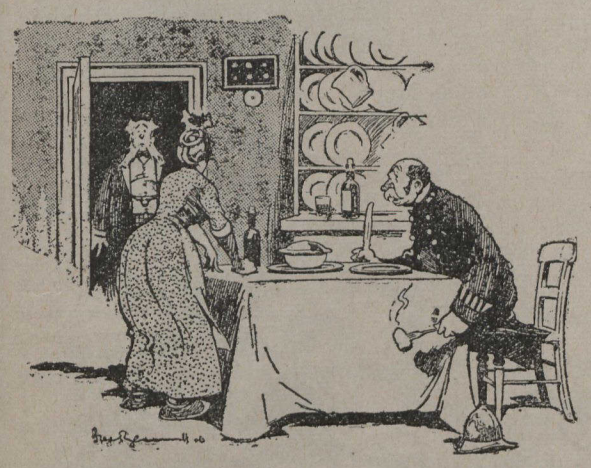
Les deux rivaux se rencontrant un jour dans un café, l'un d'eux crut devoir adresser à son confrère de véhéments reproches.

—C'est une infamie, hurlait-il. Comment osez-vous bien vendre vos maudits balais si bon marché?

Alors l'autre, pour justifier sa concurrence déloyale, se penchant à l'oreille de son rival, répond en hésitant :

—Voyons, ne vous fâchez pas! Si je les vends à ce prix-là, c'est que... voilà... c'est que je vole le bois.

—Est-ce une raison, imbécile! reprend le premier; je les vole tout faits, moi.



"La cuisinière prétend toujours qu'elle appelle le policeman en service professionnel, de crainte des voleurs."

La morale de Lapinte.

Comme le bon Lapinte au nez rougissant descendait la rue en pestant contre la canicule, il vit venir à lui son ami Nouillozeu. Aussitôt il se précipita rue Nouillozeu avec la rapidité d'un tramway électrique, et s'écria :

—Tu payes un bock, hein, mon vieux?

Nouillozeu dut s'exécuter; après quoi Lapinte lui dit innocemment:

—J'en boirais bien un autre!

—Ah! non, s'écrie Nouillozeu, va boire à la fontaine, si tu as encore soif.

—Jamais de la vie, j'aime mieux attendre un autre ami, comme dit le proverbe.

—Le proverbe?...

—Bien sûr: il faut toujours garder une soif pour la poire !

❖

Guibollard songeant à la postérité.

—J'ai un conseil à vous demander.

—Ne vous gênez pas.

—Il m'est pénible de penser que tout périra avec moi, je voudrais laisser mon buste à ma famille...

—Rien de plus naturel.

—Combien cela me coûtera-t-il ?

—Le voulez-vous en marbre ou en bronze ?

—Cela dépendra du prix.

—Vous pouvez avoir votre buste en bronze pour deux mille francs; en marbre, pour quatre ou cinq mille.

—Eh bien, comme je ne veux pas mettre plus de trois mille cinq cents francs, je le ferai faire "moitié l'un, moitié l'autre".

Elle. — Mon cher, j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de chic en vous.

Lui. — Mademoiselle, vous êtes trop aimable, je vois que vous me connaissez parfaitement.

Justice expéditive

Maman, arrivant à l'improviste dans la salle à manger, menace de tirer les oreilles au petit Jacques.

—Vous avez encore bu un petit verre de Porto, monsieur.

—C'est pas moi, maman !

—Qui donc ?

—C'est un biscuit qui l'a tout bu.

—Ah!... et où est-il, ce biscuit ?

Le biscuit?... (D'une voix grave). Pour le punir, je l'ai mangé !

❖

Un grand seigneur très puissant et très riche allait le long du chemin. Mais voilà que sur ce même chemin s'avance à sa rencontre un petit garçon de ferme tellement occupé à tenir dans ses mains la corde du veau qu'il menait qu'il laissa passer Sa Grandeur sans la saluer.

—Eh quoi! s'écrie le seigneur courroucé, ne peux-tu me saluer et ôter ton chapeau ?

—Monseigneur, je vas vous dire: j'voulons bien l'ôter, not' chapeau, mais ce serait-il un effet de vot' bonté de bien vouloir descendre de cheval et de m'tenir mon veau.

Lui — Il est difficile de garder un secret, n'est-ce pas ?

Elle — Je ne sais pas! Je n'ai jamais essayé !

Un vrai camouflet

Quand vous et moi sommes avec nos amis, nous parlons tout naturellement de ce qui nous intéresse: de nos petites affaires, de celles d'autrui. Nous disons du mal des absents, bref nous ne faisons pas de phrases! Lumignon ne nous ressemble pas, au contraire: même entre amis il étale son érudition et disserte sur les questions les plus controversées. C'est ainsi que samedi soir, chez Mme Ferme, il se prit à faire une véritable conférence sur la métempsycose.

—Oui, déclara-t-il, notre âme passera dans des corps d'animaux! Qui sait même si elle n'en vient pas! Moi qui vous parle, je me demande parfois...

—Quoi, oh! quoi? demande la spirituelle Mme Ferme.

—Si je n'ai pas été le veau d'or!

—Mais si, cher ami, réplique Mme Ferme, et vous l'êtes même resté; seulement... la dorure est partie!

Elle. — La nuit dernière, j'ai rêvé d'un très bel homme.

Lui (son cauchemar). — Vrai? Et que vous disais-je ?

Une cotelette ?

Les comédies de la rue, petites scènes de la vie parisienne.

Celle-ci se passe dans un quartier populaire, un peu avant l'heure du déjeuner, à la boucherie du "Veau qui ne tette plus".

Mme Rapiaçard, ménagère économe jusqu'à la quasi-ladrerie, tourmente, selon son habitude, le garçon étalier, dans l'espoir d'être mieux servie.

Elle a demandé une côtelette dans le gigot, on la lui a coupée; mais elle la refuse avec indignation, ne la trouvant pas assez grosse pour le prix.

—Bon, fait le garçon, goguenard, je vois bien ce qu'il faudrait à madame pour la contenter; ce n'est pas une côtelette dans le gigot, mais un gigot dans la côtelette !

❖

A déjeuner.

Guibollard — Comment trouvez-vous ces côtelettes ?

Moi — Pas fameuses. Elles sont dures, mal coupées... ce n'est pas de la bonne viande.

Guibollard — Cependant, j'ai un excellent boucher

Moi — Ce n'est pas mon avis.

Guibollard — Où me conseillez-vous de me servir?

Moi, très sérieusement — Chez Panurge.

Guibollard — Qu'est-ce que c'est que ça, Panurge ?

Moi — C'est la renommée des moutons. Vous avez bien entendu parler des moutons de Panurge ?

Guibollard, subitement éclairé. — Mais oui, au fait, vous avez raison. (Sonnant sa cuisinière). Madeleine! je vous défends de prendre votre viande à droite et à gauche. Côtelettes, rognons, gigot, je veux qu'à l'avenir il n'y ait sur ma table que du mouton de Panurge !

Les matchs bizarres

LORSQUE le fabuliste mettait aux prises le lièvre et la tortue, il ne se figurait pas que ses arrière-neveux, dans une passion sans cesse grandissante pour les sports, organiseraient un jour des matchs analogues à celui qu'il décrivait... en parabole. Aujourd'hui on handicaperait le lièvre et la tortue et on les ferait courir vers un but figuré par un objet dont ils seraient l'un et l'autre friands et vers lequel les attirerait leur convoitise.

Je n'exagère point. Les Anglais, nos maîtres ès-sports — puisqu'ils ont inventé le nom de la chose — ont imaginé, il y a quelques années, un match de poulets qui a obenu, à Windsor, un très grand succès. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'un combat de coqs analogue à ceux qu'on peut voir journellement en Belgique, mais d'une véritable course de vitesse entre des poulets.

Voilà, dira-t-on, des animaux vraiment impropres à ce genre de sport. Comment s'y prendra-t-on pour organiser une course entre eux? Mais quand on a l'âme vraiment sportive, une pareille objection n'est pas faite pour causer de l'embarras. L'instigateur de ce match, sir John Astley, avait remarqué en rendant visite à un de ses amis, possesseur d'une grande ferme, que les poussins couraient avec rapidité vers leur mère, quand on jetait à celle-ci de la nourriture. Cette simple remarque fit jaillir une idée lumineuse dans l'esprit de sir Astley: comme Archimède, il avait trouvé! Et peu après, était organisé le match, auquel on conviait un public nombreux.

Voici comment on procédait. Le fermier prêtait une couvée de poulets. Chaque joueur choisissait un des poussins et lui attachait un ruban de couleur différente qui servait à le reconnaître : il va sans dire que ce ruban était placé de manière à ne gêner en aucune sorte les mouvements de l'animal. Placés sur un rang, les joueurs tenaient chacun leur poulet. A une distance, fixée d'avance, en face d'eux, on mettait la mère de la couvée, à laquelle on jetait ensuite de la nourriture. Alors, à un signal donné, les joueurs lâchaient en même temps leurs champions, qui couraient tous, à qui mieux mieux, vers la poule, attirés par une même gourmandise et par l'appel de leur mère. Le joueur dont le poulet était arrivé le premier auprès de la poule était déclaré gagnant.

Pour augmenter l'intérêt, on mit des enjeux. Chaque joueur payait d'avance un souverain. Celui dont les couleurs triomphaient touchat le montant total des enjeux. Ce fut le Derby de la Poule: et le succès de ce nouveau sport fut vif à Windsor et dans les environs. On accourait en foule au spectacle, on commençait à parier sur les concurrents respectifs, et l'heureux organisateur commençait à se demander s'il n'allait pas falloir installer un champ de courses avec tous les baraquements accessoires.

Mais voilà qu'un événement malheureux fit écrouler toutes les belles espérances. Depuis un certain temps, on remarquait que le champion de sir Astley gagnait avec une régularité surprenante. On regarda la chose de plus près et on s'aperçut que le noble joueur avait tout simplement "dope", comme on dit aujourd'hui, sur le turf.

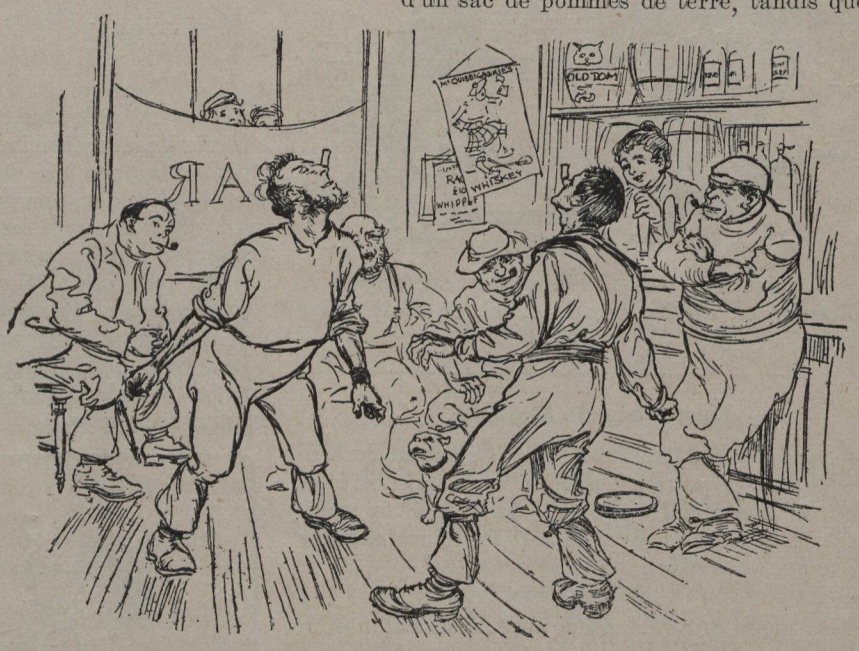
Si vous le préférez, il avait trompé ses partenaires, et gagnait à coup sûr, en ayant soin de choisir chaque fois un poulet plus fort et plus développé que les autres, et dont il avait remarqué les dispositions pour la course.

Le match de vitesse entre un échassier et un homme lourdement chargé.

Partie de lawn-tennis jouée entre un cavalier et un garde du corps en grand uniforme.

Désormais, le match n'avait plus d'intérêt: on s'était emballé trop vite pour un sport dans lequel les truquages étaient trop faciles. Et le Derby de la Poule mourut de sa belle mort et dut renoncer à l'espoir de rivaliser un jour avec le Derby d'Epsom.

Les hommes offrent incontestablement plus de ressources que les animaux pour les amateurs de matchs bizarres. Plusieurs fois on organisa des concours sportifs entre des joueurs dont les uns étaient privés d'un bras, les autres d'une jambe. Il n'y a pas longtemps que les journaux sportifs ont annoncé l'organisation d'un match de ce genre pour une course de bicyclettes. L'épreuve fut courue, et naturellement, elle attira des curieux en grand nombre. Depuis, les luttes de ce genre sont assez nombreuses chez les Anglais. En revanche, on a dans les fêtes foraines de certains pays, les traditionnelles courses en sacs et courses à trois jambes, qui remplacent l'infirmité réelle chez les joueurs, par une infirmité temporaire. Qu'on emprisonne les jambes d'un coureur dans un sac, ou qu'on atache les coureurs deux par deux, en liant la jambe droite de l'un avec la jambe gauche de l'autre, le principe est toujours le même. On met un obstacle — le même chez tous — au libre jeu des muscles, et on cherche quel sera le plus agile en présence de cet état d'infériorité uniforme.



A qui tiendra le plus longtemps un bouchon sur le bout du nez.

Pour en revenir aux estropiés, il ne faut pas manquer de signaler la curieuse partie de cricket qui fut jouée, il y a près de cent ans, entre deux équipes composées uniquement d'homme auxquels il manquait, soit un bras, soit une jambe. Il paraît que le jeu des deux équipes fut impeccable. Ce match paraît avoir vivement frappé les contemporains, peu habitués encore aux sports excentriques, car le souvenir nous en a été conservé dans une peinture de l'époque, dont nous donnons la reproduction.

Il y a beaucoup de procédés pour établir des matchs originaux entre des coureurs ou des marcheurs. L'un d'eux consiste à mettre un obstacle différent à la marche des deux champions. Tel fut notamment le match qui fut couru à Londres, en 1890, entre deux porteurs de Covent Garden, et qui défraya la chronique de l'époque. On sait que les porteurs de Covent Garden ont l'esprit très sportif et se lancent continuellemest des défis. Voici, cette fois, ce qu'ils avaient imaginé.

Des deux champions, l'un serait chargé d'un sac de pommes de terre, tandis que l'autre serait monté sur des échasses. La course se ferait sur le trajet du marché de Covent Garden à la station de Hampstead Teath, aller et retour. Si l'on songe que ce quartier est un des plus animés et des plus bruyants de Londres, on se rendra compte de la difficulté qu'il y a, pour un homme monté sur des échasses, à y circuler librement: ce qui eût été un simple jeu sur un terrain ordinaire devenait, dans ces conditions, extrêmement aléatoire .

Un match original de joueurs de golf.

Il faut ajouter que la police, qui n'avait pas été prévenue de ce singulier match, faillit plusieurs fois dresser procès-verbal à l'homme monté sur les échasses: celui-ci dut s'arrêter plusieurs fois pour fournir des explications aux policemen qui lui barraient le passage sous prétexte d'entraves apportées à la circulation.

La tortue — représentée, en l'espèce, par l'homme chargé du sac de pommes de terre — allait-elle, une fois de plus, arriver avant le lièvre?

(La suite à la page 248)

CLARK'S

Clark's Corn Beef

Le boeuf salé de Clark

Vendu en boîtes hermétiquement fermées. Le Boeuf Salé de Clark est une viande de première qualité, sans os ni parties inutilisables. Ouvrez la boîte et vous avez un mets délicieux et prêt pour la table. S'apprête très bien aussi en pâtés, etc. Procurez-vous-en dès aujourd'hui.

Wm. Clark, Mfr., - Montréal

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Librairie DEOM
47, Ste-Catherine Est

Vient de paraitre

Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié.

Prix, - - 25 cts

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Pardessus ou Complet
D'ÉTÉ

et vous serez certain d'être servis à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4906

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue-L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Constatons aussi les progrès de la lutherie et de la facture instrumentale:

Amati, Nicolas, — 1596-1684, — né à Crémone.

Le plus célèbre des luthiers de ce nom ; il y a aussi: André, Nicolas, Antoine, Jérôme et Joseph Amati, tous de la même famille et à peu près de la même époque.

Magini, famille de luthiers du XVIe siècle.

Ruckers, Hans, — 15..-1640, — né à Anvers.

Fut le plus célèbre des fabricants d'épinettes et de clavecins de cette époque.

Son fils et son petit-fils, tous deux ayant le prénom d'André, continuèrent et perfectionnèrent encore cette fabrication.

Ses instruments sont très recherchés des collectionneurs.

Monteverde, — 1568-1643, — né à Crémone.

Fut le premier à oser attaquer systématiquement les accords de septième et neuvième de dominante sans préparation, tirant ainsi un parti nouveau de l'intervalle de "si" à "fa" ou de "fa" à "si" (triton). Par cette audace, il se trouva avoir créé, sans trop se rendre compte lui-même de l'importance de son innovation, le système tonal actuel, basé sur l'attraction de la note sensible et de la sous-dominante, qui devait peu après détrôner le plain-chant; il faut donc saluer en lui le véritable inventeur de l'"harmonie dissonante naturelle", sans laquelle le développement du style dramatique et passionné n'aurait pu avoir lieu.

Ses oeuvres, assez incorrectement écrites, consistent en quelques opéras, des airs de ballet, de la musique d'église, et surtout de nombreux recueils de madrigaux à cinq voix, dans lesquels on voit se développer progressivement, au milieu de mille gaucheries, les hardiesses qui devaient ouvrir une voie nouvelle à l'art expressif et aboutir à la conception de la tonalité moderne, avec son système de modulations, son caractère passionnel jusqu'à la sensualité.

Carissimi, — 1604-1674, — né à Marino, près de Rome.

Grand nombre de messes, d'oratorios, de cantates, de motets, et quelques pièces légères et comiques. Son style est plus animé, plus vivant et plus gracieux que celui de ses contemporains, et a exercé une grande action sur l'évolution musicale.

Cambert, — 1628?-1677, — né à Paris.

L'un des fondateurs de l'Opéra français. Il partagea avec l'abbé Perrin le privilège de l'Académie royale de musique, lors de sa création, en 1669, et eut pour successeur Lully, en 1672.

Principales oeuvres: "la Pastorale" et "Pomone".

Il a existé un troisième associé, le marquis de Sourdéac, qui s'occupait spécialement des décors.

Lully, — 1633-1687, — né à Florence.

On écrit généralement Lully: lui-même signait ainsi; mais son origine italienne démontre que cette orthographe était de pure fantaisie, et que son vrai nom devait s'écrire Lulli.

Célèbre comme compositeur et comme fondateur de l'Opéra français, bien qu'il y ait eu Cambert comme prédécesseur; mais, doué d'une nature intrigante, très en faveur auprès de Louis XIV, et possédant, sinon du génie, au moins un grand talent, à une époque où aucun compositeur dramatique n'existait en France, il triompha aisément et obtint du roi toutes les charges et tous les honneurs qu'il put désirer.

Il était de naissance gentilhomme florentin, ce qui n'empêche qu'il fit son entrée en France comme simple marmiton chez Mlle de Montpensier, vers l'âge de treize ans ; chassé de cette maison pour acte d'ingratitude, il trouva le moyen de se faire admettre dans la bande des violons du roi, de s'y distinguer comme compositeur, et d'être chargé de diriger une nouvelle bande, dite des "Petits violons", qui devint très supérieure à l'ancienne; il avait alors dix-neuf ans. Ce trait donne bien la note et de son caractère et de son talent. Sa vie ne fut qu'un tissu d'indéliactesses, d'avarice et de brutalités, sans parler des moeurs, qui n'étaient pas brillantes; mais il conservait la faveur!

S'il était peu estimable comme homme, il faut le juger tout autrement comme artiste, car il "importa" en France tous les éléments constitutifs d'un art qui y était inconnu. (A suivre)

S'ASSIMILE FACILEMENT

Un estomac débilité réclame des ménagements. Le **BAUME RHUMAL,** préconisé contre toutes les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé et n'exige pas un régime spécial.

CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTÈME FRANÇAIS DU DÉVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Regardez-vous dans votre Miroir

Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon "Baby's Own Soap", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

Baby's Own Soap

ALBERT SOAPS MFRS. Limited

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boite ne sont JAMAIS TRADUITS.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. à midi, le lundi ; le dimanche, jour et nuit.

Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION Angle Craig et Beaudry

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

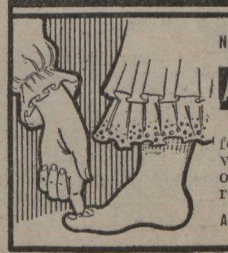
IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)

ENLEVEZ VOS CORS



Ne les coupez pas. Employez

ANTIKOR LAURENCE

Un remède sûr, inoffensif et efficace. En vente partout, 25c, ou expédié franco sur réception du prix.

A. J. LAURENCE, Montréal.

ÉTIQUETTE UNION 10 TYPO. JAC. CARTIER LTÉE

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2¼ x 2¼—$1.10
No. 2, " 2¼ x 3¼—$2.18

Expédiés par Express franc de port sur reception du prix

Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

EAU des CARMES BOYER

SOUVERAINE

CONTRE:

Vertiges, Maux de Tête, Évanouissements, Dyssenterie, Digestions pénibles, Influenza, Congestions.

Agents : ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

LA BALANÇOIRE "EAGLE" pour JARDINS

Tout le monde devrait jouir du repos parfait et du confort que procure LA BALANÇOIRE "EAGLE" POUR JARDINS.

Elle balance parfaitement, se déplace horizontalement, ce qui procure beaucoup de plaisir et de bien-être à ceux qui l'occupent, sans l'excitation du danger.

Elle est construite comme un pont avec la meilleure qualité d'acier au carbone ; ses sièges sont en lattes de bois franc.

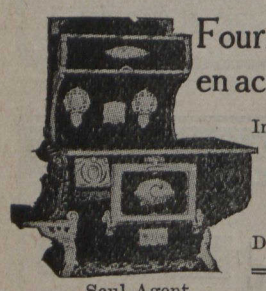
Barres mobiles au-dessus des sièges.

DIMENSIONS : 8 pds 6 pcs de long, 5 pds 6 pcs de large, 7 pds 4 pcs de hauteur. Poids : 180 livres.

PRIX, (complète) $15

Ecrivez pour avoir nos catalogues, gratis.

Ontario Wind Engine and Pump Co., Ltd.
238, rue Saint-Paul, Montréal



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir.
Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTRÉAL —

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. East 2314
Tél. Marchands 694

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de *LYONS* suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

LES MATCHS BIZARRES

(Suite)

Il n'en fut rien cependant: l'homme aux échasses arriva le premier, mais de quelques longueurs seulement: la victoire avait été chèrement disputée. Le prix était d'ailleurs minime: un souverain. Mais les porteurs de Covent Garden luttent pour la gloire, et non pour l'argent: ce sont bien de vrais sportsmen.

Dans la région industrielle du Lancashire et du Yorkshire, le goût des matchs est fort développé. Les ouvriers, employés presque tous aux usines, ont à fournir un travail long et pénible. Ils se dédommagent à la sortie de l'atelier par des défis courtois et de joyeux challenges. Il faudrait un volume pour décrire tous les jeux bizarres et les matchs extraordinaires auxquels ils se livrent pendant leurs heures de loisirs.

Un des paris les plus fréquemment engagés est celui qui met aux prises deux joueurs cherchant chacun à faire tenir le plus longtemps possible un bouchon en équilibre sur le bout du nez. Voilà, dirat-on, qui est bien enfantin. Le prix est une "tournée générale" dans laquelle vainqueurs et vaincus fraternisent.

Mais voilà que les antialcoolistes se sont émus de ces matchs, qui ne sont, selon eux, que des prétextes pour ingurgiter des quantités considérables d'alcool. A quoi on répondit très justement que les mauvais ouvriers, désireux de s'enivrer, n'avaient besoin d'aucun prétexte pour satisfaire leur passion. La compétition serait aussi vive si l'enjeu était une simple bouteille de limonade. Et la preuve, c'est que deux abstinents — ne buvant aucune boisson alcoolique — sont les meilleurs champions de la région.

Un autre match couru récemment dans

cette région fut une course disputée entre un homme ayant une jambe de bois et un maçon, qui, pour compenser sa supériorité physique, devait pousser devant lui un chariot rempli de briques. Au début du trajet, le chemin était bon, et le maçon, malgré sa charge, distançait aisément son adversaire. Mais celui-ci reprit tout à coup l'avantage, en fin de compte, et gagna la course: la dernière partie du chemin était très raboteuse, et le malheureux maçon se consuma en vains efforts pour vaincre son concurrent.

Il y a, au contraire, certains objets qui, au lieu d'entraver, comme on pourrait le croire, la rapidité de la course, la facilitent et jouent le rôle d'entraîneurs. Il en est ainsi, notamment, pour une roue qu'on pousse à la main. Le duc de Quansbury, dont le nom est resté légendaire dans les annales des sports excentriques, avait remarqué un jour, chez un charron, la rapidité avec laquelle couraient les ouvriers qui faisaient rouler des roues en les poussant avec la main. De là à imaginer un match entre coureurs, il n'y avait qu'un pas, et on devine s'il fut vite franchi.

Après avoir obtenu du maître charron des renseignements vérifiant la justesse de son observation, le duc imagina de faire lutter de vitesse un barbier qui passait pour le meilleur coureur du pays, avec un ouvrier charron poussant sur la même piste une roue de son carrosse. Malheureusement, les essais préliminaires ne furent pas satisfaisants. Les roues du carrosse, même les roues de derrière, n'étaient pas suffisamment hautes pour aider efficacement l'élan du coureur.

Croyez-vous que le duc fut arrêté par cette difficulté? Ce serait mal le connaître. Il fit installer une sorte de plateforme longue et étroite sur laquelle roulerait la roue. L'homme qui la poussait courait en contre-bas, et de cette façon on obtiendrait la hauteur voulue. Le match fut couru dans ces conditions, et, à sa grande stupéfaction, le barbier perdit la course. Il s'en consola en disant qu'il avait eu affaire à un acrobate: car seul un clown pouvait, en courant, pousser une roue et la faire tenir en équilibre sur une plate-forme aussi étroite. Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Ce match était très intéressant, car il prouvait une fois de plus l'action considérable des entraîneurs, et surtout des entraîneurs automatiques, sur les coureurs.

Un bicycliste, même médiocre, dépasse facilement les meilleurs coureurs à pied. Mais qu'arriverait-il si on mettait aux prises un coureur avec un bicycliste allant à reculons? C'est ce qu'un Américain s'est demandé, et il s'est empressé d'organiser ce curieux match.

Le bicycliste fut vainqueur, mais de quelques longueurs seulement. Et comme on l'interviewait sur les conditions dans lesquelles s'était effectuée la course, il confia au journaliste que si le trajet, long d'un mille, avait été d'un demi-mille de plus, il aurait certainement perdu la partie, car il lui aurait été impossible de continuer plus longtemps, tant étaient grandes les difficultés de direction et d'équilibre.

Il ne faudrait donc tirer aucune conclusion de cette victoire, remportée par un champion vélocipédique. Car on ne trouverait presque pas de cyclistes capables d'aller à reculons, ne fût-ce que pendant une centaine de mètres. Les choses, il est vrai, pourraient changer avec un entraînement spécial. On obtiendrait sans doute de bons résultats, en fixant à la machine, devant le cycliste, un miroir qui lui permettrait de voir sa route derrière lui.

On sait combien le sexe fort reproche aux femmes de s'attarder dans les magasins pour faire leurs emplettes. Une Anglaise a voulu faire mentir la médisance masculine. Elle a fait le pari d'acheter un article, avec facture à l'appui, dans chaque magasin de modes des deux rues les plus commerçantes de Londres, et de revenir à son domicile, situé assez loin, le tout dans l'espace d'une heure et demie. Le pari a été gagné, mais avec cinq minutes seulement d'avance. Voilà un record que nos élégantes ne songeront certainement jamais à battre.

Un autre genre de matchs curieux consiste à remplacer, dans des jeux bien connus, les accessoires utilisés d'ordinaire par d'autres objets de maniement plus incommode. On a eu l'idée, par exemple, dans le jeu de golf, de mettre aux prises deux concurrents dont l'un chercherait à atteindre le but, non pas avec des boules, mais avec un arc et des flèches. Qui gagna? Contre toute attente, ce fut l'archer, car la précision des flèches dépassait de beaucoup celle des boules, même lancées par un excellent joueur. Et l'archer, fier de sa victoire, nargua son concurrent malheureux.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, $1.00 par an.

Adresse : "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

Calmez ces douleurs

Une seule application de
NERVOL
sera suffisante pour guérir
Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montreal

Renouvelez

votre Poêle
vos Tuyaux,
Radiateurs,
etc.

AVEC LA

Peinture Aluminium Island City

Nous vous recommandons aussi les peintures à plancher ISLAND CITY, elles donnent aux vieux parquets l'apparence du neuf. Sont parfaitement imperméables et
SECHENT EN HUIT HEURES.
Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.

REGISTERED TRADE MARK
ISLAND CITY

P. D. DODS & CO.
Propriétaires
188, RUE McGILL

SIROP D'ANIS-GAUVIN

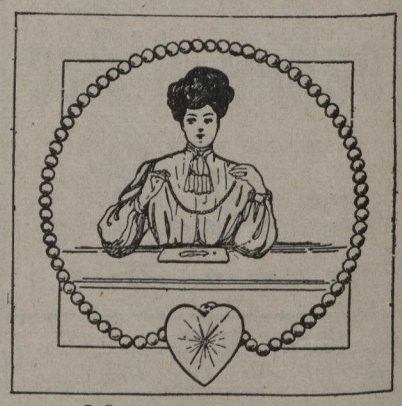
Guérit:

L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,

Rhume, Toux, Coqueluche, Coliques, Diarrhée, Dysenterie.

En vente partout à 25 cents

CARE AUX IMITATIONS



Votre choix

dépendra entièrement du montant que vous voulez dépenser. Nous avons un assortiment complet —à la portée de toutes les bourses, (Catalogue) 7

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays.— Le TÆNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.— La bouteille $1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299½ rue St-Laurent, Montréal

Un club de suicidés

FREQUEMMENT, on fait allusion, dans la presse quotidienne, à une association dont le titre dit le but macabre, et qui aurait existé aux Etats-Unis. Les opinions sont très partagées au sujet de l'existence du "Suicide Club of Bridgeport". Nombreuses sont les personnes qui vous diront que ce club fonctionna réellement, et vous en rencontrerez un nombre égal pour vous affirmer qu'il ne s'agissait là que d'une lugubre fumisterie.

* * *

Bridgeport, ville assez importante du Connecticut, un des Etats qui s'étendent sur les rivages de l'Atlantique, s'est transformée rapidement, comme toutes les autres villes américaines. Et les immeubles modernes ont remplacé des maisons aux façades vieillottes qui occupaient, il y a encore vingt ans, le centre de la cité.

Ce quartier était plus vivant la nuit que le jour. C'est qu'il comptait plus d'hôtels borgnes que de maisons de commerce, plus de tavernes que de magasins. Il servait d'ultime refuge à tous les bohèmes et noctambules de Bridgeport.

Parmi les "saloons", le plus populaire, le mieux achalandé, était sans contredit le Kenzie's. Il était situé dans Main Street (la Grand'Rue).

Un soir, tandis qu'un orage épouvantable se déchaînait sur la ville, plusieurs camarades, réunis dans une des salles du cabaret, devisaient des événements du jour, tout en vidant des chopes de bière allemande. Le groupe comprenait M. Georges Leavenworth, le principal rédacteur d'un journal local, écrivain très spirituel, qui avait vécu plusieurs années au Quartier Latin, à Paris; William Michele, un rapin d'une quarantaine d'années; un certain Stevens, vieux beau, remarquable par son légendaire gibus qui ne le quittait jamais; on l'avait surnommé le Prince.

On comptait en outre autour de la table deux poètes: M. William Maby, de son métier facteur des postes, et M. Oscar Romulus Beers, qui avait écrit, outre ses poésies, quelques comédies pour les music-halls. Il y avait enfin un rentier, Alexander Heatherton, un excentrique qui posait pour le torse, et un Allemand, Gaston Wolf, employé chez un prêteur sur gages.

Entre deux causeries, Leavenworth, le journaliste, sortit de sa poche un exemplaire du "Figaro", et, pour tuer le temps, traduisit à haute voix un article qui l'avait frappé: c'était le compte-rendu des séances d'un prétendu club de suicidés organisé dans une ville de France.

—Messieurs, proposa ensuite Leavenworth, au milieu des éclats de rire de ses camarades, puisque l'orage nous retient encore ici, je demande à vous soumettre une proposition: si nous formions, nous aussi, un suicide-club?

—"Good! Good!" crièrent les autres.

—Mais il faudrait treize membres, et nous ne sommes que sept! observa Oscar Beers.

—D'abord, le "boss" (le patron) va se joindre à nous. Cela fait huit. Et puis nous irons chez Heisterhagen (un autre cabaret) et nous trouverons là les cinq membres manquants.

—"All right!" fut l'approbation unanime.

M. Kenzie, qui trouvait la chose drôle, accepta son affiliation, ce qui fut une nouvelle occasion de vider des chopes. Et la bande se rendit chez l'hôtelier voisin, chez Heisterhagen, où elle s'attarda longuement. Enfin, vers une heure du matin, le club était constitué, et Bridgeport en apprenait l'existence quelques heures plus tard, par une note insérée dans le journal de Leavenworth.

L'entrefilet annonçait que toutes demandes de renseignements devaient être adressées au secrétaire Baum, ou au trésorier Beers. Quant à Leavenworth, il se réservait le titre de "promotor" (président-fondateur).

La population de Bridgeport prit naturellement la chose "en blague". On savait que le journaliste était assez friand de ces fumisteries "quartier-latinesques". Quand un ami lui demanda:

—Qui est-ce qui commencera la série?

—Nous déciderons ce point à notre banquet annuel, répondit-il en souriant. En tous cas, celui que le sort désignera aura une année pleine pour mettre ses affaires en ordre. Ainsi, nous n'aurons rien de nouveau avant dix-huit mois au moins.

Or, dix-huit mois après cette conversation, Victor Heisterhagen, le cabaretier, était trouvé mort dans son arrière-boutique. Il s'était fracassé la tête d'un coup de fusil, sans laisser la moindre lettre explicative.

Treize mois plus tard, l'autre "saloonkeeper", John Kenzie, se tuait dans sa cave; lui aussi s'était servi d'un fusil.

Quatorze mois plus tard, le rapin William Michele se pendait dans sa chambre.

Une nouvelle période de treize mois s'écoule, et l'on apprend que le journaliste George Leavenworth a été trouvé mort dans son lit; un flacon, qui avait contenu du poison, gisait à terre.

Un peu plus d'un an se passe. Et voici qu'on annonce la mort de William Maby, le poète, qui s'est coupé la gorge d'un coup de rasoir. Une lettre, qu'il a placé en évidence, dit qu'il se tue pour échapper à l'insomnie.

Dans cette même lettre, il lègue à son ami Wendall Baum un parapluie dont la poignée est formée par un crâne que mordille un scorpion, curieuse sculpture en ivoire, de provenance japonaise.

A son tour, le caractère de Baum s'assombrit. A un ami qu'il rencontre un samedi soir, il confie "qu'un nuage est suspendu au-dessus de sa tête et qu'il est condamné". Il l'invite à ne pas rester longtemps absent de Bridgeport, s'il veut l'accompagner à sa dernière demeure.

Et l'on apprend, dans les quarante-huit heures, qu'il s'est fait sauter la cervelle dans un hôtel de New-York. Avant de remonter dans sa chambre, il avait confié son étrange parapluie à l'employé d'une brasserie, en lui demandant de le faire parvenir au président du Suicide-Club.

Enfin, Roger Mack, un pharmacien, et Alexander Zepp, un charpentier, se suppriment; vient le tour d'Oscar Beers, qui tente deux fois, mais sans succès, de se suicider. Et, successivement, le "Prince" Stevens, Alexander Heatherton, surnommé le Grec, et George Wagner disparaissaient du nombre des vivants.

Des treize compagnons qui, "par plaisanterie", avaient formé treize ans plus tôt le "Suicide Club", il n'en restait plus que deux: Oscar Beers, qui s'était retiré dans une petite ville du Michigan, où il vit encore, et M. Daniel Loeser, qui est établi à New-York.

Ce dernier persiste à dire que le Suicide-Club of Bridgeport n'a jamais fonctionné sérieusement, que c'est "par pur hasard" que douze de ses membres se sont suicidés, qu'il n'y a là qu'une bizarre coïncidence.

Il est possible, après tout, que M. Loeser ait dit la vérité, et qu'il n'y ait là que douze cas d'auto-suggestion. Mais nous sortirions de notre rôle de chroniqueur en abordant l'examen d'une question aussi complexe.

T.

MINISTERE DE LA MILICE ET DE LA DEFENSE, OTTAWA

DES SOUMISSIONS cachetées, en double, pour la fourniture du charbon et du bois de chauffage (mesure anglaise) destinés au chauffage de tous les édifices militaires à Montréal, pour les douze mois commençant le 1er juillet 1906, seront reçues jusqu'à vendredi, le 15 juin prochain. Les soumissions devront être marquées à l'angle supérieur gauche de l'enveloppe "Soumission pour charbon et bois de chauffage", et adressées au secrétaire du Conseil de la Milice, Ottawa.

On peut obtenir des formules imprimées de soumission en s'adressant au secrétaire du Conseil de la Milice, à Ottawa, ou au bureau de l'officier commandant, Québec, à Montréal, qui donnera tous les renseignements voulus.

Aucune soumission ne sera reçue si elle n'est faite sur la formule imprimée fournie par le ministère, et nulle soumission ne sera prise en considération si la formule imprimée est changée de quelque manière que ce soit.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque canadienne incorporée, pour une somme égale à cinq pour cent de la valeur du combustible à fournir et payable à l'ordre de l'honorable ministre de la Milice et de la Défense. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

L. F. PINAULT, Colonel,
Sous-ministre de la Milice et de la Défense.

Ministère de la Milice et de la Défense,
Ottawa, 18 mai 1906.

Colonial House
Montréal

Département des envois par la Poste

PRIME OFFERTE

Pour tout achat de $5.00

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

Le Herald,
The World Wide,
Witness,
Le Cultivateur,
La Presse,
Le Canada,
L'Album Universel.

Pour tout achat de $10

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

Le Herald,
Witness,
La Presse,
La Patrie,
Le Canada.

Pour tout achat de $15

Un abonnement à la **Gazette** (quotidienne).

L'époque de la grande vente annuelle

Durant tout le mois de Juin nous offrons des choix spéciaux de toutes nos marchandises, à des prix très réduits, en outre des 10 pour cent d'escompte que nous faisons sur nos ventes au comptant.

Offre d'une grande prime

En outre des 5 pour cent d'escompte donnés sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre ci-contre. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvrepieds, articles de mode, fourrures, soies garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mousselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la poste.

Henry Morgan & Co.
Montréal

Eclat et Clarté Parfaits. 2

KINKORA, I.P.E.

Mme Mary Jane Greenau, qui a fait usage des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs, m'assure qu'elle en a retiré des avantages marquants. Elle était sujette à de fréquents évanouissements, mais depuis qu'elle fait usage de ce remède elle n'a pas eu une seule attaque depuis le printemps dernier. Elle a recouvré l'éclat et la clarté parfaite de son intelligence depuis qu'elle prend ce Tonique.

RÉV. J. J. MACDONALD.

M. Lanthier, du No 343, rue Papineau, Montréal, Can., nous écrit que depuis plus de sept ans il était affligé d'évanouissements. Il s'est mis sous les soins de médecins et aux hôpitaux, mais ne faisait qu'empirer, à tel point qu'il avait jusqu'à deux attaques par jour; mais dès qu'il a commencé à faire usage des Toniques du Père Koenig pour les nerfs, il n'a eu qu'une seule attaque.

GRATIS **Un livre precieux sur les Maladies Nerveuses** envoyé **Gratuitement** à une adresse quelconque, et les patients **Pauvres** peuvent aussi obtenir **cette Medecine Gratuitement.**

Ce remède a été préparé par le RÉV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le **Prêt Foncier, Lté,** est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de $600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Epargne de la Cité n'a que $600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Lté.

Les opérations sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du **Prêt Foncier,** on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER, Lté

107, St-Jacques, (Suite 10.) Montréal

P. BILAUDEAU, Gérant

Gratis Deux très jolis mouchoirs, soie et fil, bord piqué, en couleur, la dernière nouveauté, garanti qu'il ne changera pas au lavage, valant 50c. Expédié à toute personne envoyant 25c en timbres ou argent, avec mon nouveau catalogue illustré de mercerie pour hommes de printemps et été 1906.

M. Beaupré, Dept. "D"

1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

DAMES demandées, travail agréable, $3 à $5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

Richford,

VERMONT

L'Album Universel pénètre de plus en plus dans les centres franco-américains des Etats-Unis. Il ne se passe pas de jour sans que nous ne recevions de précieux encouragements, que nous adressent des Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre.

Rév. N. O. H. DORION, curé de Richford, Vermont.

Ces braves coeurs nous disent combien ils sont charmés de trouver dans notre revue l'intérêt que comportent toujours les choses du pays natal. Nous sommes très sensibles à ces marques de sympathie, que nous ne pouvons mieux reconnaître qu'en publiant, de temps en temps, quelques notes sur les paroisses de l'Union, où prospèrent un nombre considérable de nos compatriotes.

Aujourd'hui, nous parlerons donc de Richford, Vermont, d'où un fidèle lecteur de l'Album vient de nous envoyer les lignes ci-dessous :

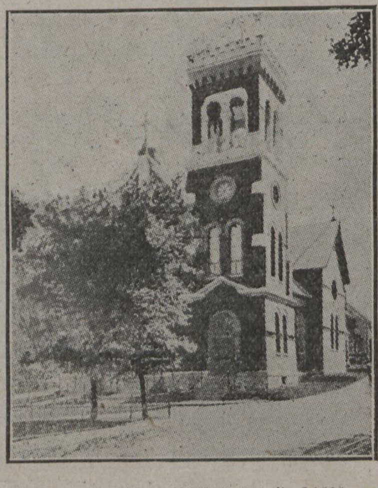
Jusqu'en mai 1899, Richford était une mission, desservie par le clergé de Enosburg Falls.

Les premiers colons catholiques qui habitèrent dans la paroisse actuelle de Richford furent : MM. A. Lamoureux, Pierre Gervais, Frs Langevin, P. Phaneuf, P. Salomon.

La première messe y fut célébrée par le Père Lyonnet, en 1849.

En 1865, le Rév. Père L. de Goesbriand, aidé des Pères Caissy et Malo, donna une mission à Richford.

En 1872, on acheta un terrain où, en 1873, le Père Mailhot, de Sutton, Canada, construisit une petite église.



L'église catholique "All Saints", dédiée par Mgr J. S Michaud, évêque de Burlington, Vt. le 11 octobre 1903,

A l'époque, à Richford, le nombre des catholiques était de 120, Irlandais et Canadiens-français compris.

Dès 1875, Richford fut ajoutée à la mission de Enosburg Falls, et demeura telle jusqu'en 1899, alors que le Rév. N. O. H. Dorion fut transféré d'Orwell, et nommé premier curé de la nouvelle paroisse de Richford.

Actuellement, cette paroisse compte environ 600 catholiques. Ces derniers y possèdent un cimetière, lequel fut béni par Mgr l'évêque de Goesbriand, en 1891, ayant été établi par dotation à la date du 20 mai 1889.

LES PHARES

(Suite)

La lumière des phares répand bien au delà de tous dangers une zone de clartés bien définies qu'on a tout loisir d'étudier froidement; alors, pourquoi se lancer témérairement vers les côtes semées d'écueils avant d'avoir soigneusement repéré son chemin ?...

Encore faut-il, il est vrai... savoir comprendre et interpréter ces signes lumineux, ne pas s'y perdre... Cela, c'est la science de la navigation, ou plutôt une "partie" de cette science, qui est fort complexe.

Journellement nous apprenons que tel paquebot, parti du Hâvre, est arrivé à New-York; que tel autre vient de toucher en Australie...; cela nous semble très naturel, et nous réservons nos émotions pour les cas, heureusement rares, malgré tout, où un accident a marqué de si vastes traversées... sans nous douter peut-être de la somme d'énergie et de connaissances diverses et approfondies exigée par de tels voyages menés à bien !...

Qu'un automobiliste tente un record, de suite voici l'attention universelle tendue vers ses performances... et l'on reste indifférent aux superbes équipées, aux raids magnifiques accomplis sur mer !

En temps de guerre, il est bien évident que des points de repère aussi nets que les phares favoriseraient grandement les agissements de l'ennemi, et qu'il serait dangereux de lui indiquer ainsi les passes, de lui révéler de façon sûre les abords de nos places maritimes.

C'est aussi pourquoi les phares sont éteints dès le début des hostilités; dès lors, les côtes restent dans l'ombre, avec leurs énigmes qui deviennent désormais presque insolubles pour ceux qui, dès le temps de paix, n'en ont point appris les solutions.

C'est une des raisons qui militent en faveur des exercices constants des escadres aux abords des rivages. La silhouette des falaises, les contours des caps, des baies, des îles, doivent être absolument familiers à tous les officiers de marine, en prévision de cette éventualité d'extinction des phares, afin que, même privés d'un aussi puissant secours, ils soient en mesure de naviguer quand même en toute sécurité.

Bien plus, le capitaine d'un bâtiment de commerce doit avoir des connaissances pareilles; si la déclaration de guerre le surprend au large, il faudra bien qu'il rallie au plus vite quelque port de son pays, pour y chercher un refuge.

Autrement dit, les phares sont des auxiliaires particulièrement précieux. Ceci est de toute évidence, mais ils n'affranchiront jamais les hommes de mer de la nécessité primordiale dans laquelle ils sont de posséder par-dessus toutes choses le "sens marin", ce tact particulier qui s'aiguise et s'affine par les traversées incessantes dans les parages les plus divers.

J'ai été personnellement frappé maintes fois des manifestations de ce "sens marin", alors que, croisant sur les côtes de Madagascar, je pouvais voir les arrivages fréquents de ces "boutres" non pontés qui venaient de l'Inde, chargés de marchandises à couler bas, guidés par des marins sans boussole, sans sextant, sans instruments nautiques, même rudimentaires.

Pour compléter le sujet ébauché aujourd'hui, il faudrait encore parler quelque peu de la vie des "gardiens de phares"... non pas de ceux des côtes, mais de ceux qui sont perdus en pleine mer dans ces hautes tours que la tempête ébranle ou à bord de ces bateaux-feu, abandonnés sans recours à la violence des ouragans...

Malheureusement, pour en comprendre toutes les affres, il faudrait l'avoir vécue, cette vie anormale, et avoir subi les tortures qu'elle impose.

Faute de cela... je ne pourrai qu'effleurer ici quelques souvenirs, comme par exemple les souvenirs d'une visite que je fis autrefois au phare de Cordouan, ce phare que j'ai cité déjà et qui marque l'estuaire de la Gironde. Qu'on se figure une tour de 75 mètres d'altitude bâtie sur une sorte de piédestal circulaire cimenté aux crêtes d'un récif à fleur d'eau... Dans cette tour plusieurs étages : la cuisine et l'atelier, puis une chapelle, la chambre à coucher, le magasin... la chambre de veille, juste au-dessous de la lanterne...

Là-dedans vivent deux hommes... Ils sont deux, car la sécurité de la navigation ne peut être abandonnée à un seul individu, dont une indisposition passagère aurait les pires conséquences... et puis... le gardien solitaire deviendrait fou, à n'en pas douter...

C'est encore pour les mettre en garde contre la poignante impression de solitude et d'isolement qu'on les encourage à occuper leurs loisirs par des travaux manuels : menuiserie, pêche, sculpture... selon les talents.

La "relève" a lieu tous les mois, si j'ai bonne mémoire... et par moitié... Alors, le gardien libre est ramené à Royan, où il retrouve une famille abandonnée depuis de si longues semaines...

La "relève" des vivres s'effectue tous les quinze jours, pourvu que le temps le permette...

Et si le temps obstinément mauvais s'y oppose ? Eh bien!... on attend... là-bas... on se met à la ration... on souffre encore un peu plus...

Et sentez-vous bien tout ce qu'ils doivent éprouver, ceux-là qui sont ainsi plongés en pleine tempête, en cette tour branlante noyée par les embruns, quand le vent en débâcle souffle à tout renverser, et que tout gronde aux alentours?...

Et cependant, ils sont là qui veillent, imperturbables, au mouvement de la mèche, à la sûreté des déclics, à la transparence des verres, à la clarté de la lumière... cette lumière bienfaisante qui illumine le dos des grosses vagues roulantes et s'en va dire "prenez garde" aux marins qui approchent... ou "me voici" à ceux qui étaient perdus...

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aigues, manque d'appétit ; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

TABLETTES RIVAL HERB

200 doses, $1.

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez $1.00 directement à

The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal

Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m, †4.30 p.m. ‡7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., - ‡7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.55 a.m., §8.50 a.m., *2.00 p.m., 6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.25 a.m., †5.15 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., *8.55 a.m., i2 20 p.m., †5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., i2.20 p.m., ‡5.20 p.m.
ST-AGATHE, †8 45 a.m., §9.15 a.m., i1.25 p.m., †4.30 p.m., †5.35 p.m.
LABELLE, R 9.00 a.m., † 5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. R Mardi et jeudi seulement. § Dimanche seul. ‡ Quotidien excepté le samedi. i Samedi seul.

A. E. LALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques voisin du Bureau de Poste. Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK
RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Détroit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE, SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., †11.10 a.m., * 7.40 p.m.
Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m., * 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m. tous les jours, 4.10 p.m. les jours de semaine, 4.10 p.m. tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m. tous les jours 7.10 p.m. les jours de semaine et 10..10 p.m., tous les jours.
BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

La truite mord bien

au LAC ECORCE

et autres lacs sur la division de Montfort du chemin de fer

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize Iles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

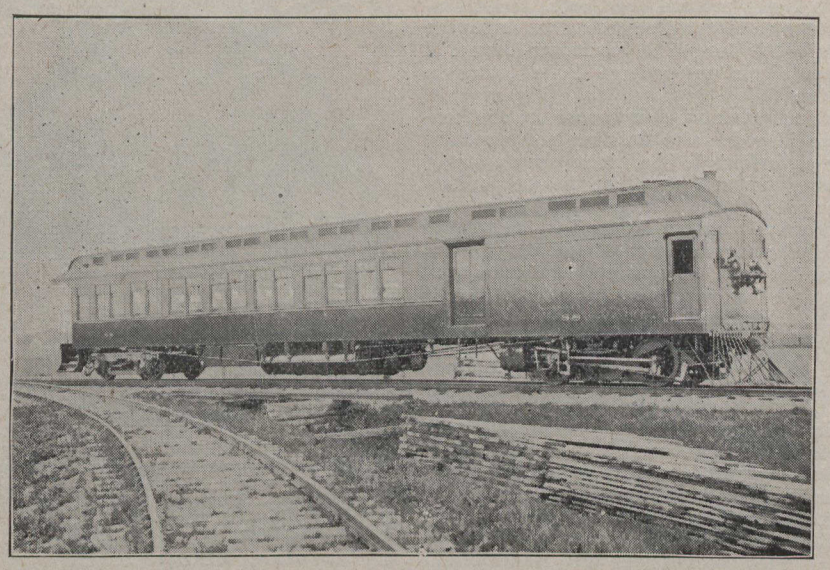
GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

Nouveau wagon automobile du C. P. R.

POUR SERVICE SUBURBAIN



On vient d'inaugurer un type de wagon qui semble devoir provoquer une révolution dans le trafic suburbain. L'inauguration à laquelle nous faisons allusion a été faite avec un wagon automobile du chemin de fer Pacifique Canadien, que les ingénieurs de cette Compagnie essayaient depuis quelque temps, et qui fit sa course d'essai de Montréal à Sainte-Anne de Bellevue, ayant à bord les principaux officiers de la Compagnie. Ces derniers revinrent de ce petit voyage, enchantés de l'expérience, et très enthousiasmés des qualités du nouveau type de wagons, qui, on l'espère, révolutionnera le service suburbain de la Compagnie, et quant à la dépense et quant aux avantages qu'en retireront les voyageurs.

Ce wagon fut construit sous la surveillance de M. Vaughan, qui en fit le dessin selon les modèles anglais, en y apportant les modifications à même de convenir aux chemins de fer canadiens. Le dit wagon a 75 pieds de longueur, et c'est pratiquement un prototype de wagon canadien de première classe, plutôt plus solidement construit que le type ordinaire de ces voitures. Il a un compartiment ordinaire, où peuvent s'asseoir quarante passagers, et un compartiment pour fumeurs, qui peut contenir seize personnes. L'intérieur de ce wagon est un modèle de propreté et de pureté architecturale. Le flexible rattan japonais qui recouvre les sièges donne à cette voiture un air de fraîcheur et d'absence de poussière absolument remarquable. Le moteur, pour lequel on fait usage de pétrole, comme combustible, se trouve à l'avant du wagon. On estime que la machine donnera assez de force pour procurer au wagon en question une vitesse uniforme de vingt-cinq à quarante milles à l'heure.

Actuellement, il faut six hommes pour manoeuvrer un train local. Le nouveau wagon automobile n'en nécessitera que deux, et il pourra fournir un service beaucoup plus fréquent.

On va faire construire un certain nombre de wagons du même type aux ateliers Angus, de Montréal, et, aussitôt qu'ils seront construits, ces wagons automobiles seront mis en service sur les principales lignes suburbaines.

De-ci de-là

Fils de duc industriel.

Il n'est pas d'usage en Angleterre de donner à tous ceux qui ont rempli des fonctions dans un ministère des compensations, le jour où le cabinet fait la culbute. C'est ainsi que le fils d'un des premiers lords de la Grande-Bretagne qui était secrétaire privé du chancelier de la Trésorerie dans le cabinet Balfour, et qui, naturellement, a perdu sa place à la suite de la démission du ministère Tory, vient de se faire industriel. Il s'agit du marquis de Graham, fils aîné et héritier du duc écossais de Monrose. M. le marquis de Graham a accepté le poste, bien rétribué d'ailleurs, de directeur des chantiers d'un grand armateur de Glasgow.

Il n'est pas rare, d'ailleurs, de voir des descendants des familles les plus aristocratiques de la Grande-Bretagne, non seulement s'intéresser à des entreprises commerciales ou industrielles, mais d'y faire leur apprentissage en occupant parfois des emplois subalternes. C'est ainsi que lorsque le duc actuel d'Argyll, alors marquis de Lorne, épousa la princesse Louise, fille de la reine Victoria, un de ses frères, ayant au bras une princesse royale, figurait parmi les garçons d'honneur.

Or, à ce moment, le frère du duc d'Argyll était... commis chez un grand négociant en vins de Londres.

En voilà un dont le nom n'aurait pas figuré le lendemain dans les "mondanités" de bien des grands journaux.

Un commis de marchand de vins... oh! ma chère !

Deux coeurs pour un seul homme.

Deux coeurs! c'est beaucoup pour un seul homme ; aussi, les chirurgiens qui en avaient constaté la présence chez un Américain, lui offrirent-ils de lui acheter un des deux organes dont il n'avait que faire. On lui en offrit dix mille dollars, mais, à la réalité, le coeur ne se donne pas aussi vite qu'au figuré; pour le prendre, même avec le consentement de son propriétaire, il faut une petite formalité: une opération. L'Américain, pratique, mais soucieux de savoir si son coeur se laisserait enlever sans dommages pour lui-même, refusa, mais il lui reste encore un moyen de ne pas laisser improductif ce supplément de bagage humain, c'est de vendre son corps mort. Aussi demande-t-il, par la voie des journaux, acheteur, et met-il ses deux coeurs en adjudication.

Le Japon... poétique.

L'art de rassembler avec goût fleurs et feuillages atteint une incroyable perfection chez les Japonais, et ils sont sûrs de ne redouter aucune rivalité sur ce point.

San-No-Rikion, qui vivait au seizième siècle, fut le créateur de cet art, où les Japonais devaient exceller. Rien n'est curieux, enchanteur, comme la vue d'un marché floral dans les grandes villes du Japon; le Japonais aime la fleur avec frénésie — comme tout ce qu'il fait, d'ailleurs, charmant ou cruel.

Chaque fête, en ce poétique pays, a ses fleurs désignées. Pour le premier de l'an, très universellement fêté, l'on s'offre des bouquets de pin, de bambou, de prunier.

La fête "des amours, des étoiles", a ses fleurs spéciales; autres sont celles de la fête des enfants, des chrysanthèmes, etc., toutes désignées par une sorte de rite immuable.

Tout cela est si gracieux, et toutes ces charmantes et naïves traditions sont si religieusement conservées, que l'on s'étonne d'y découvrir tout d'un coup un peuple si... européanisé que l'ont prouvé les derniers et si tristes événements.

Le **"Conseil des Femmes"**, (Librairie Hachette et Cie, Paris), dont les intéressants sommaires sont bien connus de nos lecteurs, **rembourse tout abonnement par de ravissantes primes** dont voici le détail :

Un Chemin de Table de style Empire, d'un dessin inédit très élégant et décoratif, long de 1 mètre et large de 40 centimètres, tout prêt à être brodé sur toile péruvienne garantie, ou

Six Mouchoirs festonnés en fine batiste, à broder en blanc ou en couleurs, ou

Trois pans de Cravate lingerie, jolie guirlande Louis XVI, à broder, sur batiste fine.

Toute abonnée du **"Conseil des Femmes"** recevra **gratuitement** par an :

12 numéros de revue, soit
384 pages de texte, formant la valeur de
11 à 12 volumes à 3 fr. 50, comprenant
200 articles variés et littéraires,

qui la mettront au courant du mouvement intellectuel et social contemporain. Elle sera renseignée sur la vie, le travail et l'activité des femmes dans tous les temps et dans tous les pays, elle pourra préparer ses filles à une destinée heureuse et utile. Tout cela, sans qu'il lui en coûte un centime, puisque son abonnement lui aura été entièrement remboursé.

Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite avec les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, $1.00 ; Six boîtes, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3389

CARTES D'AFFAIRES — Professions Commerce Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU : 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE : 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.
BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 97"
NOTAIRE
LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et Evaluateur — No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT
Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-693 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE
(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS
2027 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
181 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GENERAUX
TEL. BELL MAIN 2996 Bureaux : 71a St-Jacques

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42
Lacasse Rousseau
INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant 55 rue St-François-Xavier
The Canada Electric Co. MONTREAL

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke Montréal

Peintres d'Enseignes

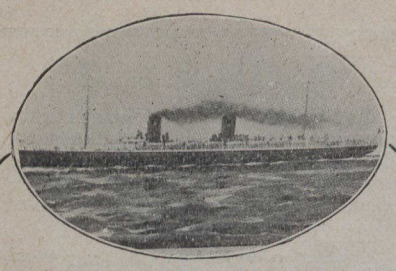
Phone Est 1105 Spécialité : Lettrage de Voitures
LAFOND & COUTURE
Anciens employés de A. Giard & Cie.
PEINTRES D'ENSEIGNES
No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTRÉAL

Poudre à Laver Chinoise

EST LA MEILLEURE POUDRE SUR LE MARCHÉ. DOUCE AUX MAINS, MOUSSEUSE ELLE NETTOIE PARFAITEMENT et PARFUME le LINGE

ESSAYEZ-LA !

Vous pouvez vous procurer une boîte d'une livre chez n'importe quel épicier pour **5 cts** *en présentant le coupon ci-joint.*



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA SAVOIE	juin 21
*LA PROVENCE	juin 28
*LA LORRAINE	juillet 5
*LA TOURAINE	juillet 12
LA BRETAGNE	juillet 19
*LA PROVENCE	juillet 26

*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Ces Paillassons à Réduction

Tous de véritables paillassons japonais.

Faits avec longues pailles de choix.

Les paillassons, en général, se défont facilement, faits qu'ils sont de pailles fendues.

Il n'y a rien de mieux, pour couverture de plancher, dans une maison de campagne, que ces paillassons.

Ce qu'il y a de plus hygiénique pour chambres à coucher, chambres d'enfants, etc.

Sont mauvais conducteurs de la chaleur et du froid.

Tiennent votre plancher propre et frais.

En un grand nombre de jolis dessins : à fleurs, à carreaux, orientaux, mosaïque, motif et rayures.

Rouge, bleu, vert et brun, voilà les couleurs dominantes.

Prix réduits de 40 à 28 cts la verge, de 30 à 21 cts, de 25 à 18 cts, et de 20 à 15 cts.

Si vous prenez un rouleau complet de 40 verges, nous vous allouerons 10 p. c. additionnel sur les réductions susdites.

Vous allez venir voir ces paillassons, n'est-ce pas ?

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

LE BIJOU

Salon de

Cartes Postales

157

Rue Ste-Catherine Est

Pour le gros :
ch. 14 Monum. Nationa
R, ROUSSIL, Prop.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Sujets antiques sur fond moiré à 10c, portraits d'actrices sur coussinet satin, à 15c.

Bébés Hollandais, en deux teintes, or sur fond nacré, à 10c.

Jolies vues au bromure d'argent, glacées, coloriées à la main 10c, 2 pour 15c.

Fleurs velours, sur fond pluche ou soie, de 10c, 15c, 20c, 25c et 35c chacune.

Votre nom initiales écrit sur cartes en cuir, pyrogravure très artistique. 10c chac.

Nouvelles séries—Les jours de la semaine, séries de 7 cartes, prix 20c.

Edition Spéciale—Sujets humoristiques canadiens, Ladébauche, Marie Caspulaire, Nos Parvenus, La famille Citrouillard, Viens Poupoule, acteurs et actrices canadiens, etc, Nouveautés tous les jours.

DUMONT GLOBENSKY, Gérant.

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal

ÉCHANGE DE

Cartes Postales

AVIS

1o **Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum ;**

2o **Les adresses avec pseudonyme seront refusées, ainsi que celles poste-restante ;**

3o **Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.**

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

M. A. S. Boisvert, 10 rue Haldimand, Québec. — Mlle Julie Charette, Monte-Bello, P. Q.; fantaisies seulement, timbre côté vue. — Mlle M. A. Fortin, 188 rue St Jean, Québec; correspondance en français, sténographie Duployé. — Mlle Albertine Huard, 215 rue Richelieu, Québec; échangerait cartes de fantaisie. — Mlle Georgina Lesage, 58 rue Dorchester, Montréal Ouest; séries et fantaisies préférées. — Mlle B. Sicard, Aubrey, P. Q.; échangerait c. p. i. — Mlle Germaine Tassé, 219 rue Barré, Montréal ; fantaisies, ville seulement. — Mlle Christiane D'Auray, B. P. 105, Saint-Hyacinthe, P. Q.; vues préférées. — Mlle Gabrielle D'Auray, même adresse; vues et fantaisies. — M. Isidore Aubut, avocat, Saint-Fabien, comté de Rimouski. — Jules Rouillard, jr, Avenue des Erables, Québec; tous pays, excepté le Canada et les Etats-Unis. — Mlle C. Gauthier, 832 Saint-Hypolite, ville Saint-Louis, Montréal. — M. E. P. Hoffer, 70 Workman Ave, Corrington, Conn., E. U.; avec demoiselles de préférence; réponse prompte et assurée. — Mlle Gabrielle Chevalier, 979 Demontigny-Est, Montréal; fantaisies seulement. — Mlle Simone Mailhot, 582 Saint-Jacques, Montréal; fantaisies seulement. — Mme R. Roy, 4 East-Lawrence St., Oswego, N. Y., E. U. — Mlle Cordélia B. de Champagne, 686 W. Harrison St., Chicago, Ill., E. U.; français et anglais. — M. Arthur Lagarde, 621 Sanguinet, Montréal. — M. A. N. Lagarde, même adresse. — Mlle B. Sicard, Aubrey village, P. Q. — Mlle Marie-Anne Hamel, institutrice, Pont-Rouge, comté de Portneuf, P. Q.; tous pays, tous genres; fantaisies et séries préférées. — Mlle Amanda Baudry, 76 Ste Elisabeth, Longueuil. — Mlle Léa Lafresnaye, 134 Henland Ave, Woonsocket, R. I., E. U. — Mlle Céline Viellevoye, Hamlet Ave, 97, même ville. — Mlles Aurore Hubert et Lottie Hubert, 20 Baldwin St., Laconia, N. H., E. U. — Mlles Ida Morin et Emma Morin, 11 Minter St., même ville. — MM. Albert et Louis Hubert, Route No 1, Franklin Falls, N. H., E. U. — Mlle Léonide Charlebois, Montebello, comté de Labelle, P. Q.; fantaisies seulement; répond immédiatement à toute carte. — Nous prions nos échangistes de vouloir bien tenir compte de l'avis que nous donne M. Jos. Marcotte, de Québec, dont la collection est complétée, et qui cesse, par conséquent, l'échange. — Mlle B. Montreuil, 23 rue du Palais, Québec. — MM. Jos. Simard, marchand, H. Villeneuve, Lac-aux-Sables, comté de Portneuf, P. Q. — Mlle Blanche Demers, Boîte 75, Coaticook, E. U.; n'accepte que de jolies fantaisies ou séries. — M. Eugène Gauvin, médecin, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Mlle Yvonne Hamelin, Ste Philomène, Fortierville, comté de Lotbinière. — M. Raymond Bornet, rue du Petit Conseil, Cholet, Morne et Loire, France; timbre et signature côté vue. — M. Charles de Vaudreuil, 1397 St Denis, Montréal; timbre côté vue. — M. Joseph A. Guimond et Josaphat Desvoyaux, 717 rue Cadieux, Montréal; fantaisies. — M. Eugène Morency, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Mlle Marie Roy, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. L. P. Côté, opérateur, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Mlle E. Fiset, 11 St Christophe, Montréal. — Mlle Annette Dupuis, 708 Dorchester-Est, Montréal. — M. René Bellavance, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Jos. Raymond, 90 Lagauchetière, Montréal; tous pays, fantaisies seulement. — Mlle Yvonne Rousseau, Montmagny, P. Q. — J. F. Bethune, 402 Boulevard St Laurent, Montréal. — Mlle Blanche Laurence, 462 rue Moreau, Montréal. — M. Eugène Bourque, St Hyacinthe, P. Q.; fantaisies, tous pays. — Mlle Délima Renault, Boîte 105, Montmagny, P. Q. — Mlle A. Bouchard, St Valentin de Stotsville. — J. C. Gardien et J. Eug. Caron, Tadousac, P. Q.; fantaisies et autres, Canada et étranger. — Mlle Jeannette Dufort, St Cuthbert Station, P. Q. — Henri Clément, Lotbinière, Vieille Eglise, P. Q. — Mlles Marie-Anne St Amand, Alma Gingras et Albertine Durocher, Notre-Dame des Anges, comté de Portneuf, P. Q.

L'origine des cartes postales illustrées

Un érudit prétend que Goethe serait l'inventeur de la carte postale, dont la faveur aurait été longue à venir, d'ailleurs; il s'appuie sur un passage d'une lettre du poète :

" Vous avez eu, cher monsieur, une heureuse idée de faire dessiner et reproduire par un artiste habile, votre charmante et calme demeure avec vos beaux jardins. Rien ne peut me faire plus de plaisir et de joie que de voir, au-dessus de mots tendres et cordiaux, une exquise maison où vous vivez heureux, où vous pensez à nous, d'où vous nous adressez vos lettres. "

Ceci évoquerait, en effet, l'idée de la carte postale, mais celle-ci n'est que la petite-fille de la carte illustrée, qui eût une courte carrière, d'ailleurs, et à laquelle faisait allusion le passage cité ci-dessus.

Sur ce, permettez-nous de vous dire deux mots d'une mignonne série de cartes postales illustrées, que nous avons remarquée chez l'un de nos plus grands marchands de cartes postales illustrées de Montréal.

Elle s'appellerait facilement, cette série : " les occupations de Mademoiselle Lili durant la semaine ". Mlle Lili, apparemment, doit avoir de trois à quatre ans. Vêtue en coquelicot, portant bonnet de neige, nous la voyons: le lundi, faisant son blanchissage; le mardi, s'occupant du repassage; le mercredi, occupée à repriser; le jeudi, prise par le pâtissage; le vendredi, balayant avec ardeur; le samedi, faisant son marché; le dimanche — en bonne catholique — se rendant à la messe.

Vrai, Mlle Lili est une adorable petite personne, un bon petit modèle, dont nous recommandons le portrait (carte postale illustrée) à tous nos fidèles lecteurs, lectrices et amis.

Sommaire du numéro de LA REVUE HEBDOMADAIRE du 2 juin.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire. — Emile Magne : Le tricentenaire de Corneille : Corneille et l'Hôtel de Rambouillet. — Georges de Lys: Nouvelle : Servitude. — Félicien Pascal : Henrik Ibsen. — Marie Dauguet: Poésie. — F.-Marion Crawford: Roman: Le Coeur de Rome (VI). — Ch. Levif: Les Idées au théâtre; L'Histoire de la Semaine.

La Revue des Revues. — Floriane: La Vie mondaine. — La Vie sportive.

Partie illustrée. — Le mariage du roi d'Espagne: la princesse Ena de Battenberg traversant la France, le 24 mai, pour se rendre en Espagne. — L'église où a été célébré le mariage du roi. — Le salon du palais du Pardo où ont lieu les réceptions. — Le cadeau de la France à l'Espagne. — Service de porcelaine de Sèvres offert par le gouvernement de la République à la princesse Ena de Battenberg. — Assiettes du service de Sèvres décorées par M. Dujardin-Beaumetz. — Le roi d'Espagne à 6 ans, à 10 ans, à 21 ans.

Le tricentenaire de Corneille: monument de Pierre Corneille, inauguré à Paris le 27 mai.

Les événements de Russie: députés paysans russes sortant d'une séance de la Douma.

L'inauguration du Simplon: le roi d'Italie et le président Farrer à Brigue.

La présidence de la Chambre: M. Louis Passy, doyen d'âge, et M. Henri Brisson.

Au théâtre: M. Antoine, nommé directeur du théâtre national de l'Odéon.

Les morts: Henrik Ibsen (1828-1906).

Fête des fleurs à la villa Borghèse: pour les victimes du Vésuve.

L'Instantané, partie illustrée de la **Revue Hebdomadaire**, tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.

Si vous souffrez

d'Ulcères
Varices
Eczema
"Jambe de Lait"
ou de toute autre maladie de la peau

ECRIVEZ-NOUS.

?

Nos conseils ne ous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant ½ de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicier.

AUGUSTIN COMTE & CIE
442, Rue St-Paul Montréal

Complet, $10.00

Fait sur commande

Pantalon, $3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins $10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c	50c	la doz.
" " noir, 3c	30c	"
" vues locales, noir	8c	"
" " couleur	15c	"
" " pays étrangers	15c	"
" " désastre de San Francisco	15c	"
" Ivoire	20c	"
" " couleur	30c	"
" " peinte à la main	65c	"
" tableaux, paysages	25c	"

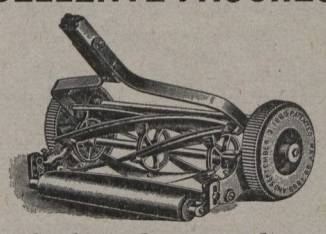
Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes. elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la malle promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL

Compagnie de Cartes Postales Illustrées

29 et 31 rue St-Jacques Montréal

EXCELLENTE FAUCHEUSE



Cette faucheuse de gazon a des roues de 10 pouces de diamètre. Le cylindre de coupe a 5¾ pouces de diamètre, avec quatre couteaux en spirales qui permettent une coupe continue. Quant au couteau immobile, il est flexible, son bord est biseauté, et c'est contre lui que les couteaux tournants coupent le gazon. Comme machine de première qualité, à roues hautes et de prix moyen, cette faucheuse de gazon est sans rivale, et elle est complètement garantie. Prix Special aux lecteurs de "L'Album Universel"

$2.75

Beauvais Freres

236 RUE ST LAURENT

Cartes Postales Nullle part ailleurs trouverez-vous plus de choix qu'à mon magasin. Toujours les dernières nouveautés, au meilleur marché. Venez me faire une visite et vous serez satisfaits.

Vues, 10c la doz. Fantaisies, 1c à 40c chacune. Bromure Colorié, 5c. Glacées, 5c et 6c. Ce ne sont pas des imitations.

Cartes avec cheveux, 6c. Toutes jolies figures de femmes. **Séries françaises, 6 cartes, 10c. Séries Bromo Couleurs, 5 cartes, 25c.**

Attention spéciale aux commandes par la malle. Prix spéciaux aux marchands.

J. E. P. LACOMBE

804, rue Ste-Catherine Est

Bibliographie

Les Basiliques chrétiennes. — Les Eglises bysantines. — Les Eglises romanes. — Les Eglises gothiques, par L. Bréhier, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. 4 vol. in-12 (Collection "Science et Religion") Prix de cnaque volume se vendant séparément : 0 fr. 60.

Il existe déjà de gros et savants manuels d'archéologie chrétienne où l'on trouve étudiée minutieusement l'histoire de tous les procédés d'architecture et de tous les motifs d'ornementation. Ces ouvrages ont, malgré leur mérite et leur érudition, l'inconvénient de toute méthode exclusivement analytique: on y suit l' "histoire" de l'architecture, mais on y cherche en vain une "vue" complète et pittoresque des monuments eux-mêmes. C'est cette lacune que M. Bréhier a cherché à combler dans les quatre études dont les titres précèdent. Malgré leur caractère élémentaire, ces petits volumes constituent un effort de synthèse et une sorte d'inventaire des résultats acquis grâce aux découvertes les plus récentes dans le domaine de l'archéologie sacrée. Sans entrer dans les détails que lui interdisait le cadre de ses ouvrages, l'auteur a voulu donner au moins une description sommaire des principaux types d'églises des origines du christianisme à la fin du moyen-âge, mais au lieu de décrire des monuments théoriques, il a choisi les principales des églises de toutes les époques qui subsistent encore comme un vivant vestige du passé. Enfin, les édifices religieux n'ont pas été étudiés seulement au point de vue architectural, comme des monuments vides, mais l'auteur a essayé de montrer les liens intimes qui unissent l'architecture à la décoration et de dégager l'idée religieuse qui préside à l'iconographie des mosaïques bysantines ou des sculptures gothiques. Chacun de ces manuels a été conçu de telle sorte qu'on puisse les prendre comme guides pour visiter une église chrétienne, et, grâce à eux, faire le tour du monument, en comprendre l'ensemble et les détails sans avoir à faire des recherches, comme l'exige l'usage des ouvrages d'archéologie publiés jusqu'ici.

A quoi sert la religion ?

Conférences faites aux Etudiants en 1905, par l'abbé Th. Delmont, docteur ès-lettres, lauréat de l'Académie française, professeur aux Facultés Catholiques de Lyon. — 1 vol. in-16 de 140 pages. Prix: 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

L'Univers d'après Haeckel, par J. Laminne, professeur à l'Université de Louvain. 1 vol. in-12. (Collection "Science et Religion", No 366). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

L'auteur passe au crible d'une critique serrée les enseignements de Haeckel concernant le monde en général tant organique qu'inorganique. Le rôle joué par le naturaliste-philosophe d'Iéna au congrès des libres penseurs à Rome en 1904, et la publication récente d'une édition populaire française des "Enigmes de l'Univers", donnent à ce travail un caractère d'actualité. On trouverait difficilement une meilleure réfutation du matérialisme scientifique.

Le record du Pole Nord

On annonçait il y a quelque temps le départ pour les régions arctiques de l'expédition du lieutenant Peary, de la marine américaine, déjà connu par de nombreuses explorations des contrées circumpolaires et notamment du Groenland. La nouvelle mission, dont le but très net est d'arriver au Pôle même, semble avoir été préparée avec une science parfaite et un soin méticuleux et avoir mis ainsi de son côté toutes les chances actuellement possibles de réussir dans son audacieuse entreprise. A cette occasion, il y a quelque intérêt, dit le journal "la Vulgarisation scientifique", à rappeler quels ont été les points extrêmes atteints sur cette route jalonnée déjà par tant de cadavres et qui semble douée, aux yeux des hardis pionniers de la science, des fanatiques explorateurs de l'inconnu, d'une attraction presque magique.

Ce serait une énumération longue et certainement fastidieuse que celle de toutes les tentatives faites jusqu'à nos jours pour arriver au pôle Nord. Rappelons seulement que, au cours de l'expédition de Weyprecht et Payer (1872-1874), ce dernier parvint à 82,35'. Lors de la tentative de Nares, en 1875-1876, le commandant Markham atteignit 83o,20'. Enfin, un officier de la mission Greely (1881-1884), le lieutenant Lockwood parvint à 83o,24'.

Onze années se passent ensuite sans qu'aucun progrès soit fait sur ce rude chemin, et nous arrivons à l'année 1895, où, battant de loin le "record" précédent, les Norvégiens Nansen et Johansen parviennent, le 8 avril, à 86o,13'6". Chacun a encore présent à la mémoire l'impression profonde que le monde entier ressentit lorsqu'il connut les détails de cette mémorable expédition: la préparation si scientifique du voyage et l'ingénieuse audace de son intrépide organisateur décidant de faire servir à ses projets les courants polaires, dont le voyage des débris de la "Jeannette", en 1881, avait permis de soupçonner l'existence. On se souvient aussi des ovations bien méritées par tant de fatigues et de persévérance qui accueillirent les récits que Nansen lui-même fit, à son retour, de cet extraordinaire voyage.

Le résultat obtenu par Nansen devait naturellement susciter de nouvelles compétitions, et le record ne tarda pas à être battu. En 1900, au cours de l'expédition organisée et commandée par le duc des Abbruzzes, de la famille royale d'Italie, le capitaine Cagni atteignit 86o,33'. Plusieurs hommes périrent au cours de cette remarquable tentative, qui coûta au duc des Abbruzzes, lui-même, deux doigts gelés dont il dut subir l'amputation.

Nous en sommes là. Il semble impossible de déployer plus de courage, plus de dévouement à la science, plus d'endurance et de tenacité que n'en ont montré les vaillants explorateurs dont nous venons de rappeler brièvement les glorieuses étapes. Le Pôle-Nord ne restera cependant pas inviolé, et tôt ou tard le pied de l'homme s'y posera. Le vainqueur sera-t-il celui qui part, ou quelque autre? Des circonstances particulièrement heureuses avantageront-elles quelque explorateur aussi audacieux, mais plus favorisé que ses prédécesseurs ? Ou bien la science, dans ses incessants progrès, découvrira-t-elle des engins ou des méthodes nouvelles permettant d'atteindre enfin le but si ardemment convoité ? Pour malheureuse qu'elle ait été, la tentative de l'intrépide Andrée ne découragera pas les dévouements futurs, et qui peut dire que ce n'est pas à une expédition entreprise comme celle-là en dehors des méthodes habituelles, et, s'il est permis d'employer ici cette expression, par d'autres voies que les chemins battus, que nous devrons la conquête du pôle encore mystérieux ?

A VENDRE.—Une collection du "Monde Illustré", comprenant, en volumes reliés, les années 1889 à 1896, et en volumes non reliés: les années 1896 à 1902. S'adresser à J. A. Bastien, 384 Parc Lafontaine, Montréal.

LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à mardi, 10 juillet 1906, inclusivement, des soumissions pour la construction d'une jetée à Cape Cove, comté de Gaspé, province de Québec, lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour jetée à Cape Cove".

On peut consulter les plans et devis aux bureaux de M. Ph. Béland, commis des travaux, bureau de poste de Québec ; de M. Chs Desjardins, commis des travaux, bureau de poste de Montréal, Qué.; du maître de poste à Cape Cove, Qué., ainsi qu'au ministère des Travaux publics à Ottawa.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournira à cette fin, et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque de dix-sept cents piastres ($1,700.00), à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS, Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 9 juin 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

Les Essences Culinaires de Jonas

sont recommandées par les chefs et les cuisiniers les plus célèbres

elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert, employez toujours les

Essences de Jonas

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatissante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Femmes malades

Ne souffrez plus.

Ecrivez immédiatement pour un échantillon

GRATUIT

de notre remède, il vous prouvera que par son usage vous pourrez récouvrer promptement la santé. Cet essai ne vous coûtera pas un sou; nous voulons prouver l'efficacité de ce remède à nos frais.

Ecrivez aujourd'hui même.

The COLONIAL MEDICINE Co.

20 Rue St-Alexis, Montréal

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaitrait aussitot, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

Tout ce qu'il y a de plus chic

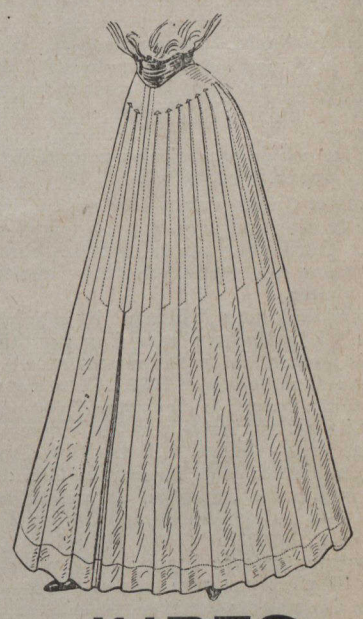
en fait de Costumes-Blouses, Blouses et Jupes d'Eté, en mousseline, lawn, point d'esprit, soie glacée, louisine, toile, etc. Nous les avons. Venez les voir.

Costumes-Blouses d'Été

Comme toujours, quand nous annonçons, c'est que nous avons quelque chose d'exceptionnel à offrir.

Aux dames élégantes d'en profiter. Nous avons actuellement un splendide assortiment de Costumes-Blouses d'été :

Costumes-blouses en piqué.
Costumes-blouses en mousseline.
Costumes-blouses en toile.
Costumes-blouses en sicilienne.
Costumes-blouses en serge.
Costumes-blouses en soie.



JUPES

Nos jupes, comme toujours, ne laissent rien à désirer pour le fini, la coupe et la nouveauté.

Examinez le grand choix que nous offrons.

Jupes en mohair.
Jupes en sicilienne.
Jupes en Panama.
Jupes en voile.
Jupes en piqué.
Jupes en drap vénitien.
Jupes en serge d'été.
Jupes en Homespun.
Jupes en soie.

COSTUMES DEMI-SAISON

Nou avons décidé de vendre la balance de ces costumes à des prix excessivement bas. Vous pourrez acheter un costume pour la moitié de sa valeur. Ne manquez pas une aussi belle occasion. Venez en foule chez

P. LAFRANCE & CIE, Coin Boulevard St-Laurent et Rue Dorchester

Géographie illustrée du jeune âge

CANADA

Type d'Indien Esquimaux montrant un étrange ornement buccal, cher à ces aborigènes.

64ème et 65ème jours. — En mer! Vivre sur l'eau, ce n'est pas nouveau. Depuis les montagnes Rocheuses, un immense système de rivières et de lacs, dont il fallut d'abord remonter puis descendre les courants, a permis à nos canots de franchir presque sans interruption l'énorme distance de 2,500 milles! Mais, à présent, plus de terre...

Le navire balance ses grands mâts chargés de voiles grises, puis il plonge et soulève sa coque en la heurtant aux vagues écumantes. Nous sommes tous remplis des impressions que nous a causé la traversée du Canada septentrional. Plus de deux millions de milles carrés d'une terre qui nourrit quatre-vingt mille êtres humains, la plupart des aborigènes. Grands territoires dont la première moitié se couvre chaque printemps d'herbes nourrissantes, et ne demande que d'être ouverte par la charrue du colon pour produire abondamment; et dont l'autre, la région des neiges et des froids brûlants, fait cependant croître d'épaisses forêts peuplées d'animaux et d'oiseaux précieux!

La mer d'Hudson mesure 850 milles de longueur et 600 de largeur. Elle est peu profonde et contient beaucoup d'îles. Son eau est plutôt saumâtre que salée; cela est dû aux nombreuses rivières qui y déversent leurs eaux. Les plus importantes sont la Churchill, appelée "père des eaux" par les indigènes; son cours, à travers les forêts et plusieurs lacs, est de 700 milles.

Le fleuve Nelson, découvert en 1612, par le capitaine Thomas Breton. Il reçoit le trop plein des lacs Winnipeg et Manitoba. La Saskatchewan, avec ses deux branches qui pénètrent jusqu'au pied des Rocheuses, peut être regardée comme son cours supérieur. Ainsi considérée, le Nelson aurait une longueur totale de 1,900 milles. Il est navigable pour les bateaux à vapeur jusqu'à une distance de 127 milles de son embouchure.

Plus au sud, il y a les rivières Shomattawa, Severn, Weenisk, Attahwapiskat, Albany, qui limite le nord de la province d'Ontario, et l'Abittibi — eau sale.

Celles de l'autre versant sont la Nottaway, la Rupert, la Principale de l'Est, borne septentrionale de la province de Québec, enfin la Grande Rivière et celle des Baleines.

Il n'est pas de pays si bien pourvu d'eau que le Canada.

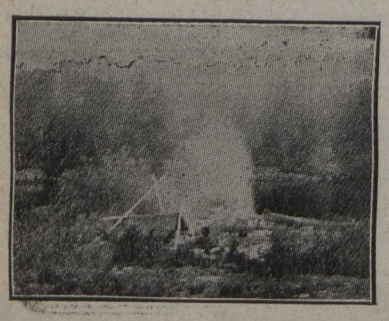
66ème et 67ème jours. — Le navire tient encore la direction nord-est. Le temps est triste. Continuons sur la carte les observations sur des terres que nous aurions voulu visiter.

Au sud de la mer d'Hudson, il y a la baie James. Elle tire son nom d'un capitaine anglais, James, qui y fut retenu avec son vaisseau dans l'hiver de 1632. Cette nappe d'eau a une superficie d'environ 75,000 milles. Elle est navigable pour les vaisseaux du plus gros tonnage, à l'exception d'une vingtaine de milles de largeur, le long des côtes, où l'eau offre si peu de profondeur, même à la marée haute, qu'un canot d'écorce, dit le Père Oblat Paradis, n'y peut voguer qu'avec beaucoup de précautions. Il n'est pas rare même qu'à perte de vue des rivages, on atteigne le fond de l'eau avec le bout de l'aviron.

La partie nord-ouest de la province de Québec finit à la baie James. Cette région du littoral est fertile et riche. Quand les compactes forêts de sapin et d'épinette auront disparu, le climat excessif, de nos jours, se fera plus clément alors.

L'or, l'argent, le cuivre, le fer et le charbon se trouvent sur la côte et dans les territoires environnants.

A 200 milles au sud de la baie James, nous remarquons que le versant des cours d'eau prend deux directions opposées. C'est la "hauteur des terres", mesurant 917 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et situé juste à mi-chemin entre le fort Moose et Montréal. De là, les rivières se précipitent, les unes vers la baie James, en charriant beaucoup de boue, les autres vers l'Outaouais et le Saint-Laurent, en s'avançant par cent chutes, rapides et cascades mugissantes.



Un campement canadien.

Avons dépassé des terres; à gauche, les îles Coats et Southampton, à droite, l'île Mansfield et la terre ferme. Sommes dans le détroit d'Hudson, appelé du nom de son découvreur, Henry Hudson. Le marin anglais s'aventura en 1610 jusqu'au fond de la baie. En 1677, les Anglais y construisirent le fort Rupert. Ce fut le premier grand établissement de la grande compagnie de la Baie d'Hudson. D'autres places fortes furent bientôt érigées par les mêmes. En 1685, d'Iberville prit d'assaut les forts Mousonis et Rupert, et prisonnier le gouverneur anglais. Le chevalier de Troyes y prit ensuite le fort Sainte-Anne avec 43 canons et 50,000 écus de pelleteries. Il ne restait plus aux Anglais que Bourbon, devenu le fort Nelson. Deux ans plus tard, d'Iberville y captura trois vaisseaux anglais. Après avoir guerroyé là durant une douzaine d'années, d'Iberville reçut, en 1697, le commandement d'une escadre, avec mission de mettre toute la baie d'Hudson au pouvoir de la France. Séparé de ses autres vaisseaux, d'Iberville, à bord du "Pelican", gagna une éclatante victoire sur trois navires anglais. Il en coula un et en captura un autre, pendant que le troisième s'échappait. Ce territoire fut ainsi acquis pour la France, qui dut cependant le remettre plus tard à l'Angleterre.

68ème jour. — Il fait froid. La mer est grosse. Cap Chidley au sud-est. Le détroit d'Hudson est derrière nous. Au côté opposé, les basses terres des îles Résolution et Baffin. Au nord de l'Amérique des terres immenses remplissent la moitié de l'océan. La plupart d'entre elles portent le nom de leur découvreur. Malgré la longueur et le froid excessif de leurs hivers, des pins rouges, des mousses et des lichens les recouvrent en plusieurs endroits.

Les mers glaciales foisonnent de vie animale, et la pêche est une industrie d'avenir pour les peuplades du nord. Les ours blancs, les rennes sauvages, les renards, les rongeurs passent du continent dans les îles, et ils y sont l'objet d'une chasse aussi acharnée que fructueuse. Les chasseurs qu'on y rencontre sont les Esquimaux et quelques Européens, hommes que ne rebute aucun danger et que n'effraye aucun péril.

69ème et 70ème jours. — Est-ce qu'à l'avenir nous n'écrirons plus que de deux jours en deux jours nos impressions de route ? Dans tous les cas, c'est la mer qui nous force à prendre cette habitude.

D'abord, notre vaisseau a jeté l'ancre à Burnwell, si tué à l'extrémité nord-ouest de la baie d'Ungava. C'est un havre vaste et bien abrité contre les vents de l'est, du nord et du sud par de petites montagnes fort tristes. Plusieurs Esquimaux, montés sur leur embarcation favorite, le "kayack", sont venus nous visiter. Ils sont gras et presque toujours de bonne humeur. On les croirait heureux. Mais quelle triste vie ils traînent dans ces déserts de roches! Ils vivent neuf mois de l'année dans des trous de neige, sans feu, car leurs "iglos" — cabanes de glaces — ne sont chauffées et éclairées que par un petit cordon de mousse imprégné d'huile de morse.

La chasse et la pêche sont encore abondantes, mais avec le nombre de chasseurs qui exploitent ce territoire, avec les engins de destruction perfectionnés, le temps de l'extinction complète du gibier arrivera bientôt. Et que deviendront alors ces pauvres familles de chasseurs ?

Un enfant de notre âge nous disait avec tristesse : "Les blancs viennent ici, ils tuent nos chevreuils et nos loups marins, ils nous enlèvent nos fourrures, puis ils s'en vont. Quand il n'y aura plus de chevreuils, de renards, de loups marin, comment ferons-nous pour vivre ?"

Cet enfant tirait ces paroles des anciens, et elles sont justes.

Ayant repris la mer, nous nous aperçûmes que l'air et l'eau devenaient plus froids. Bientôt d'immenses banquises se montrèrent à l'horizon, sur lesquelles nous ne tardâmes pas à apercevoir des ours polaires.

Le soir, la mer était belle; le capitaine nous fit veiller sur le pont, enveloppés dans des fourrures. C'était afin d'admirer le phénomène du "soleil de minuit". A minuit précis, son disque apparut, rougit et rasa les glaces et les mers du pôle, en éveillant ses mornes habitants.

(A suivre)

E. M.

TRAVAILLEUSES

Leur lourde tâche rendue facile—Déclarations intéressantes d'une jeune Dame de Québec, et d'une autre de Beauport, Qué.

Toutes les femmes travaillent; quelques-unes au foyer, quelques-unes à l'église et d'autres dans le tourbillon du monde. Et il en est des milliers qui peinent pour gagner leur pain quotidien, dans les magasins, les ateliers et les usines.

Toutes sont sujettes aux mêmes lois physiques; toutes souffrent également des mêmes maux et la nature de leurs devoirs, dans beaucoup de cas, les conduit rapidement dans les horreurs de toutes sortes d'affections féminines, ulcération, affaissement, déplacement des organes, ou peut-être irrégularité ou suppression, des périodes occasionnant des maux de reins, nervosité, irritabilité ou lassitude.

Les femmes qui restent debout sont plus sujettes que d'autres à ces maux.

Elles ont surtout besoin d'un remède reconstituant, tonifiant, qui renforcie l'organisme féminin et leur permettra de supporter facilement les fatigues quotidiennes; de bien dormir la nuit et de se lever joyeuse et en bonne santé.

Qu'il est douloureux de voir une femme peinant pour gagner sa subsistance ou accomplir ses devoirs du ménage, quand elle souffre de maux de reins ou de tête; elle est si fatiguée qu'elle peut à peine se tenir debout et chaque mouvement la fait souffrir; tout cela est dû à un dérangement de l'organisme féminin.

Mlle Alma Robitaille, 78 St-François, Québec, Qué., écrit :

Chère Mme Pinkham :—

"Le surmenage et de longues heures de bureau, compliqués d'un rhume négligé, occasionnèrent des troubles féminins très graves qui me rendirent finalement incapable de travailler. Je pensai alors à une amie qui avait pris le Composé Végétale de Lydia E. Pinkham alors que sa santé était dans la même condition que la mienne, et j'en envoyai immédiatement chercher une bouteille. Je la pris plus deux autres avant d'obtenir une amélioration, mais après cela mon rétablissement fut rapide et je fus bientôt en état de retourner au travail. Je crois sincèrement que votre remède pour les femmes malades mérite des louanges et je suis heureuse de le recommander."—

Mademoiselle Clara Beaubien, de Beauport, Québec, écrit :

Chère Mme Pinkham :—

"Pendant plusieurs années je souffris de pertes, ce qui épuisa ma vitalité, sapa mes forces et me causa de graves maux de tête, pesanteurs et épuisement, jusqu'à ce que la vie fût devenue pour moi un fardeau. J'essayai plusieurs remèdes mais je n'obtins pas de guérison radicale jusqu'à ce que j'eusse pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. En deux mois j'étais beaucoup mieux et plus forte et en quatre mois j'étais rétablie, n'ayant plus d'écoulement désagréable ni douleurs. Aussi ai-je toutes les raisons de recommander le Composé Végétal et je le considère sans égal contre les maladies des femmes."—

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est un remède infaillible pour tous ces maux. Il renforcit les muscles appropriés et rend impossible le déplacement et ses horreurs.

Il fera rapidement disparaître les maux de reins, éblouissement, faiblesse, pesanteurs, désordre de l'estomac, mélancolie, taciturnité, horreur de la société—tous symptômes d'une même cause—et il vous rendra force et santé.

Vous pouvez raconter vos souffrances à une femme et recevoir un conseil utile gratis. Adresse : Mme Pinkham, Lynn, Mass. Mme Pinkham est la bru de Lydia E. Pinkham, ayant été sous la direction de sa belle-mère jusqu'à sa mort, elle donne ses conseils gratuitement aux femmes malades depuis vingt-cinq ans.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham guérit où d'autres échouent.

"BELMONT RETREAT"

QUEBEC, CANADA

J. M. MACKAY, M. D. C. M., Propriétaire et Surintendant Médical.

Institut privé pour la guérison de l'ivrognerie

Boite Postale 201 Québec, Qué.

Les bruits qu'on aime

TOUTES, vous les connaissez, n'est-ce pas, femmes, mes soeurs, les doux bruits qu'on aime ! C'est ce refrain qu'Il fredonna, la joie au coeur, parce que vous aviez dit "oui", aux jours délicieux des fiançailles... Il n'avait pas de voix et le couplet était inepte: qu'importe ?

Depuis, vous l'avez entendu maintes fois, et jamais, tout inepte qu'il est, sans que vos yeux se mouillent, sans que votre coeur batte plus fort; toujours vous revivez l'instant béni où, pour la première fois, il frappa votre oreille, la première étreinte, le premier baiser...

"Les bruits qu'on aime" ! c'est ce grincement particulier de la clef dans la serrure de la grande porte. Midi sonne: il rentre déjeuner, votre cher mari, après une matinée déjà bien employée à travailler pour vous. Avec une résonance presque métallique, sa canne ou son parapluie tombe dans le tube de faïence japonaise... C'est comme un son joyeux de cloche matinale qui met en branle toute la maison!

Il est arrivé, le voilà!

"Enfants! c'est papa! à table! à table!"

"Les doux bruits qu'on aime" ! Il est deux heures... Quel est ce murmure, ce frémissement dans la chambre voisine, si léger, si ténu, qu'il faut une mère qui veille pour le percevoir? C'est Mlle Bébé qui finit sa sieste... Elle pousse un soupir... oh! un souffle, un rien! puis, un second... Elle s'étire... Son berceau devient vraiment trop étroit pour elle: elle a bientôt un an, et elle est si forte pour son âge ! Qu'est-ce encore? On dirait un gazouillis d'oiseaux. Mais oui, c'est elle, elle cause, elle se parle à elle-même, elle se fait des récits qui doivent être très divertissants, car la voilà qui rit... Oh! l'adorable rire frais et perlé! Ou bien les anges, ses frères, qui guettaient son réveil, lui racontent-ils des histoires... de l'autre monde, c'est le cas de le dire? Enfin, au milieu du grand silence, une petite voix claire et impérieuse, ma foi ! — s'élève: "Maman!" Vite, vous accourez: c'est Mlle Bébé qui veut se lever !

Mais une autre voix se fait entendre, une grosse voix, celle-là! Il peut bien avoir une grosse voix, Maurice, c'est un homme, lui! Songez donc, il a quatre ans d'hier, et, de plus, il est très enrhumé, le pauvre petit! Mais cela n'enlève rien à ses préoccupations belliqueuses. Tel le bouillant Achille s'agitant sur sa couche de guerrier et demandant sa cuirasse et ses flèches, Maurice lance des coups de pied en l'air, bouleverse les couvertures, et réclame sa trompette et son tambour, ceux de ses cadeaux de fête pour lesquels il manifeste une prédilection marquée. Il ne se contente pas de les demander, ces instruments peu harmonieux; ô horreur! il en joue, et des deux à la fois! Très fort, Maurice! Et vous, vous, la maman, vous souriez, vous paraissez ravie! Vous prétendez, pourtant, ne pouvoir supporter "aucun bruit", tellement vos nerfs sont sensibles et délicats, et vous résistez à cet infernal vacarme? Allons, avouez que vous trouvez ça plus beau que Wagner..., lequel est bien bruyant, aussi, j'en conviens !

"Les bruits qu'on aime" ! Driling, driling, driling ! Qu'est-ce? C'est le téléphone qui communique avec le bureau de votre mari, en ville : et ce téléphone de votre chambre, le vôtre, ne vibre-t-il pas de façon autrement argentine, musicale et pénétrante que tant d'autres, entendus tous les jours ?

Driling! Driling! Driling! — C'est toi, chérie? — Oui, c'est moi... — Ça va ? — Oui, ça va... — Et Maurice?

—Pas plus mal... Mais je ne l'ai pas sorti aujourd'hui.

—C'est cela, soigne-le... Je m'en rapporte à toi pour ça... Je t'aime bien, ma petite femme...

—Et moi donc, mon petit mari...

Votre mari a, grâce à l'appareil encore perfectionnable de M. Edison, une voix de polichinelle ; c'est à peine un son quelquefois, ou un vilain nasillement noyé dans la "friture..." Mais elle a réjoui votre coeur: c'est un "bruit qu'on aime!"

"Les bruits qu'on aime" ! Il est sept heures moins le quart: Votre mari ne peut tarder, maintenant. Voici le train qui l'amène! vous êtes tout près du chemin de fer de Ceinture!... Il arrive, ce train, en grondant; il siffle, il entre en gare... Maurice le connaît bien, lui aussi, puisque c'est un homme! La preuve que Bébé reste plutôt indifférente, elle! C'est pas de sa faute, elle est si petite!

—Dans cinq minutes, papa sera là, pas, maman? prononce Maurice, radieux.

—Oui, mon mignon... Mais cinq minutes se passent, puis dix, et vingt et trente..., sept heures et demie, huit heures sonnent, comme un glas... Et il n'est toujours pas là! Il aura été retenu par quelque travail supplémentaire, ennuyeux, peut-être, fatigant, à coup sûr! Dans ces cas-là, il prend une voiture pour rentrer, le train ne va pas assez vite, et il sait combien ces retards vous inquiètent... S'il était malade? S'il lui était arrivé un accident? une contrariété grave? Ces jours-là, vous vous mettez à la fenêtre, avec Maurice, bien entendu, aussi anxieux que vous... Il aime tant son papa!

D'un regard qui sonde la rue jusqu'au bout, vous guettez les voitures qui viennent vers vous: elles arrivent, elles passent... sans s'arrêter... Il vous semble que c'est sur votre coeur qu'elles roulent en l'écrasant... L'angoisse vous étreint, vous ne savez que penser, qu'imaginer... Il est si tard! Enfin, un fiacre lancé au galop débouche de la place Malesherbes, enfile la rue, pressé, bondissant, et ralentit sa course folle avant que vous ayez eu le temps de vous demander s'il ne passera pas, lui aussi... comme les autres! Mais non, cette fois, c'est bien votre mari! Le voilà, le voilà! Oh! "les bruits qu'on aime", oh! le bruit de cette voiture s'arrêtant brusquement! Oh! musique divine! Maurice hurle de bonheur et vous êtes bien près d'en faire autant... Un peu plus, vous embrasseriez ce bon cocher, ce brave cheval qui vous "le" ramènent... enfin!

"Les bruits qu'on aime" ! C'est dimanche; mais il travaille tout de même, à la maison, dans son cabinet. Il a beaucoup de besogne, et vous n'osez aller le trouver, bien que vous en mouriez d'envie...

Il ne faut pas le déranger! Mais, sans doute qu'à travers l'espace, votre désir a volé jusqu'à lui, ou bien... est-il un peu sorcier... Oh! les chers bruits qu'on aime ! Soudain, un pas ferme et résolu retentit tout proche, et voilà votre coeur qui bat: c'est lui, il traverse le salon pour arriver à la chambre, au doux nid conjugal où vous rêvez de lui tout en peignant les longues boucles brunes de Maurice, tandis que Baby joue sur le tapis, à vos pieds... Tendre et ravissant tableau auquel il sourit!

—Tu as fini? demandez-vous, étonnée.

—Oh! non, pas encore... Mais j'avais envie de t'embrasser...

—Moi aussi, papa! Tu as envie de m'embrasser! réclame Maurice.

—Moi "ti", papa! répète Baby en écho.

—Vous aussi! se hâte d'ajouter papa.

—Comme c'est drôle! reprenez-vous, toute rose de plaisir. J'y pensais justement, il n'y a qu'une minute, moi aussi! J'avais envie d'aller t'embrasser, mais, figure-toi... Je n'ai pas osé! Décidément, tu as la seconde vue, mon Roger...

Et une abondante distribution de baisers s'ensuit... Bruits de baisers, doux bruits charmants, comme on vous aime !

Mme F. MEAULLE.

PROPOS DU DOCTEUR

De la respiration artificielle.

Au moment où commencent les parties de "yachting" sur le Saint-Laurent, qui, hélas! seront causes de quelques noyades..., qu'on nous permette de citer une page très intéressante du docteur Consolant, laquelle traite de la respiration artificielle.

On vient de retirer de l'eau un enfant imprudent; on coupe la corde d'un pendu encore chaud; on vient de pénétrer dans la chambre où un malheureux a essayé de se suicider à l'aide du gaz ou d'un réchaud à charbon, etc., etc.

Le premier soin des spectateurs du drame est d'aller chercher un médecin.

Mais on n'en trouve pas! ou bien c'est à la campagne, le médecin est loin, il ne sera pas là avant deux heures, et encore, si on le trouve ! L'asphyxié a vingt fois le temps de mourir, s'il n'est pas déjà mort.

Va-t-on rester impuissant devant cette agonie? Il n'y aura donc personne pour

Traction rythmée de la langue—1er temps.

Traction rythmée de la langue—2e temps.

rallumer cette lampe humaine qui s'éteint faute d'un peu de science !

Il serait pourtant facile d'apprendre aux futurs témoins — tout le monde — ignorants ou impuissants d'un tel drame, comment on peut rendre la vie à ses semblables à peu de frais.

Il suffit de connaître les deux procédés suivants :

1o Les tractions rythmées de la langue, selon la méthode de M. Laborde. On commence par débarrasser le noyé, l'asphyxié par les gaz, le pendu, l'étranglé, de tout ce qui peut le gêner pour respirer; on lui ôte sa veste, son gilet; on déboutonne sa chemise, on défait sa ceinture, s'il en a une, et son pantalon. Puis on saisit la langue avec un mouchoir ou un linge quelconque afin de l'empêcher de glisser, et l'on exerce des tractions, de 16 à 18 par minute. Au cas où les mâchoires sont serrées l'une contre l'autre, les desserrer avec un couteau, le manche d'une cuiller, un coin en bois, etc., etc. Si l'on est fatigué au bout d'un instant, on se fait remplacer par un aide. Il importe qu'il n'y ait pas d'interruption et que les tractions durent plusieurs heures, s'il le faut, sans découragement. On a vu des noyés revenir de si loin !

Se rendre bien compte que l'on tire sur la racine de la langue, qui s'y prête d'ailleurs par sa passivité et qui oppose de la résistance lorsque la vie revient.

2o La respiration artificielle, selon la méthode de Sylvester. On se pose derrière le malade, qui a la tête pendante, on saisit les deux avant-bras aux coudes, on les rapproche du thorax en les comprimant, puis on les élève de chaque côté de la tête, on les ramène ensuite de chaque côté du thorax, et cela méthodiquement, doucement, sans brusquerie, de 16 à 18 fois par minute.

Rien n'empêche de faire à la fois les tractions rythmées et la respiration artificielle, et même un troisième aide de comprimer le thorax avec ses deux mains à plat.

C'est à la portée de tout le monde, même des enfants, et le bénéfice s'en chiffrerait chaque année par un nombre considérable de vies humaines.

Dr CONSOLANT.

APPROVISIONNEMENT DES PENITENCIERS

LES SOUMISSIONS cachetées, adressées "Inspecteurs des Pénitenciers, Ottawa", et marquées "Soumissions pour approvisionnements", seront reçues jusqu'à lundi, le 25 de juin inclusivement, des personnes qui désirent entreprendre la fourniture d'approvisionnements pour l'année fiscale 1906-1907, aux institutions suivantes, savoir :

Pénitencier de Kingston.
Pénitencier de Saint-Vincent de Paul.
Pénitencier de Dorchester.
Pénitencier du Manitoba.
Pénitencier de la Colombie Britannique.
Pénitencier d'Alberta.

Des soumissions distinctes seront reçues pour chacune des catégories suivantes d'approvisionnements :

1. Lait pur frais.
2. Boeuf et mouton (frais).
3. Fourrage.
4. Houille (anthracite et bitumineuse).
5. Bois de corde.
6. Epiceries, lard et bacon.
7. Pétrole (en barils).
8. Nouveautés.
9. Drogues et médicaments.
10. Cuir et fourniture.
11. Quincaillerie, ferblanterie, peinture, huile, etc.
12. Poisson frais.

On pourra obtenir des renseignements quant à la forme du contrat ainsi que des formules de soumission en s'adressant aux préfets des diverses institutions.

Tous les approvisionnements devront être approuvés par les préfets.

Toutes les soumissions devront spécifier clairement l'institution ou les institutions que le soumissionnaire se propose d'approvisionner, et devront porter les noms de deux cautions solvables.

GEO. W. DAWSON,
DOUGLAS STEWART,
Inspecteurs des pénitenciers.

Ministère de la Justice,
Ottawa, 25 mai 1906.

Les journaux qui inséreront cet avis sans y être autorisés par l'Imprimeur du Roi, ne seront pas payés.

Tel. Est 2224 GIRARDOT Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE, PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

Restaurateur du Sang
de Z. BRABANT
Composé de racine de la précieuse plante de Ginseng d'Azone et d'Extrait de Morrhuole

Au moyen d'études sérieuses et après un long travail sur les effets merveilleux des rayons X. M. Z. Brabant vient d'ajouter une nouvelle puissance curative à son Restaurateur du Sang en le soumettant aux rayons X c'est-à-dire en Radio-Activant en fait le tonique stimulant le plus puissant pour guérir la Dyspepsie, sous toutes formes, Anémie, Chlorose, Phtisie, Rhumatisme, Faiblesse des poumons, Asthme, Dyssenterie, Maladie des Rognons et de la Vessie, Vomissements, Epuisements nerveux, Fièvres Lentes, Indigestion, Hydropisie, Petite Vérole, Scrofule, Dartres, Syphilis, Débilité causée par les travaux excessifs du corps et de l'esprit ou par les excès. Pertes, Convalescence, Beau Mal, Affections internes, etc.
Afin de donner l'avantage aux malades d'essayer ce précieux remède, je le vendrai d'ici au premier juillet 1906, à moitié prix, 50 cents la bouteille de 4 onces.
Ce remède peut se mettre dans une chopine de vin ou une chopine d'eau ; un verre à vin avant les repas.

CONSULTATIONS GRATUITES
Tél. Bell Main 2364
2141, NOTRE-DAME
Près rue Murray

DEMANDEZ
L'EMPOIS JAPONAIS
IL DONNE SATISFACTION

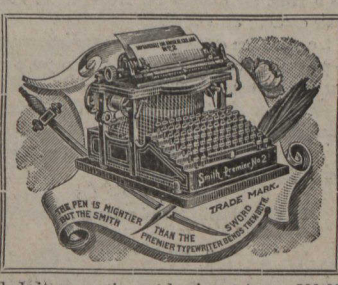
Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS
Est en vente chez tous les épiciers

LA CURE DU Dr CHAGNON
CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE
Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R.I.



Il doit y avoir quelqu'avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphe
Smith's Premier
WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME Telephone Main 212

DUPUIS FRERES

Coiffures Séduisantes pour Dames

Nos lignes spéciales de Chapeaux garnis, à $1.95, $2.25, $4.95

Nous soumettons ces chapeaux à votre critique. Voyez l'élégance et la nouveauté des formes, la richesse des garnitures, le fini artistique de la main-d'oeuvre et vous admettrez que ce sont des valeurs de $3.00, $4.00 et $8.00. Nous avons une très grande demande dans ces différentes lignes. Visitez notre rayon des modes dès maintenant ,si vous voulez profiter du grand choix. Nous offrons aussi cette semaine un lot limité de jolies coiffures blanches (Flops) pour enfants, coiffures valant régulièrement $2.25, notre prix, seulement. . . . **98c**

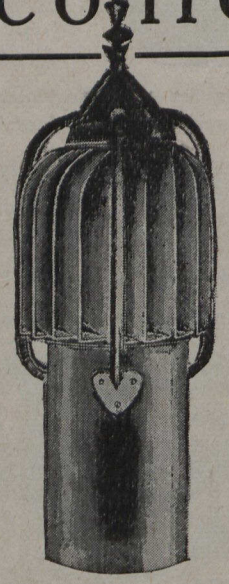
SPECIAL — Un lot de fleurs artificielles pour garnitures de chapeaux — ce sont des échantillons en très bon ordre — valeurs de $1 à $1.25. Votre choix sur ce lot, seulement. **25c**

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est

1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris

SEUL MANUFACTURIER

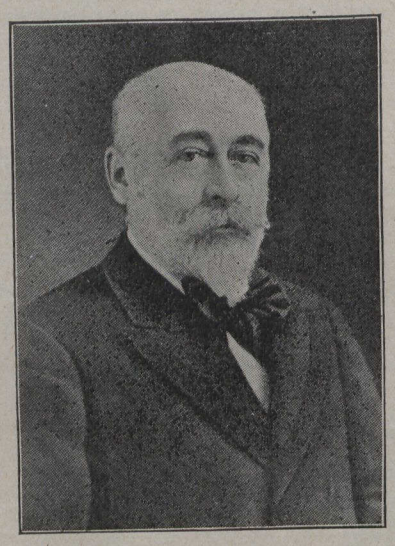
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

L'Hon. Jean-Damien Rolland

L'Hon. Jean-Damien Rolland, manufacturier, législateur et président de la Compagnie J.-B. Rolland et Fils, libraires en gros, Montréal, est le fils aîné de l'Hon. Jean-Baptiste Rolland, sénateur; il est né à Montréal, le 23 février 1841; fit son éducation chez les Révds Frères des Ecoles Chrétiennes et au Collège Sainte-Marie (Jésuites), de Montréal. En 1857, il entra dans le commerce, comme commis dans le magasin de livres, papiers et articles de



fantaisie, établi par son père en 1842 ; il fut admis comme associé en 1859; la maison était alors connue sous le nom de "J.-B. Rolland et Fils", et peu après il devint chef de cette maison.

Il est le président de la Compagnie de papier Rolland, à St Jérôme, dont les moulins sont les plus beaux du Dominion.

Monsieur Rolland prit une part active dans les affaires municipales. De 1872 à 1876, il fut membre du conseil-de-ville d'Hochelaga, et maire de 1878 à 1879. Lors de l'annexion d'Hochelaga à Montréal, en 1882, il devint membre du conseil municipal de Montréal et échevin pour le même quartier d'Hochelaga jusqu'à la fin du terme, en 1892.

Il est un membre actif du Conseil de la Chambre de Commerce de Montréal et du Board of Trade. Il fut le fondateur de la Société Générale de Colonisation et de Rapatriement de la province de Québec. Un des fondateurs et premier vice-président, plus tard président et nouveau membre de l'Association des Commis voyageurs; vice-président de la Ligue des Citoyens, de laquelle il est un des fondateurs; président de la Compagnie de chemin de fer de Colonisation du Nord, et vice-président de la "Montreal and Western Railway" ; président de l'Association des manufacturiers Canadiens; directeur de la Banque d'Hochelaga et de la "Canadian Life Insurance Co." ; vice-président de la Compagnie des moulins du Nord, à Sainte-Adèle, P. Q.

Il prit une part active à l'érection du monument de Maisonneuve, en 1893 et 1895, et fut trésorier des fonds.

En politique, il est conservateur. Il fut nommé Conseiller législatif de la province de Québec en novembre (14) 1896.

Marié en janvier 1864 à Mlle Albina Parent, l'hon. J. D. Rolland a quatre fils et quatre filles.

LETTRE OUVERTE

Aux négociants, etc.

Nous avons le plaisir de vous faire connaître que, dans le courant des mois d'août et septembre, M. François Saudinos, de la maison Saudinos-Ritouret, de Paris, accompagné de M. Genin, vous feront leur visite annuelle avec un assortiment des plus complets d'articles de piété en tous genres. M. Genin, de retour de Paris depuis quelques jours, a pris des dispositions avec M. Saudinos, dispositions qui leur permettront d'écarter toute concurrence. En outre des prix excessivement bas qu'ils vous consentiront, vous trouverez des nouveautés qui vous intéresseront. Nous vous prions donc de bien vouloir nous conserver vos commandes, en vous assurant que tous les prix bas que l'on vous fait seront encore au-dessus des prix que nous vous consentirons.

Nous vous rappelons pour la forme que la maison Saudinos-Ritouret existe depuis plus de 50 ans, et que, comme principe d'affaires, elle a toujours eu celui-ci: donner par tous les moyens possibles satisfaction à sa clientèle, et vous le savez, cette satisfaction ira jusqu'au point de vous consentir par l'intermédiaire de ses agents, MM. Genin et Trudeau, toutes les facilités de paiements qui vous paraîtront convenables.

Nous serons donc reconnaissants des commandes que vous nous conserverez, et, dans l'intervalle, veuillez recevoir, avec nos remerciements anticipés, l'assurance de nos meilleurs sentiments.

GENIN, TRUDEAU & CO.,
1670 rue Notre-Dame, Montréal.

Café Pur, Thé Pur, Epices Pures

Nous vous offrons des produits purs au prix que vous payez l'article commun — des produits de qualité, la meilleure valeur que l'on puisse donner pour le prix. Un petit bénéfice nous suffit. Sur réception de $2.80 nous vous envoyons l'assortiment qui suit, si votre fournisseur ne l'a pas en stock. Essayez-le, ça vous paiera.

Nous payons le fret dans les provinces de Québec et d'Ontario

2 lbs	Café de Madame Huot	75c	
1 lb	Thé Japonais "Condor" (ou 2 lbs de l'un ou l'autre de ces Thés, au choix)	40c	$2.80
1 lb	Thé noir Ceylan "		
1 lb	Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile	50c	
1 lb	Poudre à Pâte "Condor" sans rivale	25c	
1 lb	Epices Assorties — Boites de 1-4 lb — les plus hautes qualités	50c	

LA CIE E. D. MARCEAU, Ltée

THÉS, CAFÉS, ÉPICES, VINAIGRES EN GROS

281-285, Rue St-Paul, MONTREAL

Pour la Saison Chaude

Hamacs, Arawana de Palmer, Prix depuis - - - 90c

Congelateur pour faire de la crême à la glace dans 3 minutes, Prix depuis - - $1.90

Poêles à l'huile sans mêches, pas de mauvaise odeur, Prix, deux bruleurs - - $6.50

Fourneau pour poêle à l'huile, Prix - - - - - $1.50

Portes et fenêtres en toile métallique, Prix depuis - 75c

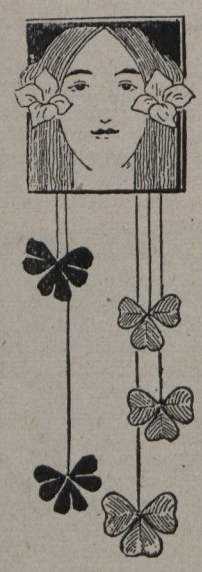
L. J. A. Surveyer, 52, Boulevard Saint-Laurent
2ième porte Angle Craig MONTREAL

Atelier DE

Photo-Gravure

The Montreal Photo-Engraving Company

Titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "l'Album Universel", 51, rue Ste-Catherine Ouest



Le Département de Photo-Gravure de "l'Album Universel"

CET atelier est installé dans le même local que "l'Album Universel", au No 51, rue Ste Catherine Ouest, coin de la rue St Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "Day", grain, etc.

Spécialité : "Catalogue" qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

The Montreal Photo-Engraving Co'y,
51, Rue Ste-Catherine, Ouest
Coin de la Rue Saint-Urbain, MONTREAL

E. MACKAY, Propriétaire.

SUCCURSALE DE QUEBEC

LEGER BROUSSEAU, Agent 13, RUE BUADE, QUEBEC

Les Corsets

D & A

Pour celles que les corsets ordinaires ne peuvent satisfaire.

Ces corsets remplissent bien la lacune entre le dispendieux corset fait à ordre et le corset ordinaire acheté tout fait. Très peu de personnes peuvent se procurer le premier — un plus petit nombre encore veut porter le second.

Cependant les Dames les plus recherchées trouvent l'élégance et la satisfaction de leur goût dans le corset "D. & A." Vous pouvez vous en rendre compte à votre magasin.

Demandez le corset "D. & A." et assurez-vous que ce soit bien celui que l'on vous montre. Si votre marchand ne garde pas ce corset dans son magasin informez-vous-en, nous vous le procurerons.

Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc.. vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de

Vin Biquina

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie,** 18, Place Jacques-Cartier

Neurasthéniques

Surmenés, Epuisés, Déprimés

PRENEZ BONNE NOTE

Vous tous dont la vie est un perpétuel effort physique ou cérébral ; vous qu'une maladie a rendu faibles, qu'une affection chronique démoralise et frappe d'incapacité, ne vous désespérez pas et n'oubliez pas que

Le Vin Phosphaté au Quinquina

DES RR. PP. TRAPISTES D'OKA

est le seul produit médicinal et scientifiquement composé, dosé selon la formule du médecin-chimiste-spécialiste R. P. Trappiste Debreyne; c'est le seul produit dont l'action bienfaisante s'exerce, sans danger, sur l'estomac, sur tous les muscles de l'organisme: le **coeur, l'appareil respiratoire, l'intestin, l'estomac.**

Dyspeptiques, arthritiques, diabétiques, c'est avec le **Vin Phosphaté au Quinquina** que vous retrouverez la **force, la santé, la vigueur, l'énergie,** à la dose de 3 à 4 verres à vin par jour.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers.

Motard, Fils & Senécal,

SEULS DEPOSITAIRES POUR L'AMÉRIQUE DU NORD

Bureaux et Entrepots : Au Canada : 5 Place Royale, Montréal
Aux Etats-Unis : Rouse's Point, N.-Y.

CONSTRUISEZ VOTRE PROPRE BATEAU

PAR LE SYSTÈME DE BROOKS

Au moyen de ce système, la personne la plus inexpérimentée dans le maniement des outils peut se construire à ses heures de loisir et au seul coût de quelques pièces de bois et de quelques clous, n'importe quelle embarcation, telles que Yacht à voile, Yacht à gazoline, Chaloupe ou Canot.

Le Système de Brooks comprend des modèles en papier de dimensions exactes pour chaque pièce d'embarcation; des instructions détaillées pour la construction, et une série d'illustrations prises d'après des photographies et illustrant chaque phase de la construction; aussi une liste détaillée de tous les matériaux requis et la façon dont on peut se les procurer.

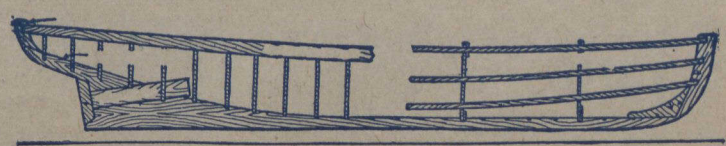
Nous vous disons comment disposer le patron de chaque pièce sur le matériel à employer, comment couper celui-ci, comment placer chaque pièce à l'endroit voulu. — **Avec ces modèles et ces instructions il est impossible que vous ne réussissiez pas.**

Plus de six mille amateurs ont réussi, l'année dernière, dans la construction de chaloupes et yachts, d'après le Système de Brooks. Vous pouvez réussir aussi bien qu'eux. Vous n'avez rien à acheter de nous que les patrons. Nous les avons tous, depuis celui du petit canot jusqu'à celui du yacht de croisière.

Catalogue illustré de toutes nos embarcations expédié GRATIS à tout lecteur de l'Album Universel qui en fera la demande. Demandez-en un aujourd'hui.

BROOKS BOAT MANUFACTURING CO.,

9106 Ship St. BAY CITY, MICH., U.S.A.



VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

votre Poêle et vos Ustensiles de Cuisine

AVEC

la mine grasse

OZO

STOVE POLISH
THE OZO CO. LIMITED

et le poli pour métaux

OZO

PLUS PROMPTEMENT ET MIEUX QU'AVEC TOUT AUTRE PRODUIT EN VENTE

LA MINE GRASSE
OZO

Donne un lustre très brillant et doux.

Empêche les poêles de rouiller.

Polit rapidement.

Epargne de l'ouvrage.

Retient son lustre sur un poêle rouge.

Ne tache pas les mains.

Est parfumée.

Ne contient aucun acide.

Est la seule qui ne sèche jamais.

Le Poli pour Métaux
OZO

Est l'extrait liquide le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, les enseignes en cuivre, nickel, etc.

Il est garanti ne contenir aucun acide.

Il garde son poli plus longtemps qu'aucun autre poli, à cause des substances grasses qu'il contient.

Il nettoie et polit complètement.

Il n'égratigne pas les métaux les plus délicats.

Il ne contient ni benzine, ni pétrole.

DEMANDEZ CES PRODUITS À VOTRE FOURNISSEUR, ET EXIGEZ QU'IL VOUS DONNE BIEN CEUX-LÀ

The OZO Manufacfuring Company Ltd., Montreal